

René Guénon

Correspondance avec De Giorgio

Le Corpus minskoïs de René Guénon
guenon.ru
1924-1949

Années de correspondance : 1924-1949.

Le texte sur le site, avec la traduction russe en regard :

https://guenon.ru/fr/1924-1949_CaDG.html

Édition électronique. Le Corpus minskoï de René Guénon

Fichier généré le 13.10.2026.

Table des matières

Blois, 17 août 1924	5
Paris, 12 octobre 1924	9
Paris, 5 décembre 1924	15
Paris, 20 novembre 1925	21
Paris, 26 janvier 1926	27
Paris, 12 juin 1927	33
Blois, 3 août 1927	37
Blois, 15 août 1927	39
Paris, 1er novembre 1927	43
Paris, 31 décembre 1927	47
Blois, 6 avril 1928	53
Paris, 4 mai 1928	57
Paris, 9 juin 1928	61
Blois, 8 septembre 1928	65
Paris, 18 décembre 1928	67
Paris, 12 janvier 1929	71
Paris, 20 février 1929	75
Paris, 4 mars 1929	79
Paris, 23 mars 1929	83
Paris, 6 avril 1929	85
Paris, 6 septembre 1929	89
Les Avenières, par Cruseilles (Haute-Savoie), 29 septembre 1929	95
Blois, 9 novembre 1929	97
Paris, 25 décembre 1929	101
Paris, 5 Janvier 1930	105
Paris, 10 février 1930	107
Le Caire, 7 mars 1930	111
Le Caire, 6 décembre 1933	113

Le Caire, 20 mai 1934.	117
Le Caire, 1er octobre 1934	119
Le Caire, 18 décembre 1934	121
Le Caire, 8 novembre 1935.	123
Le Caire, 10 février 1936.	125
Le Caire, 22 mars 1936	129
Le Caire, 6 mai 1936.	133
Le Caire, 27 juin 1936.	135
Le Caire, 16 août 1936	137
Le Caire, 20 novembre 1936.	141
Le Caire, 9 septembre 1938	143
Le Caire, 8 juillet 1947	145
Le Caire, 15 novembre 1947.	151
Le Caire, 8 mars 1948.	159
Le Caire, 29 août 1948	165
Le Caire, 17 janvier 1949.	169
Le Caire, 25 février 1949.	173
Le Caire, 19 juin 1949.	177

Blois, 17 août 1924

74, rue du Foix

Monsieur,

J'ai reçu, il y a près de quinze jours, un mot de M. Masson-Oursel me donnant votre adresse et me demandant de me mettre en relation avec vous. J'allais donc vous écrire lorsque votre lettre m'est parvenue ; je pense que c'est par lui également que vous avez eu mon adresse de votre côté.

Je commence par répondre à la question concernant les critiques de mes livres. Sur "Orient et Occident", il n'a paru que peu de chose encore, à part un article de Léon Daudet dans l'"Action Française" que je vais vous envoyer, car j'en ai ici plusieurs exemplaires. Pour les articles parus précédemment au sujet de mes autres ouvrages, je vous indiquerai les principaux comme vous me le demandez ; mais je ne pourrai le faire qu'après mon retour à Paris, c'est-à-dire au mois d'octobre.

Vous n'avez pas du tout à vous excuser de m'écrire comme vous l'avez fait ; je vous sais gré, au contraire, de me faire part de vos réflexions, et je vois avec plaisir que nous sommes tout à fait d'accord sur bien des points, qui sont même en somme les plus essentiels. Je dois vous avouer, cependant, que je vous trouve un peu trop "pessimiste" en ce qui concerne la situation actuelle de l'Occident ; je suis persuadé, pour ma part, qu'un changement de direction demeure encore possible malgré tout. Je vous accorde qu'une entente entre l'Orient et l'Occident est irréalisable dans les conditions actuelles ; je crois même ne pas avoir écrit autre chose dans mon dernier livre ; mais ce sont ces conditions qu'il s'agit précisément de changer. D'une façon ou de l'autre, le développement de la prétendue civilisation moderne ne peut se poursuivre indéfiniment, et j'ai même bien des raisons de penser que cela ne peut guère aller au-delà de la fin du siècle actuel ; qu'arri-

vera-t-il alors ? Cela dépend de ce qui aura pu être fait d'ici là dans le sens que j'ai indiqué ; en tout cas, ne croyez-vous pas que cela vaille la peine d'essayer de faire quelque chose ?

Naturellement, je suis tout à fait de votre avis en ce qui concerne les Américains, et aussi les Japonais, qui du reste sont fort mal vus dans toute l'Asie. Quant aux gens tels que Coomaraswamy et même Tagore, leur importance paraît beaucoup plus grande ici que dans leur propre pays, parce que ce sont les seuls Orientaux qui se montrent à l'Occident.

Ce que vous dites du Bouddhisme est très juste ; je ne connais pas du tout ce livre de Formichi auquel vous faites allusion, mais d'après ce que vous en dites, je crois bien que je n'y perds rien.

Nous sommes exactement du même avis aussi pour ce qui est des orientalistes et de leurs méthodes. Je ne pense pas du tout que ces méthodes valent mieux quand elles sont appliquées par d'autres que par des Allemands ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles sont bien d'origine allemande. Sans doute, il y a une mentalité qui est commune à tous les peuples européens, mais à des degrés divers ; et je persiste à penser qu'il y a tout de même, chez les peuples dits latins, spécialement en France et en Italie, des possibilités qu'on ne trouverait pas en Allemagne ou en Angleterre, où la déviation est plus accentuée.

Quant à la tradition occidentale dont vous parlez, et qui, même si elle est éteinte, a laissé des traces encore visibles, je pense qu'elle doit être surtout d'origine celtique. Maintenant, existe-t-il encore des représentants authentiques du celtisme ? Certains le prétendent ; si c'est vrai, comment rentrer en rapport avec eux ? La question paraît assez difficile à résoudre ; et en tout cas, pour ma part, ma position est trop purement orientaliste pour que je puisse l'essayer.

Vous seriez bien aimable de préciser un peu en quel sens vous entendez le mot de "poésie", où vous semblez voir autre chose que de l'art ; il y a là quelque chose que je n'ai pas très bien compris, probablement à cause d'une simple question de mots.

À propos de mots aussi, j'ai expliqué pourquoi je croyais devoir conserver celui de "métaphysique" en dépit de l'abus qui en

a été fait. Du reste, s'il fallait renoncer à se servir des mots qui ont été ainsi employés à tort et à travers, surtout par les philosophes, je crois qu'il n'en resterait pas beaucoup à notre disposition. Et croyez-vous que le terme d'"ascétique", que vous proposez pour remplacer celui-là, risquerait moins d'être mal compris et de donner lieu à des confusions ? Je pense au contraire qu'il serait pris inévitablement, en Occident, dans une acception religieuse ; il l'est d'ailleurs toujours dans son usage actuel.

Vous avez bien dû voir que, comme vous, je regarde la pensée philosophique comme un obstacle des plus redoutables. Fort heureusement pour moi, j'ai connu les doctrines de l'Orient à une époque où j'ignorais à peu près complètement la philosophie, de sorte que, quand j'ai étudié celle-ci, elle ne pouvait avoir aucune prise sur moi. J'y ai fait allusion à la fin d'"Orient et Occident" parce que je tiens à ce qu'on comprenne bien que je ne suis pas allé de la pensée occidentale à la pensée orientale, mais que je suis, intellectuellement, tout à fait oriental. J'ai d'ailleurs conscience qu'il n'y a pas, dans mes livres, un seul mot qui n'ait pu être écrit par un Oriental de naissance. Aurais-je donc dû, pour cela, les signer d'un nom oriental ? Cela n'aurait pas été difficile, mais je n'ai pas cru que la chose fût nécessaire, d'autant plus que, sur le terrain où je me place, les questions d'"individualités" n'ont plus la moindre importance. Vous voyez que la "méfiance" dont vous parlez n'a aucune raison d'être ; mais je reconnais qu'elle est très excusable, d'autant plus que je l'ai éprouvée aussi en bien des cas, et qu'alors elle s'est toujours trouvée justifiée.

Je comprends que le "Théosophisme" ne vous ait pas intéressé ; mais vous devez bien penser que, si j'ai fait ce travail, ce n'est pas pour le plaisir d'employer la "méthode historique" ; c'est qu'il était rendu nécessaire par les circonstances, et que d'ailleurs, s'il avait été fait autrement, il n'aurait pas produit l'effet voulu. Il y a des gens à qui il faut opposer des documents et des faits précis, sans quoi ils ne se sentiraient pas atteints, parce qu'ils sont incapables de comprendre une discussion d'ordre purement doctrinal. Je comprends aussi que le livre de Grousset soit loin de vous

satisfaire ; du reste, je crois qu'il était peu préparé à écrire sur un tel sujet ; en tout cas, il n'a de l'Orient et de tout ce qui s'y rapporte qu'une connaissance entièrement "livresque". Ce qui m'étonne, c'est que vous soyez troublé parce qu'il cite ce qu'il appelle "mes interprétations" ; je n'y suis vraiment pour rien, et il ne m'a pas consulté pour le faire. Ce qui m'a frappé, pour ma part, c'est que les quelques passages où il me cite ne semblent pas faire corps avec le reste de son ouvrage, à tel point que je me suis demandé s'ils n'avaient pas été rajoutés après coup. En tout cas, s'il parle de "mes interprétations" comme il le fait, il ne faut en incriminer que son défaut de connaissance, et puis il ne faut pas oublier que son point de vue ne peut être que celui d'un historien.

Il est bien regrettable que vous n'ayez pas pu profiter des relations que vous avez eues à Tunis avec le soufi dont vous me parlez ; à quelle école appartenait-il ?

Excusez-moi de ne pas vous répondre plus longuement pour cette fois ; il y a encore dans votre lettre bien d'autres choses dont j'aurais voulu vous parler, mais j'espère bien en avoir l'occasion par la suite, car j'aime à croire que j'aurai le plaisir de continuer cette correspondance avec vous.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments très sympathiques.

René Guénon

Paris, 12 octobre 1924

51, rue St Louis-en-l'Isle (IV^e)

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu vos deux lettres, et j'ai beaucoup d'excuses à vous faire pour le retard que j'ai mis à y répondre. C'est que j'ai été fort dérangé pendant ces vacances, et je viens seulement de rentrer à Paris. J'espère que vous ne m'en voudrez pas et que vous ne croirez pas à de la mauvaise volonté de ma part, ce dont je serais désolé.

Je commence, pour ne pas l'oublier, par vous donner le renseignement que vous m'avez demandé précédemment. Voici l'indication de quelques-unes des revues dans lesquelles ont paru les principaux articles me concernant (je parle seulement des articles qui sont plus que de simples comptes rendus) :

Revue Universelle, 15 juillet 1921, 1^{er} mars 1922, 1^{er} août 1922,
15 juin 1923 Les lettres, 1^{er} août 1921 L'Opinion, 15 octobre
1921, 4 février 1922 Revue Hebdomadaire, 4 mars 1922, 28
juillet 1923.

Si j'en retrouve d'autres, je vous les indiquerai dans une prochaine lettre.

Merci pour le compte rendu que vous m'avez envoyé, et que je ne connaissais pas. L'auteur ne semble pas avoir compris grand-chose à mon attitude ; ainsi, il n'a pas vu que, en envisageant le rôle de l'Angleterre comme je l'ai fait, je me place bien plus au point de vue hindou qu'au point de vue français. Qu'est-ce donc que cette revue Bilychnis ? Si vous voulez bien m'en donner l'adresse, je pourrai y faire envoyer "Orient et Occident", dont je ne serais pas fâché de voir le compte rendu fait par le même rédacteur !

D'autre part, s'il vous arrive de trouver encore quelque chose à mon sujet, je vous serai toujours reconnaissant de bien vouloir me le signaler.

Vous me demandez si j'écris dans des revues ; je dois vous avouer que c'est là une chose qui m'est fort difficile, car on trouve généralement que ce que je fais n'est pas à la portée de la plupart des lecteurs ; ce n'est pas très flatteur pour ceux-ci, mais c'est peut-être vrai. Pourtant, on m'avait demandé pour la Revue Bleue un article sur les doctrines hindoues ; il n'est arrivé à paraître qu'après plus de deux ans, le 15 mars dernier. Ce n'est d'ailleurs qu'une sorte de résumé d'ensemble de mon "Introduction". En 1921, j'ai donné à la Revue de Philosophie (ne pas confondre avec la Revue Philosophique) une série d'articles sur le Théosophisme ; naturellement, ces articles ont été repris avec beaucoup d'autres choses que j'y ai ajoutées, dans mon volume sur le même sujet. Depuis, je n'ai donné à cette revue que quelques comptes rendus de livres de temps en temps.

Quelque chose qui est beaucoup plus important, c'est une étude sur l'Esoterismo di Dante publié dans la revue italienne *Atanòr*, qui paraît depuis le début de cette année. Voici l'adresse du directeur :

D^r Arturo Reghini, presso signora Caramanica, 30, Salita de Crescenzi Roma

Vous pourrez lui écrire de ma part ; du reste, je l'en ai déjà prévenu. Je compte bien préparer autre chose pour la même revue dès que j'aurai un peu de temps libre.

Ce que vous me dites de Masson-Oursel concorde tout à fait avec ce que je pense moi-même à son sujet. Je ne crois pas qu'il lui soit possible d'arriver à voir les choses autrement qu'il ne les voit, c'est-à-dire en Occidental et en philosophe moderne ; il ne faut pas oublier qu'il était agrégé de philosophie avant d'aborder les études orientales. Du reste, il est mêlé de trop près aux milieux officiels, surtout depuis qu'il remplace Foucher aux Hautes Études ; et je sais qu'il a aussi des rapports avec les théosophistes. Il y a chez lui une tendance à ménager tout le monde et

toutes les opinions, qui tient sans doute à son caractère assez indécis ; cette tendance se voit très bien dans les comptes rendus qu'il a fait de mes ouvrages dans la Revue Philosophique. Il a aussi donné à la revue Scientia, de Milan, un autre compte rendu de mon "Introduction" qui est d'un ton plus acerbe, peut-être pensait-il que je ne le verrais pas...

Les orientalistes officiels m'ont fait quelques avances ces derniers temps, mais je me méfie... Je tiens avant tout à garder mon entière indépendance ; vous devez comprendre cela.

Je ne m'explique pas du tout pourquoi vous dites que je suis "dans la mêlée" parce que j'écris ; ce n'est pas du tout ainsi que j'envisage les choses. Il me semble, d'ailleurs, avoir déclaré assez nettement que j'entends rester en dehors de toute querelle occidentale. Porter un jugement sur autre chose au nom d'une doctrine c'est tout autre chose que d'engager une polémique avec des adversaires en me plaçant sur le même terrain qu'eux. Du reste, ce qui est assez curieux, c'est que ni les théosophistes ni même les spirites n'ont jamais cherché à s'en prendre à moi comme ils le font pour leurs contradicteurs habituels ; il faut croire que malgré leur compréhension très bornée, ils sentent tout de même qu'il y a une différence. Je n'ai même jamais reçu de ces milieux une seule lettre d'injures, alors que je connais des gens qui en ont reçu pour de simples allusions.

Il se produit en ce moment une chose singulière : on, voit paraître un peu de tous les côtés, et dans des organes de tendances très différentes, des articles dont l'idée principale est d'assimiler l'Orient avec l'Allemagne et la Russie, et d'opposer le tout au reste de l'Europe. On exploite beaucoup pour cela les écrits de Keyserling, que l'on prend ou que l'on feint de prendre pour l'exposé de doctrines orientales authentiques. Il semble qu'il y ait là un mot d'ordre ; je ne sais d'où il vient, mais il serait invraisemblable qu'il n'y ait pas là une campagne voulue, sans doute pour servir certains intérêts politiques. Je voudrais bien savoir si cela se limite à la France, ou si la même chose n'a pas lieu dans d'autres pays, en Italie notamment ; peut-être pourrez-vous me renseigner là-dessus.

Ce que vous dites du mot “ascétique”, qu’il peut être entendu en un sens autre que le sens religieux, est parfaitement exact ; mais il n’en est pas moins vrai que, le sens religieux étant seul d’un usage habituel en Occident, c’est celui-là que presque tout le monde lui donnerait inévitablement, et cela risquerait d’amener bien des malentendus. Aussi, je préfère encore m’en tenir au mot “métaphysique”, en expliquant de quelle façon je l’entends, façon qui est d’ailleurs rigoureusement conforme à sa signification étymologique.

Nous sommes tout à fait d’accord sur le compte des Orientaux plus ou moins occidentalisés, qui sont en effet inexcusables, et que je regarde, pour ma part, comme de simples Occidentaux. Le malheur est que leurs noms font illusion à bien des gens qui, ne connaissant pas d’autres Orientaux, croient que ceux-là sont vraiment “représentatifs”, alors qu’ils ne le sont nullement. Quelqu’un me déclarait un jour qu’il ne croyait même pas à l’existence actuelle d’Orientaux attachés à leur tradition, parce qu’il n’en avait rencontré aucun ; il n’avait jamais vu, en fait d’Orientaux, que des étudiants de la Sorbonne ou des personnages fréquentant les milieux plus ou moins universitaires ! Du reste, je suis persuadé que même de vrais Orientaux ne lui auraient jamais dit ce qu’ils pensaient, car ils auraient estimé que ce serait parfaitement inutile.

Pour Tagore, dont le côté sentimental vous déplaît, il ne faut pas oublier que c’est un poète, et aussi qu’une foule d’influences hétérodoxes se sont exercés sur lui. Lui non plus n’a rien d’une autorité doctrinale ; et, n’y aurait-il que le rôle joué par sa famille dans le mouvement du Brahma-Samâj, ce serait suffisant pour qu’il y ait, chez la plupart des Hindous, une certaine méfiance à son égard. On lui a longtemps reproché d’être en trop bon termes avec les Anglais ; il a fini par renvoyer ses titres et ses décorations, ce qui l’a fait remonter dans l’estime de ses compatriotes.

Je ne dis pas que l’attitude des autres Européens à l’égard des Orientaux vaille mieux que celle des Anglais, mais seulement que ceux-ci ont à un plus haut degré que certains autres des défauts qui sont, au fond, ceux de tous les peuples européens.

Il semblait que la guerre aurait dû être une bonne occasion de se débarrasser de la mentalité allemande, mais il faut croire que la chose est bien difficile, car les gens qui ont été habitués à certaines méthodes ne peuvent plus s'en défaire ; il faudrait changer tout le personnel universitaire pour arriver à quelque chose à cet égard.

Vous me demandez un éclaircissement au sujet de ce qui, d'après ce que j'ai dit dans "Orient et Occident", pourrait être maintenu de la civilisation moderne. Les avantages de celle-ci sont, bien entendu, d'ordre purement contingent ; mais l'industrie, par exemple, est-elle absolument incompatible, en elle-même, avec l'existence d'un état normal et d'une véritable intellectualité ? Je ne le pense pas, à la condition qu'on la maintienne à sa place et qu'on ne lui permette pas d'absorber tout l'activité humaine comme cela se produit actuellement. En ce qui me concerne personnellement, je partage tout à fait votre horreur de la mécanique ; mais je ne crois pas qu'on doive se laisser influencer par ce qui n'est, après tout, qu'affaire de tempérament, au point d'en arriver à exclure des possibilités réelles.

L'interprétation du Thomisme par Maritain n'est pas celle de tous les scolastiques, loin de là. D'un autre côté, il faut bien distinguer entre Thomisme et "néothomisme" ; rien n'est plus illusoire que les efforts qu'on fait pour accorder avec les conceptions de la science moderne (qui d'ailleurs changent d'un jour à l'autre) des doctrines qui, en réalité, se sont placées à un tout autre point de vue. Ainsi, la cosmologie ancienne est tout autre chose que la physique moderne ; mais bien des gens n'arrivent pas à saisir la différence, parce qu'ils ont été habitués aux cadres de la science actuelle, et tout ce qui n'y rentre pas leur échappe forcément.

Vous avez raison de parler d'un "retour" pur et simple à la tradition, mais qui ne peut être une "répétition" (peut être vaudrait-il mieux alors un autre mot que celui de "retour", mais peu importe au fond) ; maintenant, s'il n'y a pas "répétition", il faut qu'il y ait "adaptation", dans la mesure où les circonstances ont changé ; et c'est sans doute là que résident pratiquement les plus

grandes difficultés. Il va de soi que cette adaptation n'a rien de commun avec des concessions faites aux idées modernes, scientifiques, philosophique ou autres.

Je ne sais si j'ai bien répondu à tout ce que vous m'avez écrit ; si j'ai oublié quelque chose, ne craignez pas de me le rappeler dans votre prochaine lettre.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments très sympathiques.

René Guénon

Je ne sais si vous êtes toujours à la même adresse, mais j'espère que ma lettre vous parviendra de toute façon.

Paris, 5 décembre 1924

51, rue St Louis-en-l'Isle (IV^e)

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu vos deux lettres, dont la première s'est croisée avec la mienne. En même temps que celle-ci, je vous envoie un paquet contenant les revues que vous me demandez de vous communiquer, du moins celles qui contiennent les articles les plus importants, car, parmi celles que je vous avais indiquées, il y en a une, par exemple, où il n'est question que du Théosophisme dans ses rapports avec la politique anglaise, ce qui, je suppose, ne doit vous intéresser que faiblement. Vous trouverez donc dans ce paquet un n° des "Lettres", trois n°s de la "Revue Universelle", et trois n°s de "Foi et Vie". Naturellement, je vous fais cet envoi recommandé, et je vous prierai de faire de même pour me retourner ces revues, car je ne les ai pas en double et je tiens à les conserver. Quant à l'article de Masson-Oursel dans "Scientia", je vais, comme je vous l'avais dit, en joindre la copie à cette lettre ; cela ne me prendra pas beaucoup de temps, car il n'est pas long.

Excusez-moi de ne pas vous avoir envoyé tout de suite le renseignement relatif à Massignon ; pour l'avoir, il fallait d'abord que je puisse voir un de mes amis qui a ses ouvrages, car je ne les ai pas moi-même. L'"Essai sur le lexique" n'est pas qu'un travail purement historique et d'érudition ; les textes arabes qui se trouvent à la fin ne sont pas accompagnés d'une traduction.

Quant à Das Gupta, je ne peux pas vous donner une appréciation plus détaillée sur son livre, car je n'ai fait que le feuilleter, et il y a déjà assez longtemps.

Pour ce qui est du *hajj*, toutes les circonstances en ont une signification symbolique ; mais sur le point précis dont vous me parlez, je n'ai jamais vu d'interprétation ; celle que vous envisa-

gez me paraît au moins très vraisemblable. On traduit généralement *wajd* par “extase”, mais, dans l’acception où vous le prenez là, un autre mot serait peut-être préférable.

Pourquoi avez-vous une antipathie pour le mot “élite” ? Je ne me l’explique pas très bien. Je dois vous avouer que je vous trouve aussi un peu sévère et exclusif dans certaines appréciations ; je pense surtout ici à ce que vous dites à propos d’études symboliques et initiatiques. Sans doute, le symbolisme n’est qu’un moyen, mais c’est un moyen dont l’importance n’est nullement négligeable ; ce qui le montre bien, c’est qu’il est employé partout sans exception. D’autre part, si ce que j’appelle les “sciences traditionnelles” n’est qu’application des principes, donc quelque chose de secondaire et de dérivé, il n’en est pas moins vrai que cela a aussi son intérêt ; et il n’est pas possible de se tenir toujours exclusivement sur le terrain de la métaphysique pure. Dans l’Inde et en Chine, ces sciences tiennent aussi une place assez considérable. Enfin, j’ajouterai que vous m’avez paru confondre hermétisme et magie, ce qui est tout à fait différent.

J’ai trouvé que le compte rendu de Reghini montrait qu’il avait très bien compris mes intentions, bien que lui-même m’ait écrit qu’il n’en était pas entièrement satisfait et qu’il aurait voulu faire autre chose. Quant à ses attaques contre le théosophisme et l’occultisme, je suis sûr qu’elles sont tout à fait sincères, d’autant plus que je suis bien pour quelque chose dans cette attitude ; c’est ce qui explique certaines attaques dirigées à la fois contre nous deux, tant du côté occultiste que du Grand-Orient d’Italie. La position nettement “anti-réincarnationniste” prise par “Atanòr” a aussi beaucoup contribué à susciter certaines animosités, notamment de la part de l’école de Kremmertz que vous connaissez peut-être.

Pour la “Gnose”, je n’ai plus de collection dont je puisse disposer, car, n’ayant pas assez de place chez moi, j’ai dû, il y a déjà longtemps, céder celles qui me restaient au libraire Chacornac, 11 quai St Michel (V^e). Si vous voulez vous en procurer une, vous pourrez lui écrire ; il doit les vendre 20 F. En dehors de mes articles, vous y trouverez, sur l’ésotérisme musulman, des études et

des traductions qui vous intéresseront sûrement. Le reste est assez inégal, surtout au début, car j'ai dû éliminer peu à peu un certain nombre de gens encombrants et peu intéressants ; seulement, quand on veut être trop rigoureux, on finit par rester presque tout seul, et c'est ce qui m'est arrivé.

Quand vous aurez eu le temps de lire mon étude sur Dante, j'espère que vous voudrez bien me dire ce que vous en pensez. En tout cas, je puis vous assurer qu'il y a là tout autre chose qu'un travail "livresque" ; les citations diverses n'ont qu'une importance accessoire, l'essentiel est d'un ordre très différent ; mais nous en reparlerons quand j'aurai vos appréciations.

Je me demande ce qui vous choque dans l'expression d'"intellectualité pure", que j'emploie moi-même assez souvent ; vous savez bien que nous n'entendons pas du tout par là la même chose que les modernes, qui confondent intelligence et raison, ou qui réduisent la première à la seconde.

Je suis tout à fait de votre avis en ce qui concerne l'invention de l'imprimerie et ses conséquences fâcheuses ; mais puisque cela existe, il faut bien en tenir compte et s'en servir.

Pour moi comme pour vous, la décadence occidentale a commencé au XIV^e siècle, bien qu'elle se soit manifestée plus nettement à la Renaissance. Pour ce que vous dites de l'état actuel du catholicisme et de la prépondérance du côté moral et sentimental, vous n'êtes pas seul à penser ainsi ; je connais bien des gens, très catholiques d'ailleurs, qui le constatent et le déplorent également. L'esprit moderne et les tendances démocratiques ont pénétré jusque-là, et c'est bien ce qu'il y a de plus lamentable ; mais peut-être n'est-il pas encore tout à fait impossible de réagir.

Quel est donc ce livre d'un prêtre jésuite sur le Védânta, au sujet duquel Masson-Oursel vous a fait la réponse tout à fait extraordinaire que vous me rapportez ? Je serais curieux d'avoir quelques renseignements là-dessus, d'autant plus que, d'après ce qu'on m'a dit dernièrement, les Jésuites, dans l'Inde, cherchent actuellement à se mettre en rapport avec les Brâhmanes. À ce propos, vous connaissez peut-être un livre du P. Wallace (ancien missionnaires anglican converti au catholicisme), intitulé "De

l'Évangile au Catholicisme par la route des Indes". Il y a là-dessus des considérations très intéressantes, et qui montrent une compréhension des doctrines hindoues que je n'ai rencontrée dans aucun autre ouvrage européen ; cela aussi est quelque chose de "vécu". La "réalisation" est demeurée incomplète, mais elle a été déjà assez loin ; le mot même y est, ainsi que certaines autres expressions dont je me sers moi-même, et j'ai trouvé cette concordance assez remarquable. La traduction française de ce livre par le P. Humbler, a paru en 1921 à la librairie Albert Dervit, 53 rue Royale à Bruxelles. L'auteur est mort il y a environ deux ans.

Vous serez bien aimable de me dire ce que vous pensez des articles que je vous envoie, ainsi que de ceux que vous avez déjà lus.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments bien cordiaux.

René Guénon

Voici le compte rendu de Masson-Oursel :

"L'ouvrage de M. Guénon atteste chez un auteur de tempérament philosophique, le goût et une sérieuse information de la culture indienne ; il rendra de réels services en attirant l'attention sur l'intérêt spéculatif des doctrines hindoues. Toutefois, l'indophilie, bien plus forte ici que chez Schopenhauer ou chez Deussen, est poussée jusqu'à l'identification de l'esprit métaphysique avec la pensée brahmanique. Nous ne saurions, quant à nous, accepter une "condamnation formelle de toute tentative d'application de la méthode historique à ce qui est métaphysique" ; car nous estimons au contraire qu'une certaine utilisation de la méthode historique fournit la plus sûre critique philosophique. Nous tenons donc pour partiales et passionnées les attaques fougueuses que l'auteur dirige contre l'indianisme "officiel", ainsi que contre l'enseignement philosophique actuel, en tous pays ; nous regrettons en particulier comme injustes certaines appréciations purement personnelles sur la pensée philosophique et l'érudition indologique de l'Allemagne. Nous n'en rendons pas moins hommage à la conviction féconde que connaître ne dispense point de comprendre, et que la critique

pratiquée à l'européenne ne saurait dispenser de l'initiation aux traditions indigènes. Mais cela même nous invite à trouver de l'intérêt à toutes les manifestations de la civilisation indienne, de laquelle M. Guénon exclut sans le moindre fondement tout la culture bouddhique, arbitrairement dénoncée comme "une simple déviation sans portée métaphysique", comme ce qui, dans l'Inde, se rapproche le plus des idées occidentales. La portée spéculative du Bouddhisme, qui fut le principal aiguillon de la philosophie indienne, se trouve de la sorte méconnue. Cas exceptionnel, en vérité, cet ouvrage européen qui a le très rare mérite de juger à l'indienne des choses hindoues, mais qui adopte la partialité d'une autre race en dénigrant la science et la pensée de la sienne propre." (Scientia, 1^{er} mai 1922)

Paris, 20 novembre 1925

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur,

Je commençais à être inquiet de ne rien recevoir de vous depuis votre carte de juillet, et, craignant que vous ne soyez encore souffrant, je pensais à vous écrire quelques mots pour vous demander de vos nouvelles, quand votre lettre m'est parvenue. Depuis lors, je remets d'un jour à l'autre pour vous répondre, car j'ai toujours été très pris depuis mon retour ici, de sorte que maintenant c'est moi qui, à mon tour, suis bien en retard avec vous. Je vous adresse cette lettre à Varazze, où je pense, d'après ce que vous me disiez, que vous devez être réinstallé depuis quelque temps déjà.

Merci de la bonne pensée que vous aviez eue de m'inviter à aller vous rejoindre mais, malheureusement, les voyages sont bien coûteux actuellement ; j'espère tout de même que nous finirons bien par nous rencontrer quelque jour.

Ce que vous dites de la Kabbale de Vulliaud est très juste, quoique peut-être un peu sévère ; au fond, c'est à peu près ce que j'ai écrit moi-même sous une forme plus atténuée. J'ai parlé de cet ouvrage avec différentes personnes qui l'ont lu ; leurs appréciations concordent avec les nôtres et sont assez peu enthousiastes. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lire le nouveau livre de Vulliaud sur le Cantique des Cantiques, qui est paru il y a trois ou quatre mois ; il paraît qu'il contient moins de discussions et de critiques que la Kabbale, mais encore beaucoup trop au gré de certains.

Merci du n° de "Bilychnis" que vous m'avez envoyé ; depuis, j'ai reçu d'Evola lui-même tout un paquet d'autres revues contenant des articles de lui. Comme, en lui en accusant réception, je lui ai dit que j'aurais bien des réserves à faire sur son point de

vue qui me paraît surtout philosophique, il m'a écrit une assez longue lettre, plutôt embrouillée, et dans laquelle il proteste que la forme philosophique dont il se sert n'est pour lui qu'un simple moyen d'exposition qui n'affecte pas sa doctrine même. Je n'en crois rien, et je persiste à penser qu'il est réellement très imbu de philosophie, et spécialement de philosophie allemande. Dans un article publié par la revue "Ultra", il a fait allusion à moi dans une note, à propos d "Orient et Occident", en des termes qui prouvent qu'il n'a pas compris grand'chose à ce que j'ai exposé ; il va même jusqu'à me qualifier de "rationaliste", ce qui est plutôt ridicule (d'autant qu'il s'agit d'un livre où j'ai expressément affirmé la fausseté du rationalisme !), et ce qui montre bien qu'il est de ceux qui ne peuvent se débarrasser des étiquettes philosophiques et qui éprouvent le besoin de les appliquer à tort et à travers. Il m'annonce son intention de faire un article sur "L'Homme et son devenir" ; je me demande ce que cela pourra être ; enfin, on verra bien.

Puisque nous en sommes à Evola, il faut encore que je vous dise qu'il a été très froissé des critiques que Reghini lui a adressées, sous une forme très modérée cependant. Il doit être assez vaniteux et voudrait n'avoir que des éloges ; il est vrai qu'il est très jeune. Vulliaud, qui n'a pas la même excuse, est presque aussi susceptible ; il paraît que lui aussi a été plutôt mécontent de mon article ; il s' imagine que lui seul connaît la Kabbale et est capable d'en parler. Il est à craindre qu'Evola n'en fasse bientôt autant pour les Tantras, dont il n'est pourtant pas très qualifié pour s'occuper ; il voit tout cela à travers sa philosophie, d'où une espèce de déformation à la manière allemande ; la conception véritable de la Shakti est tout autre chose qu'un "volontarisme".

Je suis content que vous ayez été intéressé par les articles de la "Gnose" ; l'infériorité des premiers n^{os} vient de ce que je n'avais alors qu'une direction toute nominale ; j'ai même eu quelque peine ensuite à me débarrasser des gens encombrants ; ce serait trop long à vous raconter en détail.

Quel est donc ce livre récent qui contient des fragments du Zohar d'après la traduction de Jean de Pauly ? Je n'en ai pas entendu parler.

J'ai fait dernièrement la connaissance de Massignon ; il parle beaucoup, et il y a chez lui une certaine affectation, qui d'ailleurs se sent aussi dans son style. Il est vrai que ses ouvrages sont assez difficiles à lire, et d'autre part, s'il a assurément compris certaines choses, il n'a pourtant pas pénétré le fond de l'ésotérisme musulman. Quant à Carra de Vaux, il comprend encore beaucoup moins, et, même au point de vue de l'exotérisme, il lui arrive de commettre d'assez grosses erreurs. C'est surtout un compilateur, et la principale utilité de ses ouvrages consiste en ce qu'il y a réuni des renseignements qui se trouvaient épars un peu partout.

Pour le Vêdânta, jusqu'ici, il n'y a pas encore eu de comptes rendus dans les revues ; cela demande toujours assez longtemps, et de plus il y a eu les vacances. Rien de Masson-Oursel ; je ne sais s'il en parlera ni ce qu'il en dira, mais je serais bien étonné que ce soit mieux que ce qu'il a fait pour moi précédemment. Il y a eu quelques notes dans les journaux ; je joins à ma lettre la copie des principales ; vous verrez que ce n'est pas mauvais. Le mois dernier, il y a eu aussi un assez long article sur moi, de Gonzague Truc, dans "Candide" ; je n'en ai actuellement qu'un seul exemplaire, mais je vais tâcher de m'en procurer un autre pour vous l'envoyer.

Ne tardez pas trop cette fois à me redonner de vos nouvelles, et croyez toujours, je vous prie, à mes sentiments bien cordiaux.

René Guénon

Paris-Soir :

"On sait assez combien l'Asie est à l'ordre du jour et plus généralement combien actuelle est la question des grandes civilisations orientales jusqu'ici en sommeil apparent, en sommeil politique tout au moins, mais toujours aptes à la nourriture intérieure de millions d'âmes. Sous le titre "Orient et Occident", M. Guénon nous exposa l'an dernier, dans un petit livre incisif, la révision de valeurs qui s'imposait à nous, si nous voulions enfin

rendre justice à l'Orient. Il y préconisait la formation d'une élite capable de favoriser un rapprochement, d'éviter une friction terrible. Nul mieux que lui n'est désigné pour donner à cette élite les directives qui permettront de voir l'Orient tel qu'il est, et non tel que le veulent nos œillères occidentales.

"M. Guénon n'est pas seulement notre seul métaphysicien indianiste. Il a, en des études qui firent quelque bruit, dénoncé l'"Erreur spirite" et le "Théosophisme". Il reproche à cet occultisme de petite marque son ignorance inouïe des grandes doctrines traditionnelles, ses fraudes scandaleuses, les dangers de sa vulgarisation. Poursuivant l'exposé de la science sacrée commencé avec sa magistrale "Introduction à l'étude des doctrines hindoues", M. Guénon nous donne aujourd'hui la fleur du Védânta.

"L'être humain, d'après ces textes que seul un philosophe est capable de comprendre, car tout y est symbole, et un historien y suit toujours de fausses pistes, a une constitution autrement complexe que ne l'imagine la psychologie occidentale. Nous ne sommes pas qu'un être de chair en communication seulement avec nos semblables, nous disent-ils ; nous avons en nous des antennes merveilleuses, propres à capter autre chose que des "phénomènes" et à nous lier avec les puissances supérieures. Les chapitres les plus remarquables du livre sont peut-être ceux où l'auteur nous parle successivement de l'état de veille, de l'état de rêve et de l'état de sommeil profond. Mais ceux qui attireront le plus la curiosité sont ceux où il est question de l'évolution de l'être humain après la mort.

"René Guénon est à l'antipode de Maeterlinck. Qu'on ne s'attende donc pas, malgré des titres comme "L'artère coronale et le rayon solaire", ou "Le voyage divin", à trouver des embellissements imaginatifs, ni une pensée incertaine ; mais la sobriété probe et ferme d'un esprit vigoureux et logique. Les rapprochements suggestifs des autres traditions biblique, arabe, égyptienne, taoïste, augmentent singulièrement l'intérêt de ce livre qui marque une date dans notre connaissance de l'Orient".

L'Intransigeant :

“D’une lecture assez ardue, ce livre récompense ceux qui le lisent page à page.

“M. René Guénon projette sur les doctrines métaphysiques hindoues, sur la distinction du *Soi* et du *moi* une lumière éclatante, mais son livre ne peut absolument pas être considéré comme une “vulgarisation”. D’ailleurs, il est impossible de “vulgariser” de telles conceptions. M. René Guénon s’est contenté d’apporter des précisions, d’éclairer des nuances jusqu’ici inconnues même de l’élite intellectuelle et d’inviter cette élite à s’élever à la compréhension de la doctrine dans sa pureté intégrale.

“Son livre a la valeur d’un enseignement donné par un grand érudit ; il en a peut-être aussi un peu la sécheresse. Mais pour qui a pu atteindre le dernier chapitre, quel éblouissement ! Lisez Shankarâcharya dans la traduction qu’en donne M. René Guénon.

“Un livre à relire.”

Dans le *Journal des Débats*, article d’Abel Bonnard dont voici le début :

“L’Asie, ses doctrines, ses arts, sont menacés par la mode. Ce mot de menace paraîtra bien fort. Il ne l’est pas trop. Dès qu’il s’agit de choses hautes et nobles, la mode peut faire beaucoup de mal ; elle masque ce qu’elle prétend découvrir ; elle le profane et souvent même le souille, et les idées qu’elle en répand sont si communes et si dénaturées qu’on regrette, en vérité, le temps où ces choses reposaient, à l’abri du public, intactes et pures. Malheureusement, notre temps ne paraît guère capable d’autre chose que des modes. Sollicité par mille objets sans être retenu, curieux sans être attentif, à la fois avide et distrait, il semble condamné à tout méconnaître. Il n’est pas douteux que l’influence de l’Asie s’étend jusqu’à nous. Mais il est fort à craindre que cette influence reste superficielle, et que tout cela finisse par un bouddhisme de contrebande et par des charlataneries.

“Il n’en est que plus important de signaler au public les livres qui peuvent lui donner de cette grande Asie une idée profonde et vraie. Il vient d’en paraître deux qui méritent d’être connus à ce titre. L’un d’eux, “L’Homme et son devenir selon le Védânta”, est

l'œuvre de M. René Guénon. Tous ceux que l'Orient intéresse sérieusement connaissent les livres de M. René Guénon. Ils sont trop pleins de pensée pour qu'on essaie de les résumer en quelques mots. Disons du moins qu'ils ont pour première qualité de retirer le lecteur à toutes les idées convenues et de le reporter au centre même du sujet, c'est-à-dire à la valeur générale que gardent pour l'humanité les doctrines que l'Asie conserve".

La suite de l'article concerne la traduction de la "Vie de Mila-répa" par J. Bacot.

Dans l'*Ère Nouvelle*, un compte rendu très habilement fait, mais que je ne vous copie pas, parce qu'il est composé presque entièrement de phrases tirées de mon avant-propos.

Dans le *Figaro*, il y a eu deux chroniques d'Étienne Fournol dans lesquelles il est question de moi, en termes sympathiques, mais d'une façon assez superficielle.

Enfin, dans le "Larousse Mensuel" de septembre, il y a un bon article sur "Orient et Occident" ; c'est long à paraître, mais cela arrive tout de même peu à peu...

Paris, 26 janvier 1926

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e), Paris

Cher Monsieur,

Je crois que je suis de plus en plus en retard pour ma correspondance ; j'aurais voulu vous adresser plus tôt mes vœux de meilleure santé, puisque, d'après ce que vous me disiez dans votre dernière lettre, vous étiez encore assez souffrant.

Je suis heureux que vous ayez été satisfait de la lecture de "Milarépa" ; du reste, le contraire m'aurait bien étonné. Dans la même collection, il y a une autre traduction de Bacot : "Trois mystères thibétains" ; c'est bien aussi, mais ce sont des textes d'un caractère plutôt littéraire, donc beaucoup moins intéressants pour nous.

Je suppose que le livre du P. Huc dont vous me parliez est la réédition qui a été faite récemment de son voyage au Thibet et en Tartarie ; il ne contient en effet rien qui concerne les doctrines ; il y a là-dedans des descriptions qui sont assez curieuses, mais c'est tout.

L'ouvrage de Boehme qui a été traduit en italien doit être le "De signatura rerum" ; il me semble que le sens du titre n'a pas été rendu très exactement. Quant à celui de Campanella, je ne le connais pas ; j'en ai seulement lu un compte rendu dans le dernier n° d'"Ignis".

Les fragments du Zohar publiés chez Rieder ne sont en effet que des extraits de la traduction de Jean de Pauly ; je ne les ai pas vus, mais on m'a dit qu'ils étaient assez bien choisis.

Quant à Mead, ses livres sont tellement imprégnés de Théosophisme que je doute fort qu'on puisse en tirer grand'chose de bon.

À propos de théosophisme, savez-vous que la proclamation solennelle du nouveau Messie (Krishnamurti) doit avoir lieu très

prochainement avec une mise en scène extraordinaire ? Que tout cela est peu sérieux !

Vous me demandiez ce qu'était la revue "Ultra" ; elle se qualifie de "théosophique indépendante", c'est-à-dire qu'elle est l'organe d'un groupement qui s'est séparé de la Société Théosophique "besantiste" (Gruppo "Roma", 5, via Gregoriana). Voici la copie de la note d'Evola qui a paru dans cette revue (dans un article intitulé "Il Problema di Oriente ed Occidente"), et où il est question de moi

"Qui é chiaro che si parli di Oriente e di Occidente come di due tipicità ideali, le quali se convengono alla intonazione generale delle due culture, possono non convenire ai particolari di queste. P. e. presentemente correnti come l'intuizionismo, l'idealismo attuale, l'irrazionalismo sono in massima giustiziabili con il principio dell'èros. Sul pragmatismo si debbono invece fare delle riserve. Non si saprebbe pertanto convenire con la tesi sostenuta da R. Guénon ("Orient et Occident") che "scientificismo" e vita del senso sono elementi connessi insieme. È esatto che la scienza occidentale venga utilizzata praticamente. Tuttavia non bisogna confondere le due cose : con semplici desideri e bisogni che fossero restati tali la comprensione scientifica della natura non sarebbe proceduta d'un passo. Il compimento della scienza si rimette invece, come lo si è accennato, ad una prima manifestazione del principio del dominio e di affermazione dell'Io - il che costituisce un valore metafisico. Che ciò che è stato reso possibile da un tale principio in sé superiore sia alla vita dei bisogni e del sentimento che a quella "pura intellettualità" "di cui il Guénon, da buon razionalista, ha la superstizione - sia stato utilizzato da elementi che cadono fuori di esso, questa è tutta un'altra questione. In sé stesso resta un valore, che dà alla cultura occidentale il suo significato e la sua originalità. Con il Guénon affermiamo che il principio dell'assoluto non ha nulla a che fare con l'elemento sentimentale, moralistico ed astrattamente razionale ; contro il Guénon affermiamo però che esso non ha parimenti nulla a che fare con quella "intellettualità pura" o "metafisica" di cui egli parla e che, si badi, sappiamo cosa sia, e appunto per questo, da un livello su-

periore, contestiamo possa essere distinta dal razionale così come esso venne inteso p.e. dallo Hegel (Vernunft opposita a Verstand). E affermiamo dunque che il principio dell'assoluto è la potenza (çakti) e che razionalistico (nel senso dispregiativo usato dal Guénon) e astratto è qualunque sistema che nell'ordine metafisico ponga qualcosa prima o sopra la potenza."

Evola ne manque pas de prétentions, comme vous le voyez ; mais, pour ma part, je persiste à penser qu'il ne comprend pas du tout ce que nous entendons par "intellectualité", "connaissance", "contemplation", etc., et qu'il ne sait même pas faire la distinction entre le point de vue "initiatique" et le point de vue "profane". Il paraît qu'il a l'intention de faire paraître un compte rendu de mon ouvrage sur le Vêdânta dans la revue "L'Idéalisme Realistico" ; on verra ce que ce sera. En tout cas, malgré tout ce qu'on a essayé de lui expliquer, il persiste à trouver du "rationalisme" dans le Vêdânta, tout en étant obligé de reconnaître qu'il prend alors ce mot de "rationalisme" dans un sens assez différent de celui qu'on lui donne habituellement.

Vous avez dû voir que la publication d'"Ignis" est interrompue : Reghini ne pouvait plus arriver à tout faire à lui seul ou à peu près, ou bien il aurait fallu qu'il n'ait eu à s'occuper que de cela, ce qui ne lui est pas possible avec les conditions de la vie actuelle. Il y a bien des gens qui avaient promis de l'aider, mais qui n'ont rien fait ; c'est souvent ainsi, malheureusement. Je pense que vous aurez vu, dans le dernier n°, mon article sur Joseph de Maistre, à propos des livres d'Émile Dermenghem.

Je vais vous envoyer le n° de "Candide" contenant l'article sur moi dont je vous avais parlé dans ma précédente lettre. À part cela, je n'ai pas grand'chose de nouveau à vous communiquer ; les comptes rendus dans les revues sont longtemps à venir ; et puis il se peut que les gens éprouvent quelque difficulté à parler de mon dernier livre. Lorsque j'aurai quelque chose qui en vaudra la peine, je vous le dirai.

Ce que vous dites sur la conception de *Dharma* chez les Jainas me paraît très juste, et je ne crois pas non plus que ce soit là qu'on peut trouver une différence essentielle avec la doctrine or-

thodoxe. Par contre, le sens où ils prennent les mots *loka* et *aloka* est assez particulier ; il me semble assez exact de traduire le premier, dans ce cas, par “monde des formes” comme vous le faites.

Quant au *sphota*, c’est une conception propre à certains grammairiens, et dont la discussion à laquelle vous faites allusion montre l’inutilité. Naturellement, le point de vue des grammairiens ne peut être qu’extérieur et analytique ; il se rapporte uniquement à la forme du mot, en tant que celui-ci est constitué par l’assemblage de certains éléments phonétiques ; le mot n’y est pas pris en lui-même et synthétiquement. C’est bien ce qu’il y a d’artificiel dans ce point de vue qui nécessite l’intervention du *sphota* ; vous avez donc tout à fait raison. Il est certain aussi que cette discussion a beaucoup plus d’importance qu’on pourrait le croire quand on l’envisage superficiellement ; mais ce n’est pas aux philologues actuels que l’on peut espérer faire comprendre cela ; tout ce qui concerne la véritable nature du langage leur échappe entièrement.

Le mois dernier, j’ai fait, à un groupe d’études qui se réunit à la Sorbonne, une conférence sur la métaphysique orientale ; je vous l’enverrai quand elle sera publiée. Avant moi, Masson-Oursel en avait fait deux ; il y a dit des choses invraisemblables, et il a présenté une véritable caricature des doctrines hindoues. Si cela vous intéresse, je pourrais vous en donner quelques exemples la prochaine fois que je vous écrirai.

Croyez toujours, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments bien cordiaux.

René Guénon

Traduction du passage d’Evola concernant Guénon :

“Il est clair ici qu’on parle de l’Orient et de l’Occident comme de deux types idéaux qui, s’ils conviennent au caractère général des deux cultures, peuvent ne pas convenir aux détails de celles-ci. Présentement par exemple, des courants comme l’intuitionnisme, l’actualisme idéaliste, l’irrationalisme sont en règle générale justifiables par le principe de l’eros. On doit au contraire faire des réserves sur le pragmatisme. On ne saurait

pour autant admettre, en suivant ainsi la thèse soutenue par R. Guénon (“Orient et Occident”), que ‘scientisme’ et vie des sens sont des éléments liés entre eux. Il est exact que la science occidentale est employée à des fins pratiques. Mais il ne faut pas confondre les deux choses : avec de simples désirs et besoins qui seraient restés tels, la compréhension scientifique de la nature n’aurait pas avancé d’un pas. L’accomplissement de la science se rattache en fait, comme on l’a déjà dit, à une première manifestation du principe de domination et d’affirmation positive du Moi - ce qui constitue une valeur métaphysique. Que ce qui a été rendu possible par un tel principe, en soi supérieur tant à la vie des besoins et du sentiment qu’à cette “intellectualité pure” à laquelle Guénon, en bon rationaliste qu’il est, voue un culte superstitieux - ait été utilisé par des éléments qui lui sont étrangers, c’est là une tout autre question. Cela reste en soi une valeur, qui confère à la culture occidentale sa signification et son originalité. Nous affirmons avec Guénon que le principe de l’absolu n’a rien à voir avec l’élément sentimental, moraliste et abstraitement rationnel ; mais nous affirmons contre Guénon qu’il n’a rien à voir également avec cette ‘intellectualité pure’ ou ‘métaphysique’ dont il parle, et dont nous savons, soulignons-le, ce qu’elle est. C’est pour cela précisément que nous contestons, d’un point de vue supérieur, que cette ‘métaphysique’ puisse être distinguée du rationnel tel qu’il fut défini par exemple par Hegel (Vernunft opposée à Verstand). Et nous affirmons donc que le principe de l’absolu est la puissance (çakti), et que tout système qui pose dans l’ordre métaphysique quelque chose avant ou au-dessus de la puissance est rationaliste (au sens péjoratif utilisé par Guénon) et abstrait”. [N.d.É.]

Paris, 12 juin 1927

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur,

Que devez-vous penser de mon silence ? Je suis vraiment confus d'avoir laissé si longtemps vos dernières lettres sans réponse, et je me le reproche d'autant plus que vous étiez alors souffrant. J'aime à croire que, depuis lors, votre santé s'est améliorée.

J'ai fait tout de suite votre commission à la librairie Bosse ; on n'a pas pu me dire si votre mandat était bien parvenu, car il paraît qu'il aurait fallu faire des recherches assez compliquées pour s'en assurer ; mais on m'a dit que vous n'aviez pas à vous en inquiéter, et qu'il serait temps pour vous de faire une réclamation à la poste si vous receviez un avis que le paiement n'a pas été effectué ; je suppose qu'on doit revoir les comptes à époques fixes.

La traduction italienne du "Roi du Monde" est parue ; je l'ai reçue tout dernièrement. Je ne savais pas que vous connaissiez M. Hackin ; nous avons parlé de vous la dernière fois que je l'ai vu. Il m'a envoyé aussi le livre de Stcherbatsky, mais, jusqu'ici, je n'ai pas encore eu le temps de le lire ; il y a déjà longtemps que cette traduction était annoncée.

J'ai vu Masson-Oursel il y a quelque temps ; il m'a dit qu'il se rapprochait de plus en plus de mon point de vue et qu'il se rendait compte que les orientalistes avaient commis bien des erreurs. Après tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, j'ai été un peu surpris de cette déclaration ; je me demande s'il aura le courage de dire cela publiquement un jour ou l'autre ; il est vraiment trop indécis et craint trop de se compromettre par des affirmations nettes dans un sens ou dans l'autre.

Avez-vous reçu enfin une réponse de Tahar Kheireddine ?

Voici l'explication que vous m'aviez demandée au sujet d'*Avalokitêshwara* : ce nom signifie littéralement "le Seigneur (*Îshwara*) regardé (*lokita*) en bas (*ava*)" ; mais, malgré la forme *lokita* qui est celle du participe passé, on l'interprète le plus souvent comme s'il voulait dire "le Seigneur qui regarde en bas". En réalité, ces deux interprétations, loin d'être contradictoires ou de s'exclure, se complètent parfaitement l'une l'autre, car il y a là en quelque sorte une réciprocité de relation. On pourrait parler à cet égard d'une aspiration de bas en haut, provoquant la descente des influences spirituelles. C'est cette descente que représente le symbolisme d'*Avalokitêshwara* ; c'est ce qu'on peut appeler la "charité cosmique" (certaines écoles musulmanes emploient aussi une expression qui a cette signification), en employant, bien entendu, ce mot de "charité" en dehors de toute acception sentimentale. Un des symboles les plus employés, et qui se retrouve à peu près partout, est le triangle ∇ dont la pointe est dirigée vers le bas. L'assimilation qui a été faite parfois d'*Avalokitêshwara* à un principe féminin est aussi en connexion avec la même idée et avec le même symbolisme ; dans l'Inde, le triangle inversé ou descendant est un des signes des *Shaktis*.

Le *Rex Nemorensis* dont vous me parliez doit être le même personnage que ce qu'on appelle souvent le "prêtre de Nemi" (je crois que Renan a écrit quelque chose sous ce titre). Je sais qu'il existe un lac de *Nemi*, mais je ne sais pas exactement en quelle région de l'Italie il se trouve. En tout cas, c'est *Nemi* qui est le nom actuel de la localité dont il s'agit ; mais à l'origine, ce ne devait pas être un nom propre, car c'est tout simplement le mot latin *nemus*, qui signifie "bois", et spécialement "bois sacré". Ce mot est étroitement apparenté au *nemeton* celtique, et aussi, par inversion, au *temenos* grec, qui signifient l'un et l'autre "lieu consacré" ; les racines de ces mots, comme celles de *templum* et de *sacratum*, expriment principalement l'idée de mettre à part, de séparer du monde profane.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir les traductions de Mardrus, mais, d'après ce que je sais du personnage, je m'en méfie en peu ; du reste, je ne crois pas que le Corân soit vraiment traduisible.

Evola m'envoie toujours sa revue ; il voudrait bien que je lui donne un article, mais je n'ai guère le temps de m'en occuper. Il y a là-dedans des choses d'intérêt assez inégal, mais cependant il y a beaucoup moins de "philosophie" que je ne le craignais. D'ailleurs, Evola m'a écrit qu'il laisserait bientôt de côté cette forme "philosophique" qu'il a adoptée jusqu'ici ; je ne puis que le féliciter de cette intention ; mais je crains que l'influence qu'il a subie ne persiste malgré tout, bien qu'il s'en défende et qu'il prétende avoir eu des raisons spéciales de prendre ce langage et ce mode d'exposition.

Tout ce que vous me disiez au sujet de la magie est tout à fait juste ; il semble qu'Evola prenne ce mot dans un sens assez différent de celui qu'il a normalement, et l'emploi qu'il en fait a bien des inconvénients. Au sens propre du mot, ce n'est en somme qu'une science d'ordre expérimental ; elle peut en effet servir de point de départ pour autre chose, mais cela est vrai de toutes les sciences traditionnelles, quelles qu'elles soient, et même je dirais volontiers qu'elles sont surtout faites pour cela. Il n'y a que les sciences conçues à la façon occidentale moderne qui ne puissent mener à rien d'autre et qui soient constituées de façon à ne pas permettre le passage à une connaissance d'un ordre supérieur.

Pour ce qu'Evola vous a écrit, je suis d'accord avec lui pour dire qu'il a existé une tradition initiatique occidentale ; mais, malheureusement, je doute fort qu'elle puisse être considérée comme encore vivante actuellement. Je rencontre bien, de temps en temps, l'affirmation de l'existence de centres spirituels en telle ou telle région de l'Europe, mais, jusqu'ici, je n'ai pu avoir aucune preuve que cette affirmation soit fondée.

Croyez toujours, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments bien cordiaux.

René Guénon

Blois, 3 août 1927

74, rue du Foix

Cher Monsieur,

Vous devez vous étonner de n'avoir pas eu encore de réponse à votre dernière lettre ; c'est que nous ne sommes à Blois que depuis quelques jours. Nous avons dû retarder notre départ de Paris, parce que je n'avais pas encore terminé la préparation d'un petit volume sur "la crise du monde moderne" (un peu dans le même genre qu'"Orient et Occident"), qui doit paraître chez Bossard avant la fin de l'année. Maintenant, je me hâte de remettre ce travail au net, car je dois envoyer le manuscrit avant le 15 août, et j'aurai tout juste le temps d'y arriver.

Pour ce que vous me demandiez, des amis nous ont dit que vous pourriez assez facilement trouver à vous loger ici dans un quartier tranquille, où vous n'entendrez certainement pas beaucoup de bruit. Quant à la chaleur, il ne semble pas qu'elle soit fort à craindre cette année ; jusqu'ici, tout au moins, les journées ensoleillées ont été bien rares.

Je n'ai pas pu demander à M. Hackin si la lettre dont vous me parliez lui était parvenue ; nous sommes allés une fois à une conférence au musée Guimet et nous pensions l'y voir, mais il n'était pas là. Il n'y aurait rien d'étonnant, d'après ce que vous me dites, à ce qu'il n'ait pas reçu cette lettre. Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles directes de Reghini ; quant à Evola, il m'envoie toujours sa revue régulièrement. Un ami de Reghini, qui est venu à Paris il y a peu de temps, m'a dit que sa façon d'envisager le Catholicisme s'était beaucoup modifiée en ces derniers temps.

Le lac de Nemi est en effet tout près de Rome ; vous avez peut-être vu comme moi qu'on se propose actuellement d'y faire des recherches pour retrouver les trirèmes de Caligula. Ce lac était

appelé “Speculum Dianae” ; il y avait là, en effet, un temple de Diane, dont le prêtre devait être le “rex Nemorensis” auquel se rapportait la phrase que vous me citiez précédemment.

Pour *Avalokitêshwara*, il est tout à fait exact que les deux interprétations se complètent, et aussi que le même symbolisme se trouve exprimé dans le mot latin “charitas” (ainsi d’ailleurs que dans le grec *χαρις* qui lui est identique).

Excusez-moi de ne pas vous répondre plus longuement ; je me hâte pour terminer mon travail, mais j’ai voulu tout de même vous envoyer ces quelques lignes sans plus tarder. Naturellement, prévenez-moi si vous vous décidez à venir à Blois.

À bientôt peut-être, cher Monsieur, et croyez toujours à mes sentiments bien cordiaux.

René Guénon

Blois, 15 août 1927

74, rue du Foix

Cher Monsieur,

Je suis désolé de voir par votre dernière lettre que votre santé est encore loin d'être bonne ; j'espère pourtant qu'elle va s'améliorer. Malheureusement, le temps est bien mauvais depuis que nous sommes ici : orages, tempêtes, pluies presque continuelles ; ce n'est vraiment pas un temps d'été. Pourtant, ici, il fait habituellement beaucoup meilleur, et le ciel n'est pas du tout le même que dans la région de Paris ; mais, cette année, le soleil est presque toujours absent. Il n'y a ni montagnes ni collines, tout au plus des coteaux ; mais il y a des forêts tout près de Blois, et on peut faire d'assez nombreuses promenades aux environs. Voilà, je crois, les renseignements que vous me demandiez ; en tout cas, si vous vous décidez à venir, ne le faites pas avant les premiers jours de septembre, car nous allons nous absenter d'ici là. Je serai très heureux d'avoir cette occasion de faire enfin votre connaissance, si toutefois votre santé vous permet à ce moment de faire le voyage sans trop de fatigue.

Vajra est la foudre, mais je dois vous avouer que, moi aussi, je serais actuellement bien en peine de dire exactement en quoi consiste *Vajrâyana* ; il faudra que je recherche cela à mon retour à Paris, n'ayant pas ici les renseignements nécessaires.

Je suis tout à fait de votre avis pour ce que vous dites de l'état de l'humanité actuelle en rapport avec le Kali-Yuga ; c'est d'ailleurs ce que j'explique dans le volume que je viens de terminer. D'autre part, il est bien certain que l'"initiation" ne se comprend que par les conditions spéciales du "Kali-Yuga", en dehors desquelles elle n'aurait pas sa raison d'être. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut bien, en fait, tenir compte de ces conditions ; c'est pourquoi, tout en étant parfaitement d'accord avec vous en prin-

cipe, je dois pourtant maintenir tout ce que j'ai dit sur le rôle de l'élite. Ce rôle, d'ailleurs, n'est nullement propre aux traditions à forme religieuse ; l'exemple du Taoïsme en est une preuve suffisante ; et la même chose se retrouve partout, quoique quelquefois d'une façon moins tranchée (dans l'Inde par exemple). Depuis le Kali-Yuga, l'"initiation" existe en Orient aussi bien qu'elle a existé en Occident ; il y a là une nécessité de fait. De même pour le symbolisme : l'emploi de symboles comparables aux symboles hermétiques est tout à fait général aussi ; et ces symboles ne s'opposent point aux symboles naturels, mais s'y relient au contraire très normalement. En outre, le caractère symbolique de toute manifestation permet de donner aux faits historiques, aussi bien qu'à tout le reste, une tout autre valeur que celle qu'ils ont en eux-mêmes ; ceci pour ce que vous dites à propos de Dante ; le symbolisme de celui-ci est, si vous voulez, occidental dans sa forme extérieure, mais il est tout à fait équivalent aux symbolismes orientaux. Du reste, il n'y a eu vraiment d'opposition entre l'Orient et l'Occident que lorsque celui-ci a perdu sa tradition, y compris le sens du symbolisme ; l'hermétisme est beaucoup plus proche de l'esprit oriental que de l'esprit occidental moderne. Peut-être aurons-nous bientôt l'occasion de reparler de tout cela plus longuement.

Je pense comme vous pour Hackin : il est très gentil, mais je ne sais pas au juste ce qu'il peut comprendre. S'il ne vous a pas envoyé le livre de Stcherbatsky, c'est sûrement un oubli ; il est assez distrait.

J'ai reçu hier une lettre d'Evola, qui insiste encore pour que je lui envoie quelque chose pour *Ur* ; je crois bien qu'il faudra que je finisse par me décider à lui donner satisfaction. Il me dit qu'il a fait paraître le premier volume de sa "Teoria dell'Individuo assoluto", mais qu'il ne me l'a pas envoyé à cause de son caractère surtout philosophique, qu'il pense que son "Imperialismo Paganò", qui doit paraître à l'automne, sera susceptible de m'intéresser davantage. Il est au courant du livre que je viens d'écrire ; je suppose que c'est vous qui lui en avez parlé, car je n'ai écrit à personne d'autre en Italie depuis que j'ai commencé à le prépa-

rer ; cela n'a d'ailleurs aucune importance, car je l'ai déjà annoncé à beaucoup d'autres personnes. J'ai expédié le manuscrit à l'éditeur il y a huit jours ; je ne suis pas fâché que ce soit terminé, car jusque-là, je n'ai pu prendre aucun repos.

Ce n'est pas d'Evola, mais de Reghini qu'on nous a dit que son attitude à l'égard du Catholicisme s'était modifiée en ces derniers temps ; il faut croire que je me suis mal expliqué dans ma dernière lettre, ou que peut-être j'ai écrit un nom pour l'autre par distraction. Il est d'ailleurs possible, d'après ce que vous dites, que la même chose soit vraie pour tous deux ; en tout cas, si vous pouvez avoir quelque influence sur Evola, ce sera très heureux ; je le crois intelligent, mais remplis de préjugés de toutes sortes ; je pense d'ailleurs qu'il ambitionne une situation dans l'Université, et cela aussi peut le gêner à bien des points de vue.

Croyez-moi, je vous prie, bien cordialement vôtre.

René Guénon

Paris, 1^{er} novembre 1927

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Nous avons appris avec plaisir, par votre carte envoyée à votre arrivée à Varazze, que votre voyage de retour s'était bien passé ; mais ensuite votre lettre, qui nous est encore arrivée avant notre départ de Blois, nous a malheureusement apporté de beaucoup moins bonnes nouvelles. Cependant, comme vous ne reparlez pas de votre santé dans votre dernière lettre, nous aimons à croire qu'elle est maintenant rétablie.

Malgré tout ce que je savais d'Evola, surtout par vous, j'ai été un peu surpris de son refus d'insérer votre article ; je me demande, dans ces conditions, pourquoi il insiste tant pour que je lui envoie quelque chose, car il doit bien penser que ce que je ferais serait tout aussi traditionnel et, par conséquent, ne le satisferait pas davantage. Je vois bien que décidément il n'y a rien à faire avec lui ; aussi est-ce très volontiers que je vais lui écrire dans le sens que vous me demandez, d'autant plus que cela coupera court (du moins je le pense) à toute nouvelle insistance de sa part et me donnera une raison décisive de ne pas collaborer à sa revue. Je lui dois d'ailleurs une réponse, ayant reçu de lui, il y a environ un mois, une lettre dans laquelle il me demandait un renseignement sur un point dont je crois me souvenir qu'il vous avait déjà parlé. Je vais joindre ma lettre à celle-ci, en vous priant d'en prendre connaissance et de la lui expédier ensuite ; je m'excuse de ne pouvoir la timbrer, n'ayant pas de timbres italiens à ma disposition.

Je serais heureux de lire votre article si Evola vous l'a retourné et si vous voulez bien me l'envoyer ; mais je suis sûr d'avance que je serai tout à fait d'accord avec vous.

Quel est donc ce texte latin pour lequel la traduction de Reghini vous a paru douteuse ?

Je suis curieux de savoir ce qu'Evola pourra bien dire à propos de Milarépa ; il sera certainement heurté par la place tout à fait inférieure qui est donnée à la magie, et qui est pourtant bien celle qui lui convient en réalité.

Je ne connais pas du tout le poème d'Ashtâvakra dont vous me parlez ; si vous voulez bien, comme vous me le dites, m'envoyer la traduction que vous avez, bien qu'elle soit plutôt une adaptation, cela m'intéressera et me donnera tout au moins quelque idée de ce qu'est le poème en question.

Voici l'adresse que vous m'aviez demandée :

M. Taillard, interprète judiciaire,
5, rue Al-Djézirah,
Tunis

La brochure que Jossot m'a envoyée ne contient guère d'intéressant que le résumé de quelques entretiens avec Kheireddine (qu'il désigne seulement par une initiale), et un aperçu, que je connaissais déjà, sur la doctrine des Alaouias auxquels il se rattache maintenant comme je vous l'ai dit. Il paraît que cette confrérie prend beaucoup d'extension ; je viens même d'apprendre qu'elle a une zaouia à Paris, boulevard Saint-Germain, à deux pas d'ici ; cela fait d'ailleurs craindre qu'elle ne devienne trop ouverte et ne dévie ainsi comme beaucoup d'autres. Il paraît aussi qu'elle travaille, en Algérie, à favoriser un rapprochement entre Chrétiens et Musulmans, ce qui est assurément très louable ; mais ces efforts aboutiront-ils à un résultat appréciable ?

La revue à laquelle Parise a fait allusion est *Regnabit*, dont voici l'adresse : 30, rue Demours, Paris (XVII^e) ; j'y ai en effet collaboré régulièrement d'août 1925 à mai 1927, et j'avais toujours oublié de vous en parler. Mais voyez comment on raconte l'histoire : cette revue est si peu dirigée par les Jésuites que ceux-ci ont fait tout ce qu'ils ont pu pour l'empêcher de paraître. D'autre part, j'ai dû cesser cette collaboration à la suite de certaines ma-

chinations qui ont eu leur point de départ dans l'entourage de Maritain ; ce serait trop long à vous raconter, et d'ailleurs assez peu intéressant au fond. J'ai l'intention de reprendre quelque jour, de façon à en faire un volume, les questions de symbolisme que j'avais commencé à traiter dans cette revue ; mais quand y arriverai-je ?

J'ai fini de corriger les épreuves de "La Crise du Monde moderne" je pense que cela va pouvoir paraître vers le 15 novembre.

Ces dames vous envoient leur meilleur souvenir, et moi je vous prie de croire à mes sentiments très cordiaux.

René Guénon

Paris, 31 décembre 1927

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu vos deux lettres et j'aurais voulu y répondre plus tôt ; mais j'ai de moins en moins de temps libre, si bien que j'ai dû toujours remettre jusqu'ici, d'autant plus que je me proposais de vous écrire assez longuement ; je crois bien que, aujourd'hui encore, je vais être obligé de ne répondre qu'à une partie de ce que vous me dites et de remettre le reste à une autre fois.

D'abord, Evola m'a écrit deux fois ces temps derniers, et, d'après ce que vous me rapportez, je vois que ce qu'il me dit est à peu près exactement la même chose que ce qu'il vous a écrit à vous-même. Je me demande ce que peut être cette "action" qu'il compte déclencher avec sa revue et son livre, et cela non seulement en Italie, mais aussi dans les pays voisins ; enfin, on verra bien... Il m'a envoyé aussi un article intitulé "Fascismo antifiloso-fico e tradizione mediterranea", qu'il a fait paraître dans la "Critica Fascista" ; peut-être l'avez-vous vu ; il y a là-dedans des choses assez justes, surtout dans la première partie, mais ensuite son "antichristianisme" reparaît, si bien que la direction de la revue a dû ajouter une note faisant des réserves sur ce point. D'autre part, je ne vois pas très nettement ce qu'il entend par "tradition méditerranéenne", et je crains que, dans l'idée qu'il s'en fait, il n'y ait une certaine part de fantaisie. Je n'ai pas eu le temps de lui répondre jusqu'ici ; il faudra tout de même que je le fasse un de ces jours. Quant à la question de la collaboration à "Ur", je pense exactement comme vous, et je ne suis pas plus disposé que vous l'êtes à accepter les limites qu'il prétend nous imposer ; d'ailleurs, comme il voit de la "polémique" dans des choses où mon intention a été tout autre, je ne sais pas trop com-

ment je pourrais faire pour ne pas sortir desdites limites, qui ne correspondent qu'à une appréciation des plus contestables.

Dans le dernier n° du "Voile d'Isis", il y a une petite note sur "Ur" dans laquelle il est dit que cette revue est consacrée à l'étude de la *psychologie* ! Je ne sais qui a écrit cela, mais c'est assurément quelqu'un qui n'a pas lu un seul des articles d'"Ur" ; il est probable que c'est l'expression "*scienza dell'Io*" qui a donné lieu à cette méprise ; si Evola a vu cela, il n'a pas dû en être très satisfait.

Il y a deux ou trois jours, j'ai reçu une carte de Reghini, qui ne m'avait pas donné signe de vie depuis à peu près un an ; il m'annonce qu'il va m'écrire plus longuement et qu'il m'expliquera les raisons de son silence.

Mon nouveau livre est arrivé il y a une quinzaine de jours, alors qu'il aurait dû paraître en novembre ; il aurait été bien étonnant que les imprimeurs ne se mettent pas en retard, car c'est leur habitude ; aussi a-t-on décidé de ne sortir le volume qu'en janvier après les fêtes, car cette période des étrennes est tout à fait défavorable.

Nous avons vu Hackin dernièrement, et nous lui avons appris que vous étiez venu à Blois pendant les vacances ; il a regretté que vous ne vous soyez pas arrêté à Paris car il aurait été très heureux de vous revoir.

Masson-Oursel a donné dans la "Revue Critique" (je ne sais trop ce qu'est cette publication, n'ayant reçu qu'une coupure) un petit compte-rendu du "Roi du Monde" qu'il faut que je vous copie textuellement, car il en vaut la peine :

"Leibniz aimait à dire qu'il y a de l'or dans le fumier de la scolastique ; il s'en trouve probablement – même chez les alchimistes – dans cette symbolique universelle qu'ont prônée les gnostiques, les hindous, les Chinois, les kabbalistes. Malheureusement, cet or, R. Guénon ne cherche pas à l'extraire ; seule la critique pourrait y prétendre. Il prend tout pour argent comptant, pourvu que ce soit donnée traditionnelle, et il ne doute pas que tout correspond à tout ; il s'avère par là de la lignée des symbolistes. Il possède de l'information, mais il accueille n'im-

porte laquelle. La critique serait à ses yeux entreprise misérable, qui discréditerait le chercheur, et combien superflue pour un auteur qui croit tenir la vérité métaphysique ! Nous le savons assez par les autres ouvrages de M. Guéron. Ce qu'il prend pour force et lucidité, à nos yeux compromet la valeur du savoir très étendu, ce qui vaut mieux, curieux, de cet orientaliste. Nous sommes effrayé, quant à nous, de ce qu'en une centaine de coquettes petites pages on prétende révéler le fin du fin sur le *swastika*, *Aum* et *Manu*, sur le *luz* et la *Shekinah*, sur le Graal, sur les Mages et le Vieux de la Montagne, sur des énigmes sans nombre. Même si l'on a deviné juste ici ou là, qu'importe le résultat sans la démonstration ? Et la preuve qu'il n'y a qu'une symbolique parmi la diversité des religions, des philosophies ?"

Que dites-vous de cela ? Ce qui est le plus stupéfiant, c'est qu'il m'affirmait, il y a quelques mois, qu'il se rapprochait de plus en plus de mon point de vue ! Il semble qu'il en soit au contraire plus éloigné que jamais ; il est évidemment incapable de comprendre. Rien ne compte pour lui en dehors de la "critique" et de l'analyse, c'est-à-dire de ce que je considère précisément comme inexistant ; il s'imagine, comme tous ses collègues, qu'il faut des volumes de pesante érudition pour traiter le moindre point de détail. Si j'avais cru utile de lui répondre, j'aurais pu lui faire remarquer que je suis bien loin d'accueillir "n'importe quelle information" comme il prétend, puisque je me refuse à tenir le moindre compte de celle qui vient des orientalistes officiels ; mais cela aurait été parfaitement inutile ; on ne peut pas changer la mentalité de ces gens-là, et le mieux est de continuer son chemin sans s'occuper de ce qu'ils peuvent dire ou penser.

Moi non plus, je n'ai pas eu l'occasion de m'occuper de Virgile depuis longtemps ; il est certain qu'il s'y trouve des choses qu'il est assez difficile de comprendre maintenant, mais je suis persuadé que, si on avait le temps, il pourrait être utile d'y faire des recherches au point de vue qui nous intéresse ; en tout cas, les quelques interprétations que vous m'indiquez me semblent tout à fait justifiées.

Je n'ai pas pu me reporter aux passages que vous m'indiquez dans le livre du P. Wallace, car je l'ai prêté à quelqu'un qui ne me l'a pas encore rendu ; il faudra donc que je revoie cela un peu plus tard, et alors je vous en reparlerai. Pour la réflexion que je vous avais faite autrefois à ce sujet et que vous me rappelez, ce que vous formulez correspond en effet très bien à ce que j'avais voulu dire.

J'ai parlé à Bacot de la traduction allemande des chants de Milarépa ; il la connaît, mais, ne sachant pas très bien l'allemand, il n'a pas pu l'examiner d'assez près pour voir ce qu'elle vaut exactement ; il paraît d'ailleurs qu'elle est très incomplète. Les passages que vous me citez ne semblent pas très clairs en effet, et il aurait fallu des notes pour les expliquer ; mais le traducteur en était-il capable ? Vous avez certainement raison pour l'artère du milieu, qui ne peut être que *sushumna*, et il est plus que probable que le "vent" est bien *prâna* ; je me demande même si, là où il est question de "cinq vents", il n'y aurait pas un rapprochement à faire avec les cinq *vâyus*, qui sont des modalités de *prâna*. Les sens de *mudrâ* sont bien ceux que vous indiquez ; quant à *Dharmadhātu*, littéralement "semence de la Loi", je sais que c'est une désignation de Bouddha, mais cela n'éclaire pas beaucoup le sens de la phrase où se trouve ce mot. Pour ce qui est de *Vajra*, vous savez qu'il signifie à la fois "foudre" et "diamant" ; il y aurait tout une recherche à faire là-dessus.

Je n'ai pas encore eu le temps de chercher le texte de la Bhagavad Gîtâ ; je prends note du passage dont vous m'avez parlé ; je tâcherai de vérifier cela un de ces jours.

Merci d'avance pour le poème védântin que vous avez promis de m'envoyer ; je pense que vous ne serez pas trop pressé que je vous le retourne, car en ce moment, je n'arrive même pas à lire quoi que ce soit. Merci aussi pour les indications que vous me donnez au sujet du texte et de sa traduction en prose ; mais il me sera difficile de trouver cela, car je ne vais jamais dans aucune bibliothèque.

Le sens de *sâkshî* est bien "témoin" ou "observateur" ; je pense que *sâkshipurusha* doit se prendre comme un équivalent de celui

des “deux oiseaux sur l’arbre” qui “regarde sans manger”, et qui est effectivement la personnalité, tandis que l’autre, celui qui mange (c’est-à-dire qui est engagé dans l’action et ses conséquences), est *jīvâtma* ou l’individualité. La traduction du shloka en question me semble exacte à première vue ; quand j’aurai un instant, je la reverrai de plus près.

La lettre *Kha* symbolise l’atmosphère, et même le ciel, plutôt que l’air comme élément. La désignation d’Agni “triforme” peut avoir plusieurs significations ; il est possible que, dans le cas dont il s’agit, elle se rapporte au feu céleste, au feu terrestre et au feu vital. Les trois couleurs dont vous parlez sont plus habituellement rapportées aux *gunas* qu’aux éléments : *sattwa*, blanc ; *rajas*, rouge (c’est même le sens propre de la racine *rau*) ; *tamas*, noir (obscurité). Pour le O entre 3 et 2 (au lieu de l’unité), ce que vous dites me paraît tout à fait juste, ou en tout cas très plausible comme interprétation. Quant aux passages du commentaire indiquant la définition de la *mukti* suivant différentes écoles, c’est encore une chose qu’il faut que je remette à une prochaine fois, ne voulant pas vous donner une traduction qui risquerait d’être inexacte. Je suis content que Taillard vous ait répondu et qu’il ait pu vous envoyer une photographie de Kheireddine ; si vous arrivez à la faire reproduire comme vous l’espérez, je serai très heureux de l’avoir. Chose singulière, le jour même où j’ai reçu votre lettre, j’en avais une de Jossot qui me parlait aussi de Kheireddine ; il dit que celui-ci est mort alors qu’il se disposait à l’instruire ; mais je ne sais vraiment si Jossot aurait pu beaucoup profiter de ses enseignements. Vous serez bien aimable de me dire si vous avez eu une nouvelle réponse de Taillard ; le Cheikh dont il vous a parlé doit être certainement le Cheikh Mostafa ben Alioua, le chef des Alaouias. J’ai un résumé des enseignements de cette école, rédigé par le secrétaire du Cheikh Si Mohammed El Aid, avec une traduction française faite par Taulard, et dont je pourrai vous envoyer la copie si cela vous intéresse. Je crois vous avoir dit que les Alaouias ont maintenant un centre à Paris, d’ailleurs destiné exclusivement aux Arabes et aux Kabyles ; bien qu’on m’ait engagé à me mettre en rapport avec eux, je n’en ai

pas eu le temps, et pourtant c'est tout à côté d'ici ; il faudra bien que j'arrive à voir cela, car cela peut être plus intéressant que la branche qui est en formation et dans laquelle on admettra des Européens, comme il me semble vous l'avoir dit également ; l'introduction des éléments occidentaux est trop facilement une cause de déviation.

Excusez ma réponse incomplète ; je tâcherai d'être moins longtemps sans vous écrire.

Je pense que vous n'étiez pas dans la montagne au moment des grands froids ; n'en avez-vous pas trop souffert.

Tous mes vœux pour l'année qui va commencer ; ces dames vous envoient leur meilleur souvenir, et moi je vous serre la main bien cordialement.

René Guénon

J'allais oublier de vous remercier de votre gracieux envoi de timbres !

Blois, 6 avril 1928

74, rue du Foix

Cher Monsieur et ami,

Je suis confus d'être si en retard avec vous ; j'aurais voulu vous remercier beaucoup plus tôt des témoignages de sympathie que vous m'avez donnés en ces tristes circonstances, mais j'ai été bien longtemps sans avoir le courage d'écrire à personne. Votre dernière lettre m'est bien parvenue à Paris, et j'aurais voulu répondre tout de suite, mais je n'ai pas pu trouver même quelques instants, tout mon temps a été pris par les leçons et d'autres occupations aussi peu intéressantes, mais pourtant nécessaires. Je profite des quelques jours que nous passons ici pour vous écrire enfin ; nous avons été obligés de venir à Blois pour affaires, sans quoi nous ne nous serions probablement pas décidés à quitter Paris en ce moment.

J'allais vous remercier de votre envoi, que j'avais reçu avec grand plaisir, quand le malheur est arrivé, et cela de la façon la plus subite et la plus inattendue : quelques jours de maladie à peine, mais d'une maladie contre laquelle on ne peut rien, la méningite cérébro-spinale. Il y a eu alors une véritable épidémie à Paris : certaines personnes ont été emportées en quelques heures ! Depuis, ma santé n'a pas été bien fameuse, ce qui n'a rien d'étonnant après un coup si dur ; il a fallu cependant que je reprenne presque tout de suite les occupations forcées, mais c'est à peu près tout ce que j'ai pu faire jusqu'ici.

Nous rentrerons à Paris à la fin de la semaine prochaine, c'est-à-dire le 13 ou le 14 avril ; peut-être vaudra-t-il mieux que vous attendiez ce moment pour m'envoyer la lettre de Taillard dont vous me parlez, et qui m'intéressera sûrement. Il faudra aussi, à mon retour à Paris, que je recherche ce résumé de la doctrine

des Alaouias qu'il a traduit, pour vous en envoyer une copie comme je vous l'avais promis.

Il va falloir tout de même que je me décide un de ces jours à écrire à Evola dont j'ai toujours laissé plusieurs lettres sans réponse. Jusqu'ici, je n'ai pas reçu son "Imperialismo", et pourtant il m'avait annoncé, il y a déjà longtemps, qu'il me l'enverrait ; peut-être le fera-t-il quand je lui aurai écrit. En tout cas, si je ne reçois rien, je vous le dirai, et alors vous pourrez me prêter votre exemplaire comme vous voulez bien me le proposer.

J'ai lu un peu rapidement l'"Ashtâvakra Gîtâ" ; cela m'a paru très bien, même dans cette adaptation qui est sûrement imparfaite (d'autant plus que la préface, autant que je me souviens, ne prouve pas beaucoup de compréhension chez son auteur) ; il faudra que je reprenne cela plus attentivement quand j'aurai un peu de temps libre.

J'ai reçu le 1^{er} n° de la 2^e année d'*Ur* ; en a-t-il paru un autre depuis ? Je n'ai pas constaté, dans l'ensemble, un bien grand changement avec la 1^{re} année, si ce n'est que ces histoires de "chaîne magique" semblent devoir prendre de plus en plus d'importance, et aussi que la "Scienza dell'Io" a disparu du titre ; est-ce l'interprétation "psychologique" dont je vous avais parlé qui a déterminé Evola à supprimer cette expression, à laquelle il semblait cependant tenir beaucoup ? J'avais trouvé très justes toutes les réflexions que vous faisiez dans une de vos lettres du début de janvier, au sujet du n° précédent ; quand j'écirai à Evola, vous pouvez être sûr que je tiendrai compte de ce que vous me disiez alors, car je suis persuadé que vous avez tout à fait raison.

Avez-vous pu voir le nouvel ouvrage sur Dante dont vous m'aviez parlé ? Si oui, vous serez bien aimable, à l'occasion, de me dire un peu ce que c'est et de quel genre de symbolisme il est question là-dedans.

Je me suis acquitté, il y a déjà longtemps, de la commission dont vous m'aviez chargé pour Bossard ; j'allais oublier de vous le dire et de vous renvoyer la note, timbrée à la date du paiement.

J'ai été heureux de voir que vous étiez complètement d'accord avec tout ce que j'ai exposé dans mon dernier livre ; d'ailleurs, le contraire m'aurait beaucoup étonné. Les coïncidences que vous m'avez signalées avec des choses que vous aviez écrites vous-même précédemment sont en effet très remarquables ; ces rencontres ne sont certainement pas l'effet du hasard (auquel d'ailleurs je ne crois pas du tout).

J'espère que j'aurai un jour le temps de reprendre toutes vos dernières lettres et de répondre au moins aux plus importantes des diverses questions que vous me posiez.

J'ai en ce moment un travail fort désagréable : c'est la correction de la traduction anglaise de "L'Homme et son devenir" ; cette traduction a été affreusement mal faite, il y a des contresens à toutes les pages. De plus, au lieu de m'envoyer le manuscrit comme j'y comptais, on a tout fait composer et on m'a seulement envoyé des épreuves, de sorte que les éditeurs ont été fort mécontents quand je leur ai écrit qu'il y aurait beaucoup de changements à faire ; ce n'est pourtant pas ma faute s'ils ont fait une sottise.

J'aime à croire que votre santé n'est pas trop mauvaise maintenant et que vous n'avez pas eu d'autre crise depuis votre dernière lettre.

Ma tante me charge de vous envoyer son meilleur souvenir, et moi, cher Monsieur et ami, je vous prie de croire toujours à mes sentiments les plus cordiaux.

René Guénon

Paris, 4 mai 1928

51, rue St Louis-en-l'Île (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Cette fois encore, j'aurais dû vous répondre plus promptement mais décidément il faut que j'aie, en ce moment, des travaux pressés et ennuyeux. J'avais à peine renvoyé de Blois à l'éditeur anglais la traduction de "L'Homme et son devenir" avec les corrections nécessaires, qu'il m'arrivait autre chose : on va rééditer le "Théosophisme" qui est épuisé, et on me demande des notes complémentaires pour que cette nouvelle édition soit mise à jour. Je me suis donc, dès notre retour à Paris, mis à ce travail qui demande beaucoup de recherches pour arriver à rédiger quelques pages, et je n'en suis pas encore sorti ; on me le demandait pour le plus tôt possible, mais je crois que j'en ai bien encore pour une quinzaine, car, avec mes cours et leçons, je suis loin de pouvoir disposer de tout mon temps, surtout à l'approche de l'époque des examens.

Bacot m'avait parlé, il y a à peu près six mois, du "Tibetan Book of the Dead" comme de quelque chose de très intéressant ; un jeune homme qui vient souvent me voir a fait venir dernièrement ce volume d'Angleterre, et il doit me le prêter quand il aura fini de le lire. Merci de votre offre de me le communiquer, mais vous voyez qu'il est inutile de vous donner cette peine ; du reste, si je n'avais pas su que je l'aurais autrement, je vous aurais tout de suite envoyé un mot pour vous le demander.

L'affaire de la traduction anglaise a fini par s'arranger mieux que je ne l'aurais cru : les éditeurs m'ont fait savoir, il y a quelques jours, qu'ils acceptaient de faire toutes les corrections que j'avais indiquées, tout en se plaignant des frais supplémentaires que cela va leur occasionner. Comme je le leur ai dit, je ne suis aucunement responsable de ces difficultés, puisqu'elles au-

raient été entièrement évitées si on m'avait envoyé la traduction en manuscrit. Je vous avoue que je n'aurais pas eu l'idée de proposer de faire cette traduction moi-même, parce que c'est un travail qui demande beaucoup de temps et qui n'est pas bien intéressant ; mais je l'ai un peu regretté en voyant comment cela avait été fait. Sûrement, nous nous en serions bien tirés en la faisant ensemble, merci de l'intention ; on pourra peut-être envisager cela en une autre occasion.

Ch. Lancelin est un expérimentateur "psychiste" et plus ou moins spirite ; je n'ai pas lu le livre que vous mentionnez, mais j'en ai lu d'autres de lui, et je n'y ai rien trouvé d'intéressant.

Ma collaboration à "Regnabit" va d'août 1925 à mai 1927 inclusivement ; l'adresse de la revue est 30, rue Demours (XVII^e), peut-être vous l'ai-je déjà donnée. Je regrette de n'avoir plus de séries complètes en double, sans quoi je me serais fait un plaisir de vous en envoyer une. Il faudra que je vous raconte quelque jour la suite de l'histoire de cette collaboration, mais c'est malheureusement trop long et à peu près impossible à résumer. Actuellement, j'en suis à recevoir de ce côté des lettres d'injures et de menaces ; il paraît que c'est la "Crise du Monde moderne" qui, je ne sais trop pourquoi, a suscité dans certains milieux catholiques de véritables accès de fureur.

Je n'ai pas encore pris le temps d'écrire à Evola ; c'est à se demander si j'y arriverai. Jusqu'ici, je n'ai pas reçu le n° 2 d'"Ur", est-il paru ? Je suis curieux de savoir ce qu'Evola y dira du livre thibétain ; sans doute y aura-t-il vu encore de la "magie", puisque, pour lui, tout se ramène à cela.

Merci pour la copie de la lettre de Taillard, qui contient en effet des choses très intéressantes ; vos réflexions à ce sujet sont tout à fait exactes ; il faudra que je vous reparle de cela plus longuement et plus tranquillement la prochaine fois que je vous écrirai car, aujourd'hui, je n'ai que bien peu de temps libre, et pourtant je n'ai pas voulu tarder davantage à vous écrire.

Je ne sais pas du tout qui est ce Pierre Taillard ; je suppose que ce doit être un parent de l'autre ; s'il est antoiniste, cela me donne une bien mauvaise idée de son intellectualité (voir le cha-

pitre relatif à cette secte dans l’“Erreur spirite”). Du reste, la fin de la lettre m’inquiète un peu : Taillard semble se faire encore bien des illusions sur les prétendus “chercheurs de la Réalité de l’Être”, et ce qu’il dit de l’Europe me paraît beaucoup trop “optimiste”. Puisque vous ne connaissez pas les “Cosmiques”, je pourrai vous renseigner à l’occasion, car, ayant connu la plupart des dirigeants de ce mouvement (maintenant bien dispersé), je suis très bien informé là-dessus.

Comme je vous l’avais promis, je vous envoie sous ce pli la copie du résumé des enseignements des Alaouias. J’y joins aussi celle d’une note sur les Tidjanias, dont Jossot m’a envoyé le texte arabe avec la traduction écrite par Taillard ; vous verrez que cette confrérie, comme tant d’autres, semble bien dégénérée aujourd’hui.

En hâte, bien cordialement à vous.

René Guénon

Paris, 9 juin 1928

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Voilà déjà quelque temps que j'ai vos deux lettres, mais, cette fois encore, je n'ai pas pu y répondre plus tôt, car c'est seulement ces jours-ci que j'ai terminé la rédaction de notes complémentaires pour le "Théosophisme" qui va être réédité ; peut-être vous ai-je déjà parlé de ce travail, auquel j'étais occupé depuis notre retour ici après les vacances de Pâques ; cela m'a donné plus de mal et pris plus de temps que je n'aurais cru.

Ur me parvient toujours régulièrement ; j'ai reçu il y a deux ou trois jours le n° de juin, dans lequel il y a encore moins que dans le précédent. Celui-ci m'était arrivé à peu près en même temps que votre avant-dernière lettre ; je me suis demandé aussi quelle intention Evola avait bien pu avoir en publiant ainsi votre article "arrangé" et des extraits de lettres que j'aurais tout de suite pensé être de vous également, même si vous ne me l'aviez pas dit. Depuis j'ai reçu une lettre d'Evola, dans laquelle il y a un passage qui vous concerne ; je vous le transcris textuellement ; "Avrà visto che *Ur* 34 comincia con un articolo che è una riduzione di quello che, a suo tempo, De Giorgio mi mandò. Avendo presa tale riduzione direttamente sotto nostra responsabilità, Lei potrà vedere che nei punti principali non si era certamente in contrasto con De Giorgio, ma solamente su alcune sfumature, su alcuni modi di presentazione che avrebbero nuociuto all'unità della rivista e che ora sono stati eliminati. Questa pubblicazione può dunque servir le come un punto di orientamento maggiore nei

nostri riguardi e nei nostri rapporti.”¹ Cela n’éclaircit pas beaucoup les choses, et j’avoue que “l’unité de la revue” ne m’apparaît pas très nettement jusqu’ici.

Dans la même lettre, Evola me demande si j’ai reçu son “Imperialismo Pagano” qu’il avait, paraît-il, dit à l’éditeur de m’envoyer ; je lui ai répondu que je n’avais rien reçu ; je pense donc l’avoir un de ces jours. Quand j’aurai lu ce livre, je pourrai lui faire quelques observations sur ce qu’il y dit de moi ; vous les lui avez déjà faites comme il convenait, et je vous en remercie ; mais cela ne fait rien, car je suis censé ne pas le savoir, et je pourrai les réitérer de mon côté ; on verra bien si Evola en tient compte, d’autant plus que, d’après ce qu’il m’a écrit, il a l’intention de donner dans *Ur* une étude sur mes ouvrages ; je me demande ce que ce sera. En tout cas, en lui répondant, je vous assure que je ne lui ai rien dit de bien compromettant ; après tout ce qui vous est arrivé avec lui, je me méfie beaucoup.

En effet, les articles d’*Ur* sont décidément bien faibles ; celui de Reghini sur la “Tradizione occidentale” est tout de même encore ce qu’il y a peut-être de mieux là-dedans, mais, au sujet de Saturne, il y aurait eu beaucoup d’autres choses à dire. Je vois qu’Evola se propose de revenir dans le prochain n° sur sa “Tradizione mediterranea” ; la conception qu’il s’en fait me semble à la fois bien vague et bien fantaisiste.

J’ai reçu dernièrement le livre de Valli, mais je n’ai pas encore eu le temps de le lire ni même de le parcourir ; je vous en reparlerai donc plus tard.

La brochure dont vous me parlez est une biographie de Matgioi qui a dû paraître vers 1910 ; je ne sais pas du tout s’il est encore possible de se la procurer ; je dois bien l’avoir, mais où ? Je finis par avoir ici une telle accumulation de choses que je ne m’y

¹ “Vous aurez vu qu’*Ur* 34 commence par un article qui est une version abrégée de celui que De Giorgio m’envoya. Cette décision d’abrégé l’article relevant directement de notre responsabilité, vous pourrez voir que sur les principaux points il n’y avait certainement pas de désaccord avec De Giorgio, mais seulement sur quelques nuances, sur certaines façons de présenter les choses qui auraient nui à l’unité de la revue et qui ont maintenant été éliminées. Cette publication peut donc vous servir pour mieux vous orienter à notre sujet et dans nos rapports”. [N.d.É.]

retrouve plus. Oui, j'ai connu Matgioi, mais il y a au moins dix ans que je ne l'ai pas revu ; il a été, malheureusement, beaucoup trop "dispersé" par toutes sortes de choses qui n'ont aucun rapport avec les doctrines extrême-orientales et qui l'ont empêché de continuer ce qu'il avait commencé. Ce que vous dites de son style est tout à fait exact ; il y a surtout chez lui un défaut de précision qui est bien gênant parfois. Quant aux autres choses qui le concernent, je vous en parlerai bien volontiers si vous venez à Blois cet été ; j'espère encore que vous pourrez obtenir le renouvellement de votre passeport.

Je n'ai malheureusement aucune donnée sur ce que signifie l'expression "Canticum graduum" ; l'hébreu se traduit bien littéralement par "cantique pour les ascensions", mais de quoi s'agit-il au juste ? Votre interprétation me paraît au moins vraisemblable, mais sans que je puisse rien affirmer.

Si vous devez quitter Varazze bientôt, n'oubliez pas de me faire connaître votre nouvelle adresse.

Excusez ma hâte, j'ai beaucoup de correspondance en retard.

Meilleur souvenir de ma tante, et bien cordialement à vous.

René Guénon

Blois, 8 septembre 1928

Cher Monsieur et ami,

Quelques mots seulement pour vous dire d'abord que j'ai bien reçu votre lettre et votre carte, et ensuite que nous pensons quitter Blois pour rentrer à Paris le 25 ou 26 septembre, car j'aurai des leçons dès le 1^{er} octobre, et nous ne pouvons pas attendre la veille à cause de la foule : jusque vers le 25, vous pourrez, si vous vous décidez à venir, choisir le moment qui vous conviendra le mieux ; cela ne fait absolument rien pour nous, car décidément je ne bougerai pas d'ici. Je crois que le mieux serait que vous passiez par Lyon et Tours comme vous l'avez fait pour repartir l'an dernier ; mais je comprends que vous ayez de la peine à organiser un itinéraire, car moi-même je n'y entends pas grand'chose non plus ! – Nous aimons à croire que votre indisposition est passée maintenant et que votre séjour dans les montagnes vous a été tout à fait favorable. Vous avez très bien fait de ne vous engager à rien vis-à-vis d'Evola, qui sûrement voudrait bien que vous lui donniez des articles, quitte à les "arranger" comme il l'a déjà fait ; cette expérience n'est pas bien encourageante... Je n'ai toujours pas reçu le dernier n° d'*Ur* ; sans doute s'est-il perdu en route comme c'était déjà arrivé une fois ; quand j'aurai l'occasion d'écrire à Evola, je lui demanderai qu'il m'en envoie un autre exemplaire, car je serais curieux de voir les fantaisies étymologiques auxquelles vous faites allusion.

À bientôt peut-être, et bien cordialement à vous.

René Guénon

Paris, 18 décembre 1928

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Je pensais bien, en ne recevant rien de vous, que le faire-part que je vous avais envoyé, ne pouvant vous écrire alors, ne vous était pas parvenu tout de suite, et j'en avais conclu que vous ne deviez plus être à Varazze, en quoi je ne m'étais pas trompé.

Ce nouveau deuil était prévu, car l'état de ma tante s'était beaucoup aggravé depuis cet été ; je ne pensais pourtant pas, en quittant Blois à la fin de septembre, être obligé d'y revenir au bout de trois semaines, et dans des circonstances aussi pénibles pour la seconde fois cette année.

Voilà déjà quelque temps que je me propose de vous écrire, mais sans pouvoir y arriver ; il faut vous dire que, depuis plus d'un mois, j'ai une grippe dont je ne peux pas me débarrasser ; je ne me suis pas arrêté pour cela, mais je suis très fatigué et incapable de faire un travail quelconque en dehors des choses absolument obligées. D'un autre côté j'ai de très graves ennuis, qui sont bien aussi pour quelque chose dans cet état. Vous savez que j'ai avec moi une nièce que nous avons élevée depuis dix ans ; or la mère, qui ne s'en est jamais occupée jusqu'ici, veut maintenant à toute force me la retirer, et non pas même pour l'avoir avec elle, mais pour la mettre en pension ; et toute la famille l'approuve et se tourne contre moi. Je ne sais pas encore comment les choses vont pouvoir s'arranger, et la situation est d'autant plus inquiétante pour moi que, avec l'aide de cette enfant qui a maintenant quatorze ans, je peux arriver à me tirer d'affaire, tandis que seul j'en serais tout à fait incapable ; et puis, si je venais à tomber malade, n'ayant plus absolument personne, que se passerait-il ? Ma belle-sœur, à qui j'ai dit cela, m'a répondu que cela lui était indifférent, et que d'ailleurs tout ce que je pouvais

dire ne comptait pas. Il ne m'est pas possible de vous donner tous les détails, ce serait beaucoup trop long ; l'ingratitude et la méchanceté des gens sont vraiment quelque chose d'incroyable.

J'ai beaucoup regretté que le moment où vous auriez pu être libre coïncide juste avec celui où il nous fallait rentrer à Paris ; et je le regrette d'autant plus maintenant que je ne sais pas du tout comment les vacances pourront s'arranger pour moi à l'avenir ; de toute façon, il me sera encore beaucoup plus difficile de m'organiser à Blois qu'ici.

Par une lettre de Reghini, reçue quelques jours avant la vôtre, j'étais déjà au courant de ses difficultés avec Evola ; tout cela est bien singulier. Naturellement, il me demande ma collaboration pour la nouvelle revue qu'il projette de faire ; je ne lui ai pas répondu encore ; il va tout de même falloir que je le fasse, mais je tâcherai de ne m'engager à rien pour le moment.

La semaine dernière, j'ai reçu le n° 11-12 d'*Ur*, qui va, pour la nouvelle année, se transformer en *Krur* ; peut-être l'avez-vous eu aussi. Je n'avais plus rien reçu depuis le n° 6, non plus qu'aucune réponse à la lettre que j'avais écrite à Evola au sujet de son "Imperialismo Pagano", si bien que je pensais que peut-être il s'était froissé de ce que je lui avais dit. Dans ce n° 11-12, je trouve un extrait de cette lettre reproduit en note dans un article où il est question de la "Crise du Monde moderne", et qui contient encore les attaques habituelles contre le christianisme, auquel on refuse même le caractère de "tradition" ! Si vous voulez bien m'envoyer le n° 7-8 comme vous me l'aviez proposé, je serai content de pouvoir prendre connaissance des choses que vous me signaliez. Quant aux n°s 9 et 10, je vois que vous ne les avez pas eus non plus, mais peut-être pourrez-vous les obtenir par Parise ; je serais curieux aussi de voir ce qui a déclenché la scission ; en tout cas, merci d'avance pour ce que vous pourrez m'envoyer.

Pour cette personne dont vous m'aviez parlé et que vous avez été voir à Gênes, je vous avoue que je n'ai pas été très surpris que vous ayez eu une déception ; quand il y a un côté "phénoménal" si extraordinaire, je me méfie toujours un peu, sans contester en principe que, dans certains cas, cela puisse recouvrir quelque

chose de plus intéressant. Cette histoire n'en est pas moins curieuse ; avez-vous eu d'autres informations à ce sujet ?

Je me suis informé au sujet d'une question que vous m'aviez posée il y a déjà assez longtemps, et voici la réponse que j'ai reçue : "Pour la date première de l'apparition du crucifix, il faut s'en tenir au IV^e siècle, et les deux plus anciens documents chrétiens paraissent être le crucifix de la porte de S^{te} Sabine à Rome, et l'autre en ivoire du Musée Britannique. On a parlé d'une gemme gnostique plus ancienne, mais sa date et son utilisation ont été contestées".

J'ai lu le livre de Valli à la fin des vacances ; je vous en parlerai la prochaine fois, car je n'ai plus le temps aujourd'hui ; rappelez-le moi quand vous m'écrirez. Dites-moi où vous en êtes de toutes vos difficultés ; je vois que malheureusement je ne suis pas seul à en avoir ! Je tâcherai d'être moins longtemps sans vous donner de mes nouvelles.

Croyez toujours, je vous prie, à mes sentiments les plus cordiaux.

René Guénon

Paris, 12 janvier 1929

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Je n'ai que trop tardé à vous remercier de votre bonne lettre, ainsi que de l'envoi des trois n^{os} d'*Ur* et de la conférence d'Evola, et aussi à vous adresser tous mes vœux pour la nouvelle année, vœux surtout d'amélioration de votre santé et de vos affaires de famille, car je vois que ce sont toujours là deux choses dont, comme moi-même en ce moment, vous avez grand besoin.

Mon état est toujours à peu près le même : je n'arrive pas à me débarrasser de cette sorte de grippe, qui est due certainement aux ennuis plus qu'à tout autre chose. La résistance de l'organisme a malheureusement des limites ; je ne sais pas comment j'arrive à tenir encore malgré tout.

Je ne sais plus si je vous avais dit que j'avais envoyé à ma belle-sœur une lettre rédigée par un avocat, et la menaçant, si elle persistait dans son attitude, de lui réclamer le remboursement de tous les frais que nous avons faits pour sa fille depuis dix ans ; il est fâcheux d'être obligé de recourir à de pareils moyens, mais, avec des gens de cette sorte, on se défend comme on peut. Il faut croire que cela a tout de même donné à réfléchir, car je n'ai eu jusqu'ici aucune réponse ; mais, hier, Françoise a reçu une lettre de sa mère, qui n'avait plus répondu à aucune des siennes depuis deux mois ! Dans cette lettre, ma belle-sœur se dit malade, elle se plaint amèrement et récrimine beaucoup, mais j'ai l'impression que, sans vouloir l'avouer et tout en ayant l'air de réserver ses droits, elle bat en retraite, au moins pour le moment ; c'est toujours autant de gagné.

Hier soir, nouvelle aventure : la directrice du cours où allait Françoise m'écrit qu'elle ne veut plus de l'enfant, avec accompagnement d'arguments tout à fait semblables à ceux de la mère ;

celle-ci a-t-elle agi pour obtenir ce résultat ? C'est bien possible, mais, naturellement, nous ne le saurons jamais. J'en serai quitte pour mettre Françoise dans un lycée, où il n'y aura pas à redouter les mêmes histoires, et pour perdre des leçons, car c'est moi qui faisais la philosophie dans ce cours, et j'ai répondu immédiatement à la directrice que, dans ces conditions, il m'était impossible de retourner dans son établissement, en même temps que je lui ai fait sentir qu'elle n'avait pas à se mêler d'affaires qui ne regardent que moi.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de vraiment étrange dans toute cette persécution ? Je remarque que tout cela a commencé peu après la publication de la "Crise du Monde moderne" ; n'est-ce qu'une simple coïncidence ? Je vous ai parlé, il y a quelques mois, de mes démêlés avec les gens de "Regnabit" ; si vous réussissez à venir me voir dans quelque temps comme vous me le faites espérer, il faudra que je vous montre tout cela, car c'est très instructif.

J'ai lu *Ur* et j'ai vu que ce que vous me disiez au sujet des derniers articles était tout à fait justifié, ce qui d'ailleurs ne me surprend pas. L'article sur la "vertu des noms", dont vous m'aviez parlé autrefois, contient des choses véritablement extravagantes en fait d'étymologies ; j'ai vu du reste qu'on a fait des réserves dans le n° suivant, sans doute à la suite de protestations de quelques lecteurs. J'espère que ces n^{os} ne vous feront pas défaut, et que vous pourrez de nouveau les obtenir d'Evola. Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu une lettre de celui-ci, qui n'était nullement fâché comme je l'avais supposé, et qui s'excuse d'être resté si longtemps sans m'écrire. Il faudra que je lui réponde un de ces jours, ainsi qu'à Reghini, car je ne l'ai pas encore fait ; au fond, tout cela m'ennuie, surtout en ce moment ; je voudrais ne pas me mêler de leurs affaires, car j'ai bien assez des miennes, et, si chacun fait une revue de son côté, j'aimerais autant ne donner d'articles ni à l'un ni à l'autre. Quelqu'un que j'ai vu ces jours-ci me disait qu'il fallait se méfier de Parise ; est-ce aussi votre impression ?

Les livres tantriques se rattachent en effet directement à la grande tradition hindoue, qui est essentiellement une depuis l'origine, quoi qu'en puisse dire Evola. Ce que vous dites de la façon dont celui-ci, à la suite des orientalistes, envisage ces choses, est tout à fait exact, de même que pour la préoccupation "morale" qui, au fond, est en effet prépondérante chez lui, sans quoi il ne mettrait pas ainsi l'action au-dessus de tout.

Je vois que ce n'est pas encore aujourd'hui que je pourrai vous parler du livre de Valli ; il faut que je remette cela à une autre fois.

Croyez toujours, je vous prie, à mes sentiments les plus cordiaux.

René Guénon

Paris, 20 février 1929

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Voilà encore que j'ai laissé passer un mois avant de répondre à votre dernière lettre ; veuillez m'en excuser. Nous avons eu ces temps-ci un froid épouvantable, qui n'est même pas encore terminé, et, comme vous pouvez le penser, cela n'a pas contribué à améliorer ma santé. Je me demande comment vous devez supporter cette saison dans votre région de montagnes où elle est encore plus rigoureuse ; donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

D'un autre côté, je voulais, avant de vous écrire, faire l'envoi de n^{os} de "Regnabit" contenant mes articles, ainsi que vous me le demandiez, et j'ai eu toutes sortes de difficultés à ce sujet. D'abord, j'ai eu de la peine à faire compléter la série, car il paraît que plusieurs n^{os} sont à peu près épuisés ; je ne pouvais d'ailleurs m'adresser pour cela qu'au dépositaire, et non à l'administration de la revue après ce qui s'est passé l'an dernier ; enfin, j'y suis arrivé tout de même. Ensuite, on m'a refusé le paquet à la poste parce qu'il était trop lourd ; il a donc fallu que je l'expédie par le chemin de fer, et je viens seulement de le faire ce matin même ; j'espère que vous le recevrez bientôt. Il y a 18 n^{os} à 2 f., soit 36 f., et j'ai dû payer 13 f., 15 pour l'envoi ; le prix des expéditions est vraiment effrayant.

Mes ennuis ne cessent pas : après l'affaire du cours, il y a eu une période d'accalmie relative, pendant laquelle ma belle-sœur a essayé d'une autre tactique ; elle a recommencé à répondre régulièrement à sa fille, se disant malade (elle a dû être grippée comme presque tout le monde), se plaignant beaucoup, etc. ; elle lui a même envoyé des lettres extraordinaires de son frère et de sa sœur (15 et 12 ans !), de véritables sermons, tout cela avec l'intention évidente de décider l'enfant à revenir d'elle-même.

Comme cela n'a pas pris, l'offensive a recommencé : j'ai reçu une lettre d'un avocat de Tours, puis, la semaine dernière, une nouvelle lettre menaçante de ma belle-sœur, me sommant encore de lui renvoyer sa fille, me fixant même le jour et l'heure. J'ai passé le tout à mon avocat qui se charge d'y répondre, car je ne veux pas le faire moi-même, sachant que ce serait parfaitement inutile ; d'ailleurs, je ne pourrais pas m'empêcher d'en dire trop. Voilà où en sont les choses, et vous voyez que la situation est toujours aussi inquiétante ; comme vous le dites, cela aurait beaucoup moins d'importance pour quelqu'un qui est engagé dans l'action, mais nous, nous ne demandons que notre tranquillité et nous ne pouvons même pas l'obtenir. Il est certain que cette malheureuse déséquilibrée n'agit pas d'elle-même, mais qu'elle est poussée par toutes sortes de gens, d'abord par des personnes de sa famille, et aussi par des prêtres. En voyant tout cela, je ne peux pas m'empêcher de penser aux lettres d'injures et de menaces que j'ai reçues, il y a à peu près un an, du côté de "Regnabit" ; il n'y a sans doute aucun lien direct entre les deux choses, mais, dans des domaines différents, ce sont bien des manifestations de la même mentalité sectaire et haineuse.

Heureusement, ce que me rapportait le cours n'était pas très important ; à ce point de vue économique du moins, je n'ai pas trop à me plaindre en ce moment ; mais une grande partie de mon temps se trouve prise par des besognes sans aucun intérêt.

J'ai reçu le n° 1 de *Krur* ; c'est bien la suite d'*Ur*, et je n'y vois aucun changement quant aux tendances ; mais je ne comprends pas plus que vous la signification de ce nouveau nom. Evola m'a encore écrit dernièrement (je n'ai pas répondu jusqu'ici à sa précédente lettre) ; il me demande de lui envoyer (gratuitement sans doute) ou de lui prêter mes articles de "Regnabit". Je ne peux pas recommencer les démarches dont je vous parlais tout à l'heure, et d'ailleurs, cette fois, je ne pourrais sûrement pas me procurer tous les n^{os} ; d'autre part, je ne peux lui envoyer la seule série complète qui me reste, et à laquelle j'ai parfois besoin de me reporter. Puis-je lui dire qu'il vous demande de lui prêter dans quelque temps les n^{os} que je viens de vous envoyer ? Naturelle-

ment, il faudrait qu'il soit bien entendu qu'il vous les rendrait après les avoir lus ; il paraît qu'il a seulement parcouru mes articles chez Reghini, à qui il ne veut pas les redemander maintenant. Dites-moi ce que je dois faire avant que je lui écrive.

Moi aussi, j'ai pensé depuis longtemps à un rapport possible entre Om et Amen, mais je ne suis jamais arrivé à rien de bien défini à ce sujet ; il faudra que j'y repense et peut-être pourrai-je vous en dire quelque chose une prochaine fois.

Je ne me souviens plus de ce chapitre de Tite-Live où il est question de Numa ; si vous voulez bien m'envoyer la copie du passage, cela me fera plaisir.

Croyez toujours, je vous prie, à mes sentiments très cordiaux.

René Guéron

Paris, 4 mars 1929

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu ce matin votre lettre avec son contenu intact ; je ne veux pas tarder à vous en remercier et à vous tranquilliser sur le sort de cet envoi. Je pensais bien que vous attendriez d'avoir reçu le paquet pour me répondre ; je suis content de savoir qu'il vous est bien parvenu ; mais c'est effrayant qu'il y ait encore des droits de douane à payer pour cela. Ce que vous dites pour les cachets de cire me fait penser à une dernière difficulté que j'ai eue pour envoyer ce paquet : on a failli me le refuser au bureau du chemin de fer parce qu'il fallait des cachets et que je n'en avais pas mis ; heureusement, il s'est trouvé un employé complaisant qui a arrangé cela lui-même. Enfin, puisque tout s'est bien terminé, il ne faut plus y penser ; mais vous comprenez que, si j'ai fait cela avec plaisir pour vous, je ne suis pas du tout disposé à refaire les mêmes démarches pour Evola, d'autant plus qu'il est presque sûr que je n'arriverai pas cette fois à trouver tous les n^{os}. J'attendais donc votre lettre pour répondre à Evola ; je viens de le faire dans le sens que vous m'indiquez. Il est bien entendu que, si vous lui prêtez ces revues, il faudra vous assurer qu'il vous les rendra ; enfin, vous verrez vous-même ce que vous devez faire, d'autant plus que je ne lui affirme pas que vous les avez. Je ne sais pas plus que vous pourquoi il veut lire ces articles ; il est bien possible que ce soit, comme vous le dites, pour y trouver des idées pour les siens, puisque c'est son habitude de prendre ainsi un peu partout. Il n'y a en effet rien d'intéressant dans "Regnabit" en dehors de mes articles et de ceux de Charbonneau ; ceux-ci sont des fragments de cet ouvrage sur les symboles du Christ qu'il prépare et auquel j'ai fait allusion dans une note du "Roi du

Monde” ; mais je crois qu’il en aura encore pour un certain temps avant de l’avoir terminé.

Il n’y a toujours pas grande amélioration dans ma santé ; une recrudescence du froid, ces jours derniers, m’a causé un nouvel accès de grippe ; ce n’aurait sans doute été qu’un simple rhume dans d’autres conditions, mais, avec mon état, cela amène tout de suite de la courbature et des douleurs de toute sorte. Quant à mes ennuis, il n’y a, je crois, rien de nouveau depuis la dernière fois que je vous ai écrit ; je ne sais pourtant si je vous ai dit que ma belle-sœur m’avait envoyé une lettre recommandée pour me signifier encore une fois de lui renvoyer sa fille ; je n’ai pas répondu, mais mon avocat a écrit deux fois à son collègue de Tours sans pouvoir en obtenir la moindre réponse ; tout cela est vraiment bizarre. Comme vous le dites, il n’y aurait qu’à traiter ces gens par le mépris si la chose ne devait avoir des conséquences plus graves ; mais il me serait absolument impossible de me tirer d’affaire si je venais à me trouver complètement seul ; cela n’est pas rassurant du tout.

Merci pour le texte de Tite-Live ; il est intéressant en effet, et je pense que les conclusions que vous en tirez sont tout à fait justes. Une question se pose à ce propos : quels liens a-t-il pu y avoir exactement entre les Sabins et les Étrusques ? Cela n’est pas très clair pour moi, peut-être savez-vous quelque chose de plus précis à ce sujet. En tout cas, il est assez curieux que le nom des Sabins soit si proche de celui des Sabéens d’Orient.

Oui, j’ai reçu aussi le premier numéro d’*“Ignis” redivivus*, et comme vous, je m’étonne un peu de toute cette polémique, à laquelle bien entendu, j’entends ne me mêler en aucune façon, malgré les allusions aux emprunts qu’Evola m’a faits comme à bien d’autres. Les critiques portant sur ses “plagiats” sont assurément justifiées, puisqu’il reproduit textuellement des passages entiers sans en indiquer la provenance et comme s’ils étaient de lui ; mais je pense qu’il y a chez lui, à cet égard, une véritable inconscience ; vous vous rappelez peut-être ce que je vous ai dit d’un article sur le spiritisme qu’il m’avait envoyé il y a déjà un certain temps. En tout cas, il me semble qu’il y aurait mieux à

faire que d'engager des disputes comme celles-là ; mais j'avais toujours prévu que, entre Evola et les autres, cela ne pourrait que mal finir.

Amen doit certainement être rapproché de l'Égyptien *Amoun* (qui chose bizarre, donne Numa si on le lit à l'envers), le sens principal semble être celui de mystère, de chose cachée ou invisible ; de là dérive *Emounah*, qui signifie foi. Dans AMeN et AUM, il y a deux lettres communes sur trois, A et M, qui représentent deux termes opposés ou complémentaires ; N indique le produit de ces deux termes, et par conséquent est placé après, tandis que U indique le lien qui les unit et, à ce titre, se place entre eux. Seulement, les deux complémentaires ne semblent pas être envisagés au même point de vue dans les deux cas, bien que figurés par des symboles hiéroglyphiques correspondants. Il y a là quelque chose qui n'est pas encore très net, et il faudra que j'y repense avant de vous en parler davantage une prochaine fois.

Croyez-moi, je vous prie, bien cordialement vôtre.

René Guénon

P. S. Vous avez tout à fait raison, "moralisme" et "amoralisme" sont bien les deux aspects contraires d'une même chose ; cela se tient exactement au même niveau et répond à une seule et même préoccupation.

J'ai écrit à Jossot il y a quelques jours ; ses dernières lettres dataient de plus d'un an, et je n'y avais jamais répondu !

Paris, 23 mars 1929

51, rue St Louis-en-l'Île (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Je pense que vous avez bien reçu ma dernière lettre, en réponse à celle où vous m'accusiez réception de mon envoi ; depuis lors, il s'est encore passé bien des choses fâcheuses. La catastrophe que je redoutais s'est produite ; ma misérable belle-sœur, me prenant en traître, a fait irruption ici il y a dix jours, et a enlevé sa fille dans les conditions les plus révoltantes. J'ai appris alors des choses inouïes, qui dépassent encore de beaucoup tout ce que j'aurais pu supposer ; j'étais entouré d'un véritable réseau d'espionnage et de trahison. Ce qui est le plus effrayant, c'est que l'enfant elle-même jouait un double jeu : pendant qu'elle protestait chaque jour qu'elle ne me quitterait pas, qu'elle tenait à rester avec moi, elle écrivait à sa mère, à mon insu, des lettres destinées à servir en cas de besoin et dans lesquelles elle disait qu'elle voulait aller avec elle. Bien entendu, ce n'est pas d'elle-même qu'elle a fait cela ; il y a deux femmes qui s'introduisaient chez moi en mon absence, et ce sont elles, évidemment, qui lui dictaient ces lettres (les voisins, qui ont été assez lâches pour ne pas m'avertir, commencent à parler maintenant). Tout de même, à son âge, on doit savoir ce qu'on dit et ce qu'on fait ; aussi, maintenant que je sais ces choses, je n'en voudrais plus à aucun prix. J'éprouve un dégoût et un écœurement qui vont au-delà de tout ce qu'il est possible d'exprimer ; ce serait un soulagement d'être délivré de toute cette boue, si mon isolement ne devait amener, au point de vue matériel, des complications presque insolubles pour moi ; mais je crois que tout vaut mieux que de vivre au milieu de telles ignominies.

Naturellement, ma santé s'est encore ressentie de cette affaire, et mon état va plutôt en s'aggravant qu'en s'améliorant ; je ne

sais pas du tout comment cela finira. Avec cela, il m'est absolument impossible de travailler à quelque chose d'intéressant, et c'est bien là le résultat qu'on voulait obtenir. En effet, tout a été machiné avec une habileté infernale ; ce n'est sûrement pas cette détraquée qu'est ma belle-sœur qui a été capable de combiner cela ; on a utilisé son fanatisme sectaire pour la lancer contre moi. En pensant à la fin de l'histoire de "Regnabit" et aux lettres d'insultes et de menaces que j'ai reçues de ce côté l'an dernier, je crois qu'il n'est pas bien difficile de deviner d'où tout cela est parti. Je me demande ce qui va bien pouvoir encore m'arriver maintenant ; si j'étais mieux portant, ce serait beaucoup moins inquiétant mais mon organisme ne peut plus résister à ces chocs répétés.

Et vous, comment allez-vous en ce moment ? J'espère que vous pourrez me donner bientôt de vos nouvelles.

Avez-vous eu connaissance de l'extraordinaire attaque d'Evola contre Reghini ? Je ne sais plus très bien où j'en suis, mais il me semble que cela est arrivé depuis la dernière fois que je vous ai écrit. Vraiment, cela dépasse les bornes permises ; si vous n'êtes pas au courant de la chose, dites-le moi, et je vous donnerai quelques détails.

J'ai reçu une lettre de Jossot il y a quelques jours ; il a perdu sa nièce il y a six mois, ce que j'ignorais, et il semble en avoir été très affecté ; mais, à un autre point de vue, il paraît moins découragé qu'il y a quelque temps.

Je ne vous écris pas plus longuement, car je me sens tout à fait fatigué.

Croyez toujours, cher Monsieur et ami, à ma très cordiale sympathie.

René Guénon

Paris, 6 avril 1929

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Je me reproche de n'avoir pas répondu tout de suite à votre si bonne lettre, mais il y a des jours où je n'arrive pas à avoir un instant à moi, ou bien, quand j'ai fini les choses indispensables, je suis si fatigué qu'il ne m'est pas possible d'écrire ni même de lire. C'est vous dire que mon état de santé est toujours le même ; j'ai des malaises bizarres, qui prennent toute sorte de formes, et contre lesquels aucune médication ne peut rien. Évidemment, tout cela est la conséquence de tout ce qui m'est arrivé ; même si je peux m'en remettre, je crois que ce sera bien long. Vous avez raison de dire que je ne devrais pas me laisser abattre ; mais, en réalité, c'est la résistance de l'organisme qui est à bout. Si on s'est proposé de m'empêcher de continuer mes travaux (et au fond il n'y a pas autre chose là-dedans), je dois reconnaître qu'on n'y réussit que trop bien, tout au moins pour le moment.

Pour ce qui est de l'organisation matérielle, j'arrive à peu près à m'arranger avec l'aide de la femme de ménage, et je tâche de ne pas trop penser à ce qui pourra survenir par la suite ; mais c'est difficile, car, un jour ou l'autre, je me trouverai forcément en face de questions très compliquées pour moi. Par exemple, je serai obligé d'aller à Blois aux vacances, ne serait-ce que pour peu de temps, afin de régler beaucoup de choses ; mais je ne sais pas du tout comment je pourrai me tirer d'affaire dans cette maison, d'autant plus qu'il est tout à fait impossible de trouver une femme de ménage.

À propos des vacances, merci beaucoup des intentions que vous m'exposez ; je serais très heureux de ce séjour avec vous, mais j'avoue que je n'ose guère faire de projets plusieurs mois à l'avance ; enfin, on pourra peut-être trouver un moyen d'arran-

ger les choses, nous en reparlerons d'ici là. En tout cas, j'espère bien que nous arriverons à nous revoir, et je vous suis bien reconnaissant de cette idée, ainsi que de l'offre que vous me faites de venir ici en cas de besoin. D'un autre côté, Reghini et Mikulski voudraient aussi que j'aille en Italie, et Mikulski m'écrivait même qu'il fallait que je vienne tout de suite à Rome, ce qui n'est pas possible, car j'ai ici des occupations que je ne peux pas abandonner. Je ne sais donc pas trop comment tout cela s'organisera cet été ; cela dépend bien aussi un peu de ce que sera mon état de santé.

Je n'avais plus entendu parler de ces misérables gens, mais il faut croire qu'ils ne se résigneront pas à me laisser tranquille : ce matin, je reçois une lettre me réclamant les vêtements et autres affaires de Françoise qui sont restés ici ; c'est de l'audace ! Vous pensez bien que, après ce qui s'est passé, j'aime mieux donner ces affaires à n'importe qui que de les leur envoyer.

Hackin est reparti pour l'Afghanistan il y a environ trois semaines ; je ne sais pas combien de temps il doit y rester.

Je n'ai pas encore récrit à Jossot ; je me suis trouvé à peu près aussi en retard avec lui que vous avec Taillard.

Evola ne m'a pas envoyé le n° 2 de "Krug", mais je l'ai eu tout de même d'un autre côté ; la feuille qui y est jointe doit être en partie la reproduction de l'attaque dont je vous avais parlé. Il s'agissait d'un article paru dans "Roma Fascista", après avoir été d'ailleurs refusé par plusieurs autres journaux. Là aussi, il y avait l'accusation d'appartenir au Grand Orient, qui est tout à fait fausse ; il allait jusqu'à demander le "confino", ou tout au moins l'éloignement des écoles publiques. Cela n'a pas produit du tout l'effet attendu, et Evola a été jugé très sévèrement dans beaucoup de milieux. Il ne s'en est pourtant pas tenu là, et il a fait paraître encore un autre article dans le journal "Patria" ; on ne voulait pas l'insérer tout d'abord, mais on l'a fait après avoir communiqué la chose à R. et pour lui donner l'occasion d'une réponse. D'autre part, R. et P. ont déposé une plainte qui suit son cours ; voilà où en sont les choses d'après les dernières nouvelles que j'ai reçues.

Merci encore, cher Monsieur et ami, et très cordialement à vous.

René Guénon

Paris, 6 septembre 1929

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu votre dernière lettre, ainsi que la précédente carte ; je voulais vous répondre tout de suite comme vous me le demandiez, mais, depuis trois jours, je n'ai pas eu une minute à moi ; je vous prie d'excuser ce petit retard.

Comme vous le voyez, je suis encore ici, mais pas pour bien longtemps maintenant ; je m'étais chargé d'un travail qui a duré beaucoup plus que je ne le prévoyais ; cela touche tout de même à sa fin, et je vous assure que je n'en suis pas fâché, car je me sens tout à fait fatigué. D'ailleurs, malgré la belle saison, ma santé ne s'est pas beaucoup améliorée ; je ne sais si un changement d'air va me faire du bien.

Je pars dimanche matin pour l'Alsace, où je passerai huit ou dix jours ; de là, j'irai en Haute-Savoie, et je pense y rester au moins jusqu'à la fin du mois. J'ai donc dû renoncer pour le moment à aller à Blois, car cela m'aurait mené beaucoup trop tard, mais j'irai au mois d'octobre. Je repasserai par Paris où je ne m'arrêterai que quelques jours ; je ne suis pas forcé d'y être à une date fixe. Je me demande, d'après tout ce que vous me dites, s'il vous sera possible de venir me rejoindre à Blois à cette époque, mais je le souhaite bien vivement, car il faudrait que nous puissions parler de beaucoup de choses qui sont vraiment trop longues à dire par lettre.

Quant à la possibilité que vous envisagez de venir vous installer à Blois avec vos enfants pendant quelque temps, je dois vous avouer que je n'ai jamais pu me résigner à l'idée de louer ma maison (qui est bien à moi en effet) ; on me l'a déjà demandé plusieurs fois, et j'ai toujours refusé. Cela m'ennuie beaucoup de vous le refuser à vous, mais vraiment, si singulier que cela

semble peut-être, la chose m'apparaît comme une impossibilité. Du reste, cette maison est déjà si pleine de toutes sortes de choses que je ne vois pas du tout comment d'autres personnes pourraient encore trouver le moyen d'y loger leurs affaires. D'un autre côté, quoique je ne tiennne guère à y aller actuellement (surtout à cause des difficultés d'organisation), je ne sais pas ce qui pourra arriver par la suite ; je peux même moins que jamais le prévoir ; j'ai l'impression de quelque chose de complètement instable. Enfin, j'ignore tout à fait le prix des locations en meublé, mais ce que je sais bien, c'est que je n'y aurais pas grand avantage à ce point de vue, car cela m'obligerait à payer des impôts que je ne paie pas actuellement (j'en paie déjà bien assez d'autres) et qui absorberaient la plus grande partie de ce que la location pourrait me rapporter.

Pour ce qui est de trouver autre chose à louer en meublé, il faudrait être sur place pour s'informer ; ce n'est donc qu'au mois d'octobre que je pourrais voir cela ; il se peut qu'il y ait quelque chose, mais il ne faut pas trop y compter, car ce n'est guère l'habitude de louer ainsi à Blois. C'est une ville assez dépourvue de ressources, comme le sont d'ailleurs la plupart des petites villes de province, du moins en France où tout est tellement centralisé. Il n'y a pas de lycée, mais seulement un collège municipal ; il est vrai que cela ne fait pas une grande différence pour les études ; les professeurs ont seulement moins de titres. Quant à trouver des leçons à donner à Blois, c'est tout à fait impossible ; j'en sais quelque chose par moi-même.

Tout cela est bien embarrassant, et je ne sais trop quoi vous dire ; j'aimerais bien, si ce n'était pas si pressé à cause de cette question de passeports, que vous puissiez d'abord venir voir cela avec moi au mois d'octobre ; vous pourriez ensuite prendre une décision plus sûrement. Je vois bien que vous êtes tout à fait comme moi, qui n'entends rien non plus à toutes ces questions d'organisation matérielle ; vous dirai-je que, même pour le voyage que je vais faire, je suis préoccupé par la crainte de m'embrouiller dans les horaires des trains ?

Il y a encore, pour ma maison, autre chose que j'oubliais de vous dire : c'est que, pour l'hiver, il est presque impossible de s'y chauffer convenablement, à moins de brûler une grande quantité de bois comme le faisaient mes parents autrefois ; mais maintenant c'est devenu tellement coûteux qu'on ne peut plus songer à faire cela.

J'espère que votre fils va réussir à ses examens ; en somme, vous serez peut-être plus tranquille pour vous absenter après que ce sera passé.

J'ai toujours été tellement surchargé de travail en ces derniers mois que je n'ai rien pu arriver à faire en dehors des choses strictement indispensables et urgentes. Je ne suis même pas passé chez Alcan pour prendre le livre que vous me demandiez, mais j'en ai pris bonne note et vous pouvez être sûr que je ne l'oublierai pas ; je ferai cela à mon passage à Paris, surtout si vous devez venir à Blois. À ce propos, vous m'avez bien indiqué le nom du traducteur de ce livre (H. Baron), mais non celui de l'auteur, qui est plus nécessaire pour le demander.

Avez-vous revu Taillard et M^{me} Bouchet à leur retour d'Ommen ? J'ai eu l'occasion de parler d'eux avec Probst dont j'ai eu la visite il y a quelques jours. Il y a chez Taillard des choses que je n'arrive pas à comprendre ; je voudrais bien en parler avec vous.

À propos d'Ommen, vous savez sans doute ce qui est arrivé : Krishnamurti a dissous l'"Ordre de l'Étoile" ; tous ces gens sont dans le désarroi le plus complet : c'est en effet un véritable gâchis !

J'ai lu aussi l'article de Masson-Oursel dans les "Cahiers de l'Étoile", et j'en pense tout à fait la même chose que vous ; mais je ne savais pas qu'il allait collaborer aussi à "Ur" ; il ne manquait vraiment plus que cela !

J'ai répondu très brièvement à Evola : je ne sais si cette fois il aura compris, mais depuis il ne m'a pas redonné signe de vie ; je crois cependant qu'il est bien difficile à décourager, et ce que vous me disiez de sa nouvelle proposition d'aller avec lui dans les Alpes en est encore la preuve. Je ne suis pas surpris de ce qu'il vous a dit au sujet de mes articles de "Regnabit", ce qui ne l'a

d'ailleurs pas empêché de les citer dernièrement ; il n'a pas dû y comprendre grand'chose. Il se peut en effet qu'il y ait de la mauvaise foi chez lui, mais il y a sûrement aussi de l'inconscience.

Voilà quatre ou cinq mois que je suis absolument sans nouvelles de Reghini ; c'est vraiment singulier. Ce qui m'étonne encore davantage, c'est que, depuis tout ce temps, je n'ai pas pu arriver non plus à avoir une réponse de Mikulski, à qui j'ai récrit aussi à plusieurs reprises ; je me demande ce que cela veut dire.

J'ai encore là plusieurs anciennes lettres de vous auxquelles je ne suis jamais arrivé à répondre complètement ; j'en suis tout à fait confus. Je revois tout ce que vous m'écriviez sur A V M et A M N ; c'est très intéressant, et je pense que c'est juste en grande partie ; il faudrait que nous reparlions de cela aussi, et il serait plus facile de le faire de vive voix. En tout cas, pour le point qui vous semble embarrassant, c'est-à-dire les rapports et les différences entre V et N, ce que je peux vous en dire pour le moment, c'est ceci : V est le lien entre les deux termes opposés ou complémentaires, d'où sa position intermédiaire (cette lettre et le nombre correspondant 6 représentant le "médiateur") ; N est le produit de l'union de ces deux mêmes termes, d'où sa position finale.

Pour les signes $\ominus$, $\oplus$ et $\oplus$, il faut remarquer que la verticale | représente l'activité et l'horizontale — la passivité ; quand une seule des deux lignes est complète, cela indique la prédominance de l'élément ou plutôt du terme correspondant. La passivité prédomine dans le minéral, et l'activité dans l'animal ; dans le végétal, il y a une sorte d'équilibre intermédiaire. Naturellement, par activité et passivité, il faut entendre ici ce qui, dans un être manifesté, est respectivement comme le reflet (ou la participation) de Purusha et de Prakriti.

Je n'ai jamais vu, ou du moins je ne le pense pas, le hiéroglyphe égyptien formé de quatre marches devant un carré et signifiant "connaissance" ; il semble bien qu'il s'agisse en effet de quatre degrés ou stades ; pour le reste, votre interprétation est certainement plausible, mais il faudrait voir cela de plus près ; ce carré qui est peut-être la projection horizontale d'une pyramide, me fait penser aussi à d'autres choses dont je vous reparlerai à

l'occasion. Pour ce qui est du Dad, je sais mieux de quoi il s'agit : cela a un rapport très étroit avec le Brahma-danda, les chakras, Kundalinî, etc. ; le "passage de l'horizontal au vertical", dont vous parlez, est particulièrement significatif à cet égard.

L'histoire de l'omphalos de la terre et de l'omphalos de la mer est très intéressante ; il me semble bien que j'ai fait allusion à Ogygie dans le "Roi du Monde" ; je pense que cette île a dû être, à une certaine époque, identifiée à Thulé, mais alors il s'agirait de la Tula atlante, et non de la Tula hyperboréenne qui est encore bien au-delà, aussi bien géographiquement que chronologiquement.

Je connaissais le rapport établi (en latin) entre Eva et Ave ; en hébreu, *Hàwah* (Eva) vient de la racine *h'ai* qui signifie "vie" et "vivant".

La nouvelle revue tunisienne "L'Astrosophie" est une publication spécifiquement théosophiste ; décidément, je ne comprends pas que Taillard soit toujours resté en relations avec tout cela.

"L'Œuf de Kneph" est un ouvrage déjà assez ancien ; sa réédition annoncée dans les "Cahiers du Portique" n'a pas paru, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs ; il paraît que c'est très intéressant au point de vue linguistique.

Voilà cette fois une bien longue lettre, et encore je ne suis pas sûr d'avoir répondu à tout, même sommairement.

Il me reste encore tant de choses à faire avant de partir que je ne sais pas trop comment je vais pouvoir y arriver ! Je suis obligé de travailler une bonne partie des nuits, quoique maintenant cela me fatigue beaucoup les yeux.

Vous pourrez toujours m'écrire ici ; c'est le plus sûr, car je ne vais pas avoir d'adresse bien fixe pendant ce mois ; je préviendrai de mes déplacements successifs pour qu'on me fasse suivre la correspondance.

Toujours bien cordialement à vous.

René Guénon

Les Avenières, par Cruseilles (Haute-Savoie), 29 septembre 1929

Cher Monsieur et ami,

Excusez-moi de ne pas vous avoir récrit plus tôt ; votre lettre m'est parvenue en Alsace, où je n'ai pas eu de temps libre, car j'ai visité toute cette région que je ne connaissais pas du tout et où il y a beaucoup de choses à voir. Maintenant, me voici ici depuis quelques jours déjà, et je pense y rester jusque vers le 15 octobre, c'est-à-dire plus longtemps que je ne comptais tout d'abord. En effet, ce séjour me fait beaucoup de bien, et je me porte bien mieux depuis que j'ai quitté Paris ; de plus, le temps est encore superbe (même plus beau que cet été), et il faut en profiter le plus possible.

Cela aurait été très bien si vous aviez pu venir ici, car c'est en effet plus près de chez vous que Blois ; mais, malheureusement, il n'y a aucune possibilité de vous loger à proximité. C'est un endroit tout à fait isolé dans la montagne, à plus de 1.000 mètres d'altitude, à mi-chemin entre Annecy et Genève.

C'est seulement dans la seconde moitié d'octobre que j'irai à Blois ; j'espère bien que, malgré toutes vos difficultés, il vous sera possible d'y venir aussi à ce moment-là. Vous n'aurez pas cette fois à vous inquiéter du logement, puisque, hélas ! Je serai maintenant tout seul dans cette maison.

Vos affaires s'arrangent-elles un peu ? Allez-vous pouvoir rester encore à Ormea comme vous sembliez l'espérer ?

Les examens de votre fils doivent être terminés ; comment cela s'est-il passé ?

Écrivez-moi ici pour me dire ce que vous pourrez faire ; je voudrais bien vous voir pendant quelques jours.

De toute façon, en repassant par Paris (je m'y arrêterai probablement 3 ou 4 jours), je m'occuperai du livre que vous m'avez demandé ; il est singulier qu'on ne sache pas qui en est l'auteur.

Chose curieuse, il y a ici des cousins de Taillard ; le monde est vraiment bien petit !

Je suis toujours sans autres nouvelles d'Evola ; je crois que le dernier n° d'"Ur" que j'ai reçu est le n° 8 ; j'ai vu en effet ces histoires d'ascension de montagne, et je me suis demandé ce que cela venait faire là-dedans. Quant à Reghini, je ne sais pas du tout ce qu'il devient ; je ne comprends pas comment ni pourquoi il n'est pas arrivé à faire paraître le n° 2 d'"Ignis", qu'il me disait être en préparation il y a à peu près 6 mois, et dans lequel il devait y avoir un article de lui sur la "Crise du Monde moderne".

Il faudra que vous pensiez à me parler de ce passage du "Convivio" auquel vous faites allusion, et aussi de ce que Taillard vous a dit ou écrit d'intéressant ; mais tout cela sera plus facile si, comme je l'espère, nous arrivons à nous voir, car, par lettre, ce serait sans doute bien long.

Au sujet de le hiéroglyphe égyptien dont vous m'avez parlé, j'ai demandé à Charbonneau s'il connaissait cela, il me répond qu'il ne l'a jamais vu, lui non plus, et il ajoute "Est-ce bien égyptien, ou ne serait-ce point égypto-chypriote ou égypto-phénicien ?... Chacun des quatre triangles inscrits dans le carré aurait-il un rapport avec l'une des marches de l'escabeau ? Je ne le crois pas. On pourrait en effet conjecturer une ascension en quatre temps conduisant à un plancher ferme. Pour l'instant, je ne vois rien de satisfaisant". Ainsi, la question n'est pas éclaircie ; mais du moins vous pourrez sans doute me dire si c'est dans des documents d'origine purement égyptienne que vous avez trouvé cette figure plutôt énigmatique.

Je me dépêche de terminer pour pouvoir donner ma lettre au facteur, car nous sommes à 7 kilomètres de la poste la plus proche.

À bientôt de vos nouvelles, et bien cordialement à vous.

René Guéron

Blois, 9 novembre 1929

Cher Monsieur et ami,

Ne recevant pas la dépêche annoncée par votre carte, je pensais bien que vous ne viendriez pas ici et qu'il avait dû vous survenir quelque empêchement. Par votre lettre reçue hier soir, je vois que les horaires des trains sont en effet bien compliqués et peu commodes, tout au moins pour le retour. Il est certain que c'est bien plus simple pour venir à Paris ; c'est dommage que le séjour dans une grande ville vous effraie tant ; mais l'île est très calme, et il y a des hôtels qui ne sont pas extraordinaires, mais où je pense que vous pourrez tout de même vous trouver à peu près bien. Il est seulement regrettable que je ne puisse pas vous loger à Paris, alors que j'aurais pu le faire si facilement ici ; enfin, j'espère que cela arrivera à s'arranger malgré tout.

Je rentrerai à Paris lundi ; j'ai à peu près terminé mes affaires ici, et il était bien nécessaire que je vienne voir à tout cela ; il y avait un peu plus d'un an que je n'y étais pas venu.

Je vais être très occupé la semaine prochaine, et sans doute encore la semaine suivante ; il se peut même que je sois de nouveau obligé de m'absenter pour quelques jours avant la fin du mois, mais je n'en sais rien encore. Si donc il vous était possible de retarder un peu votre voyage, jusqu'à ce que je sois plus tranquille, je crois que cela vaudrait mieux maintenant ; je vous récrirai d'ailleurs dès que je pourrai y voir un peu plus clair et être à peu près réorganisé.

L'occasion de nous voir en Savoie ne sera pas unique, car j'y retournerai sûrement l'année prochaine, et j'aurai peut-être alors, pour recevoir quelqu'un, des facilités que je n'avais pas cette année, car il se peut que j'aie toute une maison à ma disposition, si toutefois la construction en est achevée (le froid et la neige ont dû déjà faire interrompre les travaux).

Aussitôt que j'ai reçu votre lettre, je vous ai expédié un paquet contenant la "Vie Impersonnelle", un exemplaire de mon livre que j'avais apporté à votre intention, et plusieurs n^{os} du "Voile d'Isis" où se trouvent mes derniers articles (parus depuis celui que je vous avais envoyé il y a quelque temps).

Je ne sais si je vous ai dit que le prix de la "Vie Impersonnelle" est de 15f. ; c'est un peu cher pour la grosseur du volume. J'ai parcouru ce livre ; c'est assez bizarre, et je me demande comment il se fait que cela ait été édité chez Alcan. Je ne sais ce que peut vouloir dire la figure qui se trouve sur la page du titre. Savez-vous de quelle langue cela a été traduit ? En tout cas, j'ai rarement vu un français aussi incorrect que celui de la traduction. Toutes ces "révélations" qui sortent maintenant de tous les côtés me paraissent bien suspectes...

Evola est décidément bien singulier ; il y a quelque temps, j'ai su qu'il était question qu'il aille en Angleterre pour y continuer la publication de sa revue ; d'après ce qu'il vous a écrit, il n'est plus question de cela. Le dernier n^o de "Krrur" que j'ai reçu est, si je me souviens bien, le n^o 8 ; en a-t-il paru d'autres depuis ?

Pour le Christ-Panthère, je ne me rappelle pas avoir jamais vu cela ; vous serez bien aimable de me donner les indications que vous aurez là-dessus.

Il me semble bien qu'il doit en effet y avoir à Paris un livre de morceaux choisis qui servait à Françoise et qui pourra peut-être bien faire votre affaire ; je verrai cela en rentrant.

Comment se fait-il qu'il y ait tant d'écoles et de professeurs à Mondovì ? Je ne croyais pas que c'était une localité si importante. Espérons que vous arriverez tout de même à y trouver des leçons.

Si le climat est si humide, je comprends que cela ne vous convienne pas ; mais le grand froid est bien pénible aussi, il faut souhaiter que l'hiver prochain ne soit pas aussi dur que le dernier, quoiqu'on annonce déjà qu'il sera encore très rigoureux.

Je vous réécrirai de Paris ; mais dites-moi dès que vous le pourrez s'il y a des moments où il vous sera plus facile de faire le voyage, afin que je tâche de combiner cela pour le mieux.

Bien cordialement à vous.
René Guénon

Paris, 25 décembre 1929

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Voilà bien des fois que je me propose de vous écrire, et j'y pensais encore quand votre carte m'est parvenue. J'ai bien reçu votre lettre recommandée, ainsi que son contenu dont je vous remercie. Excusez-moi d'avoir tant tardé ; depuis mon retour ici, j'ai été constamment surchargé de travail, et cela ne diminue pas ; j'espérais être un peu plus libre pendant cette période de fêtes, mais je vois qu'il n'en sera rien. Aussi, malgré mon désir de m'entretenir avec vous, je crois que vraiment il vaut mieux que vous remettiez encore votre voyage à un peu plus tard, car j'ai si peu de temps à moi que nous n'aurions guère la possibilité de nous voir tranquillement, et alors ce ne serait pas la peine que vous vous déplaciez. Vous parlez de Pâques ; peut-être irai-je à Blois à ce moment-là, mais, à vrai dire, je ne peux guère prévoir encore ce que je ferai dans si longtemps.

Je vais certainement mieux qu'avant les vacances, mais, depuis que je suis revenu à Paris, je souffre de nouveau de la gorge, ce qui est assez pénible ; il fait très humide, et cela m'est tout à fait contraire.

J'ai cherché le livre que vous m'aviez demandé ; ce que j'ai ici, ce sont les morceaux choisis de Des Granges, et j'ai aussi l'Histoire de la littérature française du même auteur ; dois-je vous envoyer le premier de ces deux volumes, ou bien les deux s'ils peuvent servir ? Bien entendu, je n'en ai nullement besoin ; ils sont donc à votre disposition.

Merci pour vos renseignements sur la panthère ; j'ai communiqué le texte du Bestiaire à Charbonneau, qui a été très heureux de la joindre à sa collection de documents sur les symboles du Christ.

À vrai dire, le livre de Marqués-Rivière n'est pas bien fameux, et je ne crois pas qu'il puisse vraiment vous intéresser ; il n'est guère question que de phénomènes là-dedans ; il paraît que c'est l'éditeur qui a voulu cela... C'est bon pour les gens qui, ne connaissant encore rien, peuvent être attirés par ce côté un peu bizarre ; encore est-il bien à craindre que ceux-là n'aillent pas plus loin. Les articles parus dans le "Lotus Bleu" sont bien meilleurs et plus sérieux ; mais, comme ils vont très probablement être réunis en volume, je crois qu'il vaut mieux attendre. Il vient aussi de paraître un second livre de M^{me} David-Neel, intitulé "Mystiques et Magiciens au Thibet", mais je ne l'ai pas encore vu (le premier n'était qu'un récit de voyage assez quelconque). Quant au livre de Mukerji, ce qu'il contient de bien, c'est la première partie, où il raconte son éducation ; la seconde, sur son séjour en Amérique, n'a rien de particulièrement remarquable. On vient de faire paraître la traduction d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé "Le visage de mon frère" ; je n'ai fait que le parcourir ; il semble qu'il y a aussi d'assez bonnes choses ; mais je pense bien que tout cela ne vous apprendrait pas grand'chose de nouveau.

Evola m'a écrit deux fois en ces derniers temps, et pour une chose plutôt désagréable : il paraît qu'il est décidément en procès avec Reghini, et que celui-ci a sorti une lettre de moi dans laquelle il était question de sa manie de reproduire des phrases et des passages entiers sans en indiquer la provenance ; il paraissait assez mécontent. Je lui ai répondu en tâchant de le calmer et de lui faire comprendre que je ne voulais pas me mêler de cette histoire. De Reghini lui-même, je n'ai pas eu de nouvelles depuis plus de six mois, je ne sais pas du tout pourquoi.

Evola m'a parlé en même temps de la modification de la revue et de son changement de titre ; tant mieux si vous y écrivez, cela lui donnera peut-être une orientation un peu différente de celle qui a été suivie jusqu'ici. Quant à moi, il faut attendre un peu et voir comment cela tournera ; pour le moment, je trouve que ma collaboration est rendue plus difficile par l'article concernant mon dernier livre, et qui marque une divergence irréductible sur

un point essentiel, la question des rapports entre les Brâhmanes et les Kshatriyas. D'autre part, je suis trop pris en ce moment pour envisager encore autre chose ; j'ai déjà le "Voile d'Isis" qui m'occupe assez (ce n'est pas toujours si facile de trouver le temps de faire un article régulièrement chaque mois, sans parler des comptes rendus), et je ne peux pas le lâcher alors qu'on est enfin arrivé, non sans peine, à lui donner une allure vraiment sérieuse. Enfin, nous reparlerons de cela dans quelque temps, quand je serai un peu plus tranquille, et quand les premiers n^{os} de la nouvelle revue auront paru, ce qui permettra de mieux voir ce qu'elle sera dans l'ensemble. Pour le titre, ce n'est pas ce que vous aviez suggéré ; il paraît que ce sera "La Torre".

Taillard vous a-t-il appris quelque chose d'intéressant dans sa dernière lettre ? J'ai donné dernièrement son adresse à un jeune officier de marine qui est à Bizerte et qui s'intéresse aux questions islamiques ; je ne sais pas s'il l'a vu.

Tous mes meilleurs vœux, cher Monsieur et ami, pour l'année qui va bientôt commencer, et croyez-moi toujours bien cordialement vôtre.

René Guénon

Paris, 5 Janvier 1930

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

Suivant ce que vous m'avez écrit, j'ai porté avant-hier les deux livres à M^{me} Courtot ; elle avait bien reçu votre lettre, et elle va les joindre à son envoi.

Vous pouvez compter que je continuerai à vous envoyer régulièrement le "Voile d'Isis" ; je pense qu'il continuera à devenir de plus en plus intéressant dans l'ensemble. Cela a beaucoup changé, depuis un an environ, et très avantageusement ; on est heureusement arrivé à faire comprendre à Chacornac qu'il fallait faire quelque chose de sérieux, sans trop se préoccuper des goûts d'une certaine clientèle ; et, comme les abonnements augmentent au lieu de diminuer comme il le craignait, cela l'encourage à continuer dans ce sens.

Vous avez vraiment de la chance d'avoir un temps sec ; ici, il ne fait pas froid du tout, mais c'est toujours la pluie et le vent. Quoique je craigne beaucoup le froid, je crois que l'humidité m'est encore plus contraire à cause des douleurs. Ce que j'ai à la gorge est une pharyngite ; j'ai essayé beaucoup de choses sans aucun résultat, et, au fond, je crois qu'il n'y a à peu près rien à faire ; ma mère a eu cela toute sa vie et n'a jamais pu s'en débarrasser. Cela tient aux mêmes causes que les rhumatismes ; j'ai remarqué que j'en souffrais bien davantage aussi quand il faisait humide, comme c'est le cas en ce moment.

Je vous plains si vous êtes obligé de vous remettre au grec et au latin comme vous le dites ; je crois bien que, pour ma part, je n'en aurais pas le courage ; il est vrai que j'ai laissé tout cela complètement de côté depuis bien plus longtemps que vous. J'en sais toujours assez pour moi, si j'ai besoin d'un renseignement quel-

conque ; mais, quand il s'agit de l'enseigner, il est évident que ce n'est plus du tout la même chose.

Je ne pense pas que ce soit Reghini lui-même qui ait montré ma lettre à Evola ; j'ai compris qu'il l'avait versée aux pièces du procès, et que c'est ainsi qu'Evola en avait eu connaissance. Quoi qu'il en soit, je n'ai plus entendu parler de cette affaire, et j'espère bien que maintenant on me laissera tranquille avec cela. Vous devez avoir raison de penser que c'est Parise qui est la cause de toute cette histoire ; mais je me demande, moi aussi, quel peut bien être son rôle exactement.

Ce qui est vraiment curieux, c'est la façon dont vous traitez Evola et le résultat que vous en obtenez de cette façon ; je doute fort qu'il accepte cela d'un autre que de vous. Je serai intéressé de voir bientôt la nouvelle revue ; j'espère que vos articles dont vous me parlez y paraîtront tels que vous les avez écrits. J'attendrai donc pour savoir si je dois y collaborer également ; il faut dire aussi que j'ai bien peu de temps libre et que je ne voudrais pas trop me disperser. La collaboration régulière au "Voile d'Isis" est déjà une occupation ; et puis, avec ce qui est en train maintenant, il faudra surtout que je me remette à écrire des livres ; enfin, on verra ce qu'il y aura moyen de faire.

Il me semble bien que Charbonneau a parlé quelque part du Christ-Bouc, ou que du moins il m'a dit qu'il en parlerait ; il y a eu bien d'autres articles de lui que ceux que vous avez vus, et encore tous ces articles ne représentent-ils qu'une petite partie de son travail, qui comprendra trois volumes ; il espère que le premier de ces volumes pourra être prêt dans le courant de cette année.

Si vous pouvez venir à Pâques et si nous pouvons aller ensemble d'ici à Blois, ce sera en effet ce qu'il y aura de mieux et de plus commode pour vous ; nous en reparlerons d'ici là.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Paris, 10 février 1930

51, rue St Louis-en-l'Ile (IV^e)

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu vos deux lettres, ainsi que la carte dans laquelle vous m'annonciez l'envoi de "La Torre" ; mais celle-ci ne m'est jamais parvenue, bien que, d'après ce que vous me disiez, vous me l'ayez adressée recommandée. Par contre, le n° qu'Evola m'a envoyé m'est bien arrivé, quoiqu'il ait été expédié comme imprimé ordinaire ; c'est à n'y rien comprendre. J'ai eu ce n° juste en même temps que votre seconde lettre ; de même, le dernier n° de "Krrur" m'était arrivé en même temps que la première ; cette double coïncidence est assez bizarre.

Voilà déjà un certain temps que je veux vous écrire, sans pouvoir y arriver, pour vous annoncer une nouvelle quelque peu imprévue : je pars pour l'Égypte le 20 février, c'est-à-dire ce jeudi en huit. Cela s'est décidé d'une façon très subite ; je ne suis pas fâché d'avoir enfin trouvé une occasion de faire ce voyage, dont il était question depuis 1911, et qui se réalise ainsi au moment où je n'y pensais pas. Je ne sais pas au juste combien de temps je resterai ; ce sera probablement quatre ou cinq mois.

Avec ce départ si proche, je suis tout à fait bousculé par toutes sortes de choses qu'il faut que j'arrive à faire d'ici là. Il faut surtout finir d'organiser l'affaire d'édition, de façon à ce que tout soit complètement prêt à marcher quand je partirai ; tout va d'ailleurs très bien de ce côté.

J'ai reçu hier une lettre très gentille de Taillard, à qui j'avais écrit il y a quelques jours pour lui demander s'il n'aurait pas besoin de quelques renseignements que je pourrais lui obtenir pendant mon séjour en Égypte. Il me parle de cette singulière chose de la "Vie Impersonnelle", et Probst, dont je reçois une lettre aussi à l'instant, m'en parle également ; il paraît que cela vient de

Mexico, ce que j'ignorais. Je me demande quelle importance cela peut avoir ; qu'en pensez-vous au juste ?

Le livre dont vous me parlez est "Le Secret de la Chevalerie", de V.E. Michelet ; il est bien, quoique manquant un peu de précision sur certains points. Ce petit volume fait partie de la série des "Cahiers du Portique", que nous avons maintenant prise dans nos éditions ; le prix en est de 12 francs.

Pour le cas où vous en auriez besoin, voici l'adresse (ou plutôt les adresses) de notre maison : Didier et Richard, 56, rue Mazarin, Paris (IV^e), et 9, Grande Rue, Grenoble (Isère). Le titre général, qui a été définitivement choisi pour les éditions, après plusieurs modifications successives, est "L'anneau d'Or".

Pour "La Torre", vous avez tout à fait raison ; ce n'est pas fameux à aucun point de vue ; la présentation extérieure est même tout à fait mauvaise, et le format est abominable ; pourquoi avoir donné cet aspect de journal ? Quant aux articles, il n'y a à peu près rien dans la plupart ; la présence du vôtre, au milieu de tout cela, paraît d'une terrible ironie. Je me demande ce qu'on pourra faire ; Taillard ne m'en parle pas ; enfin, comme vous le dites, attendons que vos autres articles aient paru dans les prochains n^{os}. Comme vous le comprendrez facilement, je ne peux pas songer à préparer quoi que ce soit en ce moment, avec ce voyage si proche et tout ce que j'ai à faire ; on verra quand je serai en Égypte. Si je fais quelque chose, il est entendu que je vous l'enverrai directement pour que vous le traduisiez ; merci d'avance.

Comment allez-vous maintenant ? Avez-vous toujours autant de neige ? Ici, le temps, qui avait été constamment humide, est changé et s'est mis au froid depuis trois ou quatre jours. Je suis plus ou moins grippé depuis près d'un mois, mais je n'ai guère le temps d'y faire attention ; je compte sur le changement de climat pour me remettre.

Je regrette que ce voyage doive encore reporter notre rencontre jusqu'à l'époque des grandes vacances ; mais il fallait profiter des circonstances favorables.

Vous pourrez toujours m'écrire ici, du moins jusqu'à nouvel ordre ; je vais charger un ami de me faire parvenir ma correspondance tant que je n'aurai pas une adresse tout à fait stable.

Très cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 7 mars 1930

6 *shawwad* 1345

Cher Monsieur et ami,

Après une excellente traversée, je suis arrivé à Alexandrie samedi et ici dimanche ; j'aurais voulu vous écrire tout de suite, d'autant plus que votre lettre date déjà de près d'un mois, mais je n'ai pas pu en trouver le temps jusqu'ici. Mon arrivée a coïncidé avec le début des trois jours de fête de Aid el-Fitr, ce qui m'a occasionné quelque difficulté pour rencontrer les personnes que j'avais à voir tout de suite, et c'est pourquoi tout mon temps a été pris en allées et venues diverses.

Je ne peux malheureusement pas vous donner le renseignement que vous me demandez : je ne sais pas le prix du voyage, car je dois vous dire que ce n'est pas moi qui en ai fait les frais ; je pense que cela doit être assez coûteux. Je suis venu ici avec plusieurs personnes qui retourneront en France dans un mois environ, et ensuite je resterai seul. Nous devons aller à Louqsor la semaine prochaine ; après cela, il est probable que je ne bougerai plus guère du Caire, à moins qu'il n'y ait pour cela des raisons sérieuses.

Mon adresse est : poste restante, bureau central, Le Caire. Tout le monde me dit en effet que c'est ce qu'il y a de plus simple et de plus sûr ; les adresses ici sont souvent compliquées, et, si on ne les transcrit pas très exactement, il peut se produire des erreurs.

Il faudrait que vous me disiez exactement ce que vous voudriez pouvoir trouver ici, comme leçons ou autre choses, et alors je m'informerai. Il y a ici une Association de jeunes gens musulmans (Jama' es-Shubbâr el-Muslimin) où on ne sait que faire pour me rendre service et m'aider dans toutes les choses qui pourraient être embarrassantes pour moi, surtout au début. On

s'occupe dès maintenant de me trouver un logement ou une pension à peu de frais pour le moment où je serai seul.

Je pense que, chez les chrétiens (ou soi-disant tels), on ne trouverait guère un pareil appui en arrivant dans une ville où on ne connaît encore personne. C'est à cette Association que je pourrai savoir s'il aurait moyen de trouver quelque chose pour vous.

J'ai reçu hier une nouvelle lettre de Taillard, qui m'envoie une introduction d'un de ses amis pour un sheikh d'El Azhar.

On m'avait parlé d'un sheikh qu'on disait être un personnage tout à fait extraordinaire, et que je pensais voir en Haute Égypte, en allant à Louqsor ; mais j'ai appris hier qu'il était mort il y a près d'un an.

Je suis désolé de ce qui vous est arrivé au sujet de ce numéro de "La Torre" que vous aviez voulu m'envoyer. J'ai reçu le second numéro avant mon départ de Paris, je l'ai lu un peu rapidement, mais, autant que je m'en souviens, c'est à peu près la même chose que le premier, c'est-à-dire que, en dehors de votre article, il n'y a pas grand-chose. Je me demande s'il sera jamais possible d'arriver à faire quoi que ce soit de bon avec Evola.

Je n'ai plus jamais entendu parler de la fameuse histoire du procès ; je ne sais pas du tout ce qu'il en est advenu.

Probst et Taillard m'ont en effet parlé de cette revue "Dios" de Mexico ; je me demande ce qu'il y a au juste au fond de tout cela. Pour ma part, je me méfie toujours a priori de tout ce qui vient du monde occidental, car jusqu'ici je n'y ai rien trouvé de sérieux.

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles ; votre grippe est-elle passée ? Quant à moi, je vais bien mieux déjà, quoique je souffre encore un peu de la gorge ; il faut un certain temps pour que cela disparaisse tout à fait.

À vous bien cordialement

René Guénon

Le Caire, 6 décembre 1933

Cher Monsieur et ami,

C'est à mon tour d'être, cette fois encore, bien en retard pour vous répondre ; mais j'ai, moi aussi, une excuse qui n'est que trop valable. C'est que je viens d'être sérieusement souffrant pendant tout un mois : une trop grande fatigue, dont je me ressentais depuis longtemps déjà, et où les ennuis et les préoccupations sont certainement pour beaucoup, s'est portée sur la vue, dont j'ai même été complètement privé pendant plusieurs jours. Cela va beaucoup mieux maintenant, mais je me fatigue encore assez vite, et pourtant je n'ai guère le temps de me reposer, car naturellement je n'ai rien pu faire pendant tout ce temps, et je suis effrayé de toutes les choses qui se sont accumulées, correspondance et autres ; je ne sais vraiment pas comment je vais pouvoir arriver à m'en sortir !

Avec cela, j'ai toujours de sérieux ennuis avec mes histoires d'éditeurs : la maison Bossard a été déclarée en faillite, et il s'agit maintenant de reprendre les deux livres que j'ai là ; on fait des démarches pour cela en ce moment, mais il n'y a pas encore de solution, si bien que je suis loin d'être tranquille. D'autre part, il a couru des bruits bizarres et contradictoires au sujet des éditions V. [Véga] ; la seule chose sûre est qu'elles déménagent au 1^{er} janvier prochain, mais pour quelles raisons et pour aller où, je n'ai pas pu le savoir encore ; avec cette "maison du mensonge", on peut s'attendre à n'importe quoi...

Par surcroît, il y a eu, tout dernièrement, une singulière machination pour m'inciter à retourner en France ; mais le piège était vraiment trop grossier pour que je m'y laisse prendre. On ne saurait croire tout ce que ces brigands sont capables d'imaginer ; mais quoi qu'ils fassent, j'arrive toujours à découvrir leurs agissements.

Voilà mes nouvelles, et vous voyez qu'elles ne sont pas brillantes ; mais les vôtres n'étaient guère bonnes non plus quand vous m'avez écrit, et cela m'inquiète aussi. Comment pourriez-vous bien trouver un moyen pour sortir de tout cela ? C'est véritablement extraordinaire en effet que votre santé y résiste tant bien que mal, sans parler de la fatigue de tant de leçons... Je sais aussi qu'il y a là des choses qui ressemblent, par certains côtés, à celles qui me sont arrivées et qui m'arrivent encore ; tout cela est bien étrange ! Tâchez de me redonner des nouvelles sans trop tarder ; je souhaite qu'elles soient plus rassurantes...

À propos, vous ai-je jamais dit que la mère de ma nièce est morte il y a quelques mois, après une singulière et terrible maladie contre laquelle personne n'a rien pu faire ? Ce que vous me racontez me rappelle ses scènes de folie ; et il y avait aussi des prêtres qui jouaient un rôle là-dedans, mis d'ailleurs eux-mêmes en mouvement par un abominable sorcier, ainsi que j'en ai eu la preuve l'an dernier sans l'avoir cherchée ; cela ne faisait d'ailleurs que confirmer ce que j'avais toujours soupçonné depuis le début.

Rien de Taillard depuis quelques temps ; il est vrai que j'ai répondu à ses dernières lettres avec tant de retard qu'il peut bien tarder un peu aussi à son tour... Je n'arrive jamais à être à jour pour ma correspondance, même en temps normal ; avec ce qui vient de m'arriver, c'est encore bien autre chose maintenant !

Quant à Evola, il m'a écrit de Capri, où il a passé quelques temps après son séjour au Tyrol, puis de Rome à son retour ; et il m'a envoyé, pour que j'en prenne connaissance, les épreuves de son nouveau livre, "Rivolta contro il Mondo moderno", qui doit paraître ces temps-ci. En un sens, c'est tout de même mieux que ce qu'il écrivait autrefois ; mais c'est encore assez "mélangé", et on y retrouve toujours certaines vues plus que contestables. Du reste, comme vous pouvez le penser, toutes les idées ne sont pas de lui ; je suis cité assez souvent, et vous l'êtes aussi plusieurs fois. D'autre part, il a réussi à faire paraître une édition allemande de son "Imperialismo pagano", qui, d'après ce qu'il m'a

dit, est complètement remanié et très différent de l'édition italienne. Je ne savais pas ce que vous me dites au sujet de l'histoire d'"Ur" ; la bêtise des gens est décidément quelque chose d'inimaginable !

Je vois par votre lettre que Scarlata a fait paraître un nouveau volume ; je ne l'ai pas vu et n'en avais même pas entendu parler ; quel en est donc le titre ? Il est assez étonnant qu'il ne me l'ait pas envoyé, mais peut-être est-il contrarié, et voici pourquoi : il a demandé, il y a quelques mois, qu'on publie dans le "Voile d'Isis" une note dans laquelle il revendiquait, contre je ne sais plus qui, la priorité de certaines choses que l'autre se serait appropriées sans le citer ; question purement littéraire et de vanité assez ridicule, sans aucun intérêt ; naturellement, on ne pouvait accepter d'insérer cela ; il se peut que cela l'ait mécontenté. Quant à Ricolfi, il m'a chaleureusement remercié de mon article, qui était pourtant assez sévère ; lui du moins ne semble pas avoir tant de prétentions, et il reconnaît plus volontiers ses insuffisances ; mais il me posait, sur différentes choses que j'avais dites, des questions véritablement enfantines !

À propos de cet article, je me suis aperçu, après vous avoir écrit la dernière fois, que j'avais oublié de répondre à ce que vous me demandiez pour la phrase latine que j'y avais cité. Voici ce que c'est :

Docilitas ... docet illos ab illorum vilitate abstinere data novitiis noticia vitiorum.

C'est un procédé de définition par décomposition et développement de mots, et c'est en quoi cela me rappelle le "nirukta". Inutile de dire que cela n'a rien à voir avec une étymologie vraie ou supposée ; mais c'est justement là ce que les gens comme Ricolfi ont bien de la peine à comprendre.

Mon étude sur saint Bernard n'a pas une très grande importance ; on m'avait demandé cela, il y a 6 ou 7 ans, pour un recueil de vie de saints en deux volumes, dont chaque chapitre devait être écrit par un auteur différent ; il fallait un nombre de pages déterminé, ce qui est très désagréable ; mais comme c'était assez bien rétribué, j'ai accepté tout de même. Ensuite, une autre mai-

son d'édition m'a demandé de la publier dans une brochure séparée (Éditions Publiroc, 53, rue Adolphe Thiers, à Marseille) ; il y a plus de 3 ans que celle-ci a paru, et je n'avais plus jamais entendu parler de rien ; ces temps derniers, je me suis décidé à écrire pour demander des comptes, et j'ai été tout surpris d'apprendre qu'il s'en était vendu plus de 1300 exemplaires...

Il me semble que j'avais encore d'autres choses à vous dire, mais je ne sais plus...

Écrivez-moi bientôt si vous le pouvez.

Toujours bien cordialement à vous.

René Guéron

Le Caire, 20 mai 1934

Cher Monsieur et ami,

Je suis réellement stupéfait des nouvelles que vous m'apprenez ; malgré tout ce que vous m'aviez déjà dit, je n'aurais pas cru que les choses pouvaient en arriver à ce point que vous devez être inquiet ! Tenez-moi au courant de la suite, car je pense continuellement à vous...

Oui, il y a dans tout cela, comme vous le dites, des choses vraiment étranges. En ce qui me concerne aussi, je vois chaque jour que les choses qui devaient être les plus simples rencontrent des obstacles invraisemblables et donnent lieu à des complications les plus extraordinaires. Je pense souvent que, pour pouvoir avoir un peu de tranquillité, il faudrait pouvoir couper toute communication avec l'Europe ; mais comment y arriver ?

Je suis toujours de plus en plus inquiet pour l'affaire de la faillite Bossard ; grâce à une mauvaise volonté du syndic qui est encore une chose inexplicable, je ne sais pas si finalement je réussirai à sauver mes livres... Quant à mon autre bandit d'éditeur, j'apprends sur son compte des choses de plus en plus fantastiques : il appartient à des organisations d'un caractère nettement "sataniste" ; on ne peut se faire une idée de toute cette sorcellerie. Il y en a d'autres qui ne sont que de simples instruments, mais celui-ci est bien conscient du rôle qu'il joue !

J'ai reçu un mot de Taillard, qui vient de s'installer dans une localité appelée Amilcar, entre Carthage et sidi Bou-Saïd ; je suppose que c'est pour l'été. Il ne fait aucune allusion à son mariage, mais se plaint toujours de ses occupations ; il dit que, tant qu'il n'aura pas sa retraite, il ne pourra pas songer à s'occuper sérieusement de choses intéressantes.

Pour le journal, je suis bien de votre avis, mais encore les articles d'Evola ne sont-ils pas ce qu'il y a de plus mauvais là-de-

dans ; ce sont ces Allemands, comme vous le dites, dont je n'arrive même pas à savoir ce qu'ils veulent dire...

Evola devait aller ce mois-ci faire des conférences en Allemagne ; je ne sais pas si ce projet s'est réalisé.

Quant au discours en question, vous avez sans doute raison ; du reste, tout ce qui touche à la politique n'est jamais bien clair... Mais que les gens en arrivent à dire certaines vérités malgré eux, cela est bien curieux. Je pense à ce propos à un autre phénomène singulier de notre époque : les gens qui font des fouilles un peu partout et qui découvrent des choses dont ils sont bien les plus incapables de comprendre la signification ; que penser de cela ? Le rapprochement peut paraître bizarre, mais je crois qu'il pourrait se justifier.

Moi aussi, il y a des moments où je me sens vraiment las d'écrire ; les résultats sont si peu encourageants ! À part des ennuis et des tracas de toutes sortes, et des injures venant de tous les côtés, je ne vois pas ce que j'y ai gagné jusqu'ici...

Tâchez de me donner bientôt d'autres nouvelles ; je suis très préoccupé de ce qui vous arrive.

En hâte, bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 1er octobre 1934

Cher Monsieur et ami,

Je suis désolé de voir que les nouvelles que vous avez à me donner ne sont toujours pas meilleures ; que de complications encore dans votre existence, et que ces allées et venues, en surcroît des leçons, doivent être fatigantes pour vous ! Je me demande souvent comment vous pouvez tenir au milieu de tout cela ; et comme vous le dites, que faire ? Je ne saurais vraiment trop quel avis vous donner ; il est certain que, si vous pouviez continuer encore pendant deux ans, cela vaudrait mieux, car ensuite vous auriez tout de même moins de préoccupations pour vos enfants ; mais d'un autre côté, je comprends que vous soyez excédé de tout cela... Ce qui est vraiment singulier, c'est que, en dehors de votre famille, vous puissiez faire ce que vous voulez dans ce milieu dont les idées, d'après ce que vous dites, doivent pourtant être plutôt étroites ; c'est encore quelque chose qu'on vous laisse la tranquillité de ce côté !

Reçu un mot de Taillard, sur le point de repartir pour Tunis ; il est décidément tout à fait installé à Amilcar, par Carthage, sur un petit plateau dominant le golfe de la Goulette. Il dit qu'il avait dû oublier de m'annoncer son mariage avec M^{me} B. ; naturellement, comme je ne le savais que par vous, j'étais censé l'ignorer et ne lui en avais rien dit.

Evola m'a envoyé une carte de Capri ; il y est dit-il, pour 2 ou 3 mois.

Fr. Schuon est un jeune homme de 26 ans, d'origine allemande-alsacienne ; je ne l'ai jamais vu, mais il me paraît doué de façon assez particulière ; il m'est malheureusement impossible de vous raconter par lettre l'histoire de son voyage en Algérie et de la manière plutôt extraordinaire dont il a été "mené" chez le Cheikh Ahmed El Alaoui, qui vient de mourir... Sous son in-

fluence, un certain nombre de jeunes gens de ses amis, à Bâle et à Lausanne, se réunissent pour étudier en commun, en se basant surtout sur mes ouvrages ; ils paraissent tous très sérieux, certainement beaucoup plus que les Français de leur âge ; en France, les esprits sont vraiment par trop superficiels, à de bien rares exceptions près !

Pour ce que vous me dites du calme de cette mère qui a perdu son fils, si un tel cas est si exceptionnel en Europe, je pense bien que la faute n'en est pas au Christianisme, mais à la mentalité occidentale ; n'est-ce pas parce que celle-ci est presque uniquement tournée vers les choses extérieures qu'elle manifeste de telles angoisses en face de la mort ? Et, bien entendu, cette tendance n'a fait qu'aller toujours en s'accroissant au cours de la déviation moderne... D'autre part, pour ce que vous dites de la religion et de l'unité de la Tradition, je suis bien de votre avis en principe ; mais, tout de même, la religion est seulement la "shariyah", c'est-à-dire la partie extérieure, appui nécessaire de l'autre, mais ne se confondant pas avec elle. Ne pas parler d'ésotérisme, ne serait-ce pas méconnaître la façon même dont est constituée la tradition chrétienne, tout à fait comparable sous ce rapport à la tradition islamique ? Mais, dans celle-ci, l'ésotérisme est toujours vivant, tandis que, dans le Christianisme, il ne semble pas qu'il en soit ainsi, et la tendance actuelle est même de le nier totalement... sans saisir ce qu'il peut être.

Ne manquez pas de me redonner bientôt de vos nouvelles.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 18 décembre 1934

Cher Monsieur et ami,

Quelle suite d'événements fâcheux vous m'apprenez toujours ! Ce changement de domicile ; et surtout l'incertitude de trouver un logement où vous puissiez rester d'une façon stable, tout cela a dû vous causer encore bien des tracas ; enfin, heureusement que vous avez tout de même pu arranger cela comme vous le dites dans la dernière partie de votre lettre...

D'un autre côté, c'est quelque chose que vos enfants aient réussi à leurs examens, mais il est certain que, comme vous le dites, cela n'est pas fini ainsi ; qu'allez vous faire maintenant ? Peut-être auriez-vous mieux fait de ne pas renoncer à l'enseignement du lycée, parce que c'est toujours plus sûr que les leçons ; mais pourtant je ne comprends que trop bien que vous n'aimiez pas cela...

Quel temps pouvez-vous bien avoir maintenant dans votre région ? La montagne doit être pleine de neige ; sortez-vous malgré cela ?

Evola m'a écrit il y a quelques temps qu'il quittait Capri pour rentrer à Rome, mais qu'il devait en repartir vers le milieu de décembre pour aller passer 2 mois à Vienne ; je ne m'explique pas très bien la raison de ces voyages continuels... Ce qu'il a écrit au sujet du récent congrès de philosophie doit être en relation avec cette préoccupation d'unir science et religion à laquelle vous faites allusion ; je ne suis pas très au courant de tout ce qui se passe dans tout cela, mais il faut croire que les Catholiques, comme les autres, sont de plus en plus infectés par l'esprit moderne. Comme vous le dites, où va-t-on, et à tous les points de vue ? Dans toutes les lettres que je reçois et où il est plus ou moins question de la situation actuelle, qu'elles viennent de n'importe quel pays de l'Europe, on sent partout la même inquiétude

et la même impression d'instabilité croissante ; comment tout cela finira-t-il ?

Vous avez bien raison pour l'unité traditionnelle ; mais dès lors qu'il y a des degrés dans cette unité, il faut forcément faire des distinctions et situer quelque chose à sa place, et je n'ai jamais voulu dire autre chose. On est bien obligé aussi de constater que le mot "religion", dans son emploi actuel tout au moins, ne s'applique pas à l'ensemble, mais seulement à quelque chose de bien défini, au-delà de quoi il y a autre chose. Il ne s'agit pas de rejeter ou d'exclure ce qui s'appelle "religion", mais seulement d'en marquer le domaine légitime ; du reste, l'attitude de ses représentants actuels le rend plus indispensable que jamais, puisqu'ils ont la prétention de nier tout ce qui dépasse ledit domaine ; et, s'il y a là une discontinuité de fait, c'est bien à eux qu'elle est due. Je comprends bien vos raisons, mais tout de même on ne peut pas, pour des considérations d'opportunité, aller à l'encontre de la vérité. Je ne crois d'ailleurs pas qu'il faille s'exagérer le danger à cet égard, car, dès lors qu'on se maintient strictement à un certain niveau, cela n'atteint pas beaucoup ceux qui ne peuvent pas comprendre ; je dirais même que cela peut plutôt les décourager de se mêler de ces choses pour lesquelles ils ne sont pas faits ; ce qui est dangereux, ce sont les "vulgarisations" et les contrefaçons... Vous semblez d'autre part, donner au mot "orthodoxie" un sens seulement religieux ; pourquoi ? Il s'applique à tous les degrés ; dès lors qu'on tient à la hiérarchie, comment pourrait-on le contester ?

En hâte, toujours bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 8 novembre 1935

Cher Monsieur et ami,

Je viens de recevoir votre lettre, et je suis bien inquiet de voir que les choses ne vont toujours pas mieux pour vous à tous les points de vue... Il n'est tout de même guère possible que cette situation dangereuse continue indéfiniment ; mais quelle issue trouver ? Et puis, avec l'hiver qui vient, comment allez-vous pouvoir vous arranger avec ces voyages, ces courses continuelles ? Cette question des leçons qui ne viennent pas est bien préoccupante aussi, surtout avec tant de frais que vous avez de tous les côtés ; je me fais bien une idée de ce que cela peut être, et je comprends bien d'ailleurs que ce ne sont pas les leçons en elles-mêmes que vous pouvez regretter, mais que c'était vraiment une nécessité... Et ce départ de votre fils est encore une autre inquiétude qui vient s'ajouter à tout cela... D'un autre côté, il est bien sûr que votre horreur de tout ce qui touche à la vie moderne ne peut que compliquer encore les choses ; ce n'est pas à dire que je ne pense que vous puissiez essayer de la surmonter, car je me rends bien compte de ce qu'il peut en être ; vous savez que, si ce n'est peut-être pas au même point pour moi, toutes ces choses me sont pénibles aussi et antipathiques...

D'Alexandrie ici, il y a à peu près 3 heures de chemin de fer ; qui sait si vous pourrez arriver à venir ici ? En tout cas, pour me prévenir, il n'y a qu'à m'envoyer un mot poste restante, c'est toujours le plus sûr pour que cela arrive ; si vous venez, vous comprendrez ensuite la complication pour l'adresse. Mais il faut, à ce sujet, que je vous prévienne d'une chose assez ennuyeuse : il paraît qu'actuellement, ici comme dans beaucoup d'autres pays, il faut pouvoir présenter à l'arrivée une certaine somme (je ne sais pas combien), faute de quoi l'entrée est refusée ; au surplus, on ne donne de permis de séjour que pour un mois au maximum ;

vous voyez que tout devient toujours de plus en plus difficile partout !

Ce que vous me dites à propos d'Evola ne donne vraiment pas l'impression d'un bien grand sérieux ; je ne savais pas qu'il était d'origine sicilienne... De ce "Kulturbund" de Vienne, où il doit faire une conférence à la fin du mois, on m'avait écrit pour m'en demander aussi ; mais vous pensez si je peux faire un tel voyage pour cela, sans compter que c'est bien peu mon affaire ! Evola pensait obtenir que sa page du R.F. soit maintenue une fois par mois, mais il ne m'a pas donné d'autres nouvelles depuis. Peut-être, si vous pouviez écrire quelques articles, cela pourrait avoir quelque utilité pour vous dans les circonstances présentes...

Je ne sais pas au juste où est Allar en ce moment, mais, comme on le sait sûrement à Paris, j'ai dit qu'on lui demande à la première occasion les renseignements pour "Prabodhachandra-daya" (que je n'ai jamais eu l'occasion de voir moi-même) et pour le livre de Valbuena ; je vous transmettrai cela.

J'ai entendu parler de ce rite de la consécration des églises, et j'ai vu plusieurs explications qui ne me paraissent pas très satisfaisantes [...] ils me parlent de l'union des Églises d'Orient et d'Occident ; les autres (je me rappelle notamment le P. Serpillanges) disent que le latin est seulement la langue administrative de l'Église, tandis que le grec est sa véritable langue liturgique, étant d'ailleurs la langue des Évangiles ; évidemment, toutes ces raisons sont assez superficielles...

À ce propos, je me suis souvent demandé pourquoi la tradition chrétienne est la seule qui ne possède pas une langue sacrée à proprement parler ; qu'en pensez-vous ?

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 10 février 1936

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu votre lettre avant-hier, et je me demande comment vous pouvez faire pour circuler ainsi avec un hiver pareil ! Les saisons sont maintenant aussi détraquées que tout le reste, ce dont il n'y a d'ailleurs pas à s'étonner...

Pour les leçons, c'est tout de même un peu mieux, mais il est évident que c'est encore loin d'être suffisant ; qui sait s'il va vous en venir d'autres ?... Quant à votre fils, ce que vous me dites à son sujet est vraiment bien étrange ; je ne savais pas qu'il n'était pas dans l'armée régulière ; espérons pourtant que rien de fâcheux n'arrivera !

Non, vous ne m'aviez pas parlé de cette admiration de [mots manquants] pour les Éthiopiens ; cela est curieux en effet... Il y a, dans l'histoire de l'Éthiopie bien des questions obscures ; il y a eu certainement là un centre spirituel, mais que peut-il en subsister encore actuellement ? Je ne sais trop ce qu'il faut penser de ces histoires de l'Arche d'Alliance cachée à Axum ou ailleurs ; quant au lion, il a toujours été l'emblème de la tribu de Juda, en tant que tribu royale, et il s'agit ici de l'héritage de Salomon... Mais on ne sait même pas exactement à quelle époque les Éthiopiens actuels sont venus là, car leur véritable pays d'origine est le Yémen, le pays de la reine de Saba ; et puis il y a aussi une population de Juifs qui paraissent très différents de ceux des autres pays, et sur lesquels on ne sait pas grand-chose ; tout cela est assez énigmatique...

J'ai enfin reçu un mot d'Evola ; il devait faire une 2^e conférence au "Kulturbund", et il compte décidément rester à Vienne jusqu'à la fin de mars.

Le texte de l'Âtmâ-Bodha n'est pas très long ; quant à la difficulté, je ne saurais trop que vous en dire, car il y a bien longtemps que je n'ai vu tout cela...

Voici les nombres en chiffres arabes :

۱۲۳۴۵۶۷۸۹.

Il y a d'ailleurs quelques variantes pour certains : 2 et 3, dans les caractères d'imprimerie, sont [partie manquante] ; 4 au Magreb est [partie manquante] ; 5 dans l'Inde est [partie manquante].

À propos de ce que je vous écrivais la dernière fois, on me dit encore que les disciples de Sédîr prétendent (probablement d'après lui) que c'est en français que se trouve le sens le plus exact des Évangiles, et que le français est la "langue sacrée" d'aujourd'hui ; c'est tout de même aller un peu loin comme fantaisie ! Sans doute, comme vous le dites, il y a toujours une origine sacrée dont on peut retrouver quelque chose dans les racines de n'importe quelle langue, mais celle-ci peut s'être éloignée plus ou moins, et il n'est pas douteux que pour les langues européennes modernes, l'éloignement est au maximum ; pour le latin et surtout pour le grec, on pourrait sans doute en retrouver davantage, mais l'"humanisme" et le "classicisme" ont terriblement obscurci tout cela !

Pour en revenir aux Évangiles, il est bien certain qu'il y a là une apparence au moins de préoccupation morale qui cache le reste et le rend difficile à découvrir ; mais la raison de cette forme spéciale ne serait-elle pas qu'elle devait être appropriée à la mentalité occidentale ? Seulement, celle-ci s'est tellement bien obscurcie à notre époque qu'elle en est arrivée à nier qu'il y ait autre chose ; c'était peut-être inévitable, mais à quoi cela peut-il bien mener encore dans ces conditions ? Je ne dis pas que le reste ne puisse pas se trouver, si difficilement que ce soit ; mais si on y fait la moindre allusion, on soulève tout de suite, non seulement l'incompréhension, mais l'hostilité de tous les côtés... On pourrait aussi se demander pourquoi tout ce qui a existé comme tradition ésotérique ou initiatique en Occident s'est toujours enveloppé d'une forme qui paraît compliquée et embrouillée

comme à plaisir ; est-ce simple mesure de précaution, ou bien y a-t-il à cela quelque autre raison encore ?

En principe, il est bien certain que toutes les traditions doivent donner les mêmes choses, et aussi complètement les unes que les autres, la différence étant seulement dans les formes ; mais en fait, je veux dire dans les conditions actuelles, le cas du Christianisme semble être une exception, en ce sens que le côté “intérieur” (d’ordre initiatique et non plus religieux) paraît bien y être tout à fait mort, tout autant que s’il s’agissait d’une tradition disparue ; si réellement toute transmission régulière a été rompue à cet égard, il n’y a évidemment aucun moyen d’y suppléer, et alors ce qu’on peut retrouver dans ces ordres n’a que tout juste la valeur d’une reconstitution archéologique...

Le but de la liturgie est, en somme, le même que celui de tous les rites : communication d’influences spirituelles, mise en rapport avec des états ou tout au moins des éléments supra humains. Mais, probablement en raison de son emploi spécial dans le Christianisme, ce mot de liturgie semble être restreint aux rites religieux ou similaires, en tout cas exotériques. En ce sens, il y a évidemment une liturgie ailleurs aussi que dans le Christianisme ; c’est peut-être dans l’Islam qu’on peut trouver ce qui est le plus comparable, avec la prière rituelle, ce qui d’ailleurs, en réalité, n’est pas du tout une “prière”, car ce mot n’a jamais voulu dire autre chose que “demande”, et ici il est tout à fait abusif... Dans le Brâhmanisme, il y a le rite des sacrifices du matin, de midi et du soir, etc. Il est bien entendu que tout ce qui n’a pas une forme fixée traditionnellement ne peut pas avoir de valeur de rite, ni par conséquent de liturgie dans le cas particulier où ce mot est applicable.

Pour ce qui est de la tradition grecque et de la difficulté qu’il y a à juger de la mesure dans laquelle elle s’était maintenue, je suis assez de votre avis ; mais, même s’il était resté autre chose sous l’apparence extérieure du “culte de la forme” (ce qui est d’autant plus probable qu’au moins les [mots manquants], je pense malgré tout que la période commençant au VI^e siècle avant l’ère chrétienne, celle qu’on appelle “classique”, a été, spirituellement,

une période de décadence et d'obscurcissement, sinon tout à fait de confusion. Quant à la prétendue opposition de Dionysos et d'Apollon, je me suis toujours demandé si elle répondait à quelque chose de réel, et je n'ai jamais rien pu trouver qui l'indique ; est-ce seulement une invention de Nietzsche ou bien quelqu'un d'autre avait-il eu déjà cette idée avant lui ? En tout cas, elle me paraît ne reposer sur aucune donnée traditionnelle authentique...

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 22 mars 1936

Cher Monsieur et ami,

Reçu votre lettre hier... Heureusement que les nouvelles de votre fils sont bonnes jusqu'ici ; il est vrai qu'elles sont forcément toujours un peu anciennes, mais enfin espérons que cela va continuer ainsi... Sa carte que vous me transcrivez est vraiment curieuse ; en somme, cela est "sympathique" et semblerait plutôt indiquer qu'il devrait y avoir quelque chose à faire avec un caractère comme le sien...

J'ignorais tout à fait cet article d'Evola dont vous me parlez, mais je ne peux pas dire que cela me surprenne beaucoup après ce qu'il avait déjà écrit sur la montagne ; sûrement, il y a dans tout ce mélange quelque chose qui est pour le moins anormal, mais est-il bien sûr que ce soit réellement conscient ? Du reste, je me pose aussi la même question dans un cas comme celui de Sédîr ; je sais d'ailleurs que, pour celui-ci, l'entourage a eu la plus grande part de responsabilité pour bien des choses ! En tout cas, tout cela encore ne donne pas une idée avantageuse du monde occidental actuel ; évidemment, vous avez raison de dire que ce bouleversement n'est rien si on envisage les choses du point de vue plus élevé, si ennuyeux qu'il puisse être d'ailleurs de se trouver dedans ; mais à le considérer en lui-même, je ne suis pas sûr qu'il soit moins considérable que celui de la fin de l'antiquité, et il paraît même à la fois plus profond et plus généralisé ; du reste, cela ne s'accorde-t-il pas avec le fait que nous en sommes à une phase plus avancée du Kali-Yuga ?

Pour en revenir à ces bêtises, imaginez vous qu'une espèce de toqué a entrepris de dénoncer Evola comme l'inspirateur de la guerre actuelle, et, parce qu'Evola me cite souvent, il en profite pour insinuer que je pourrais bien y être aussi pour quelque chose ; c'est vraiment risible, mais malheureusement les folies de

ce genre se sont jamais complètement inoffensives ! On recommence aussi à raconter que je suis à Paris, et il y a même des gens qui affirment m'y avoir vu ; je ne sais pas à quoi tendent au juste ces histoires qui se reproduisent périodiquement ; mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, d'après différentes choses que je viens d'apprendre, il semble bien qu'il y ait réellement un personnage qui se fait passer pour moi ; qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire encore ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut jamais avoir la paix avec ce monde là, alors que pourtant on le lui demande rien d'autre !

Sur la plus grande difficulté de la réalisation à mesure qu'on s'éloigne de la source, je suis tout à fait de votre avis ; et aussi, malgré cela, sur une certaine subsistance de la tradition, d'une façon en quelque sorte invisible ; mais il n'en est pas moins vrai que, dans le cas du Christianisme, les difficultés et les obscurités paraissent plus grandes que partout. Évidemment, le voile "moral" est partiellement épais ; ce n'est tout de même qu'un voile, bien entendu, et le reste se trouve dessous comme il se trouve ailleurs, mais il n'est pas toujours facile de l'en dégager ; et surtout ce qu'il y a de terrible, c'est qu'actuellement on ne peut même pas y faire la moindre allusion sans soulever à la fois la fureur des adversaires du Christianisme et celle de ses prétendus défenseurs ! Le cas de ces derniers est d'ailleurs certainement le plus grave et le plus inquiétant : quand on voit des religieux déclarer que la "transcendance" du Christianisme consiste précisément à n'avoir aucune signification en dehors des banalités morales et sociales courantes, on a bien l'impression qu'il n'y a plus rien à faire contre une pareille déchéance... Et cela m'amène directement à votre autre question : tout de même, l'Islam n'en est pas à ce point, et les quelques "modernistes" qui diraient peut-être volontiers aussi des choses de ce genre n'y ont qu'une influence très limitée ; alors, il me semble vraiment qu'il y a plus d'espoir de résistance de ce côté...

Vous avez sans doute raison de dire aussi que l'obscurité de la tradition ésotérique en Occident n'est pas qu'une affaire de simple précaution ; sur les deux directions possibles et sur le ca-

ractère “à double tranchant”, si l’on peut dire, des sciences traditionnelles pour servir d’étapes intermédiaires, je pense tout à fait la même chose que vous ; c’est bien pourquoi je préfère ne jamais trop insister sur tout ce qui s’y rapporte, et pourtant vous ne pouvez pas vous figurer de combien de questions je suis toujours harcelé à ce sujet !

Pour la question de Dante et du Prophète, je vois plutôt là une apparente concession aux conceptions admises exotériquement, comme dans le cas du Zohar où le Christ est traité de la même façon ; et les remarques que vous faites à ce propos paraissent bien encore le confirmer. Il est certain qu’il y a eu dans les rapports de la Chrétienté et de l’Islam des choses bien extraordinaires, et qui sont très mal connues. Les Arabes sont restés en Provence, dans les Alpes, etc., au moins jusqu’au XI^e siècle, mais l’histoire écrite par les Européens le cache soigneusement ; mais de nombreux noms d’origine arabe (noms de lieux et noms de personnes) restent toujours, en France aussi bien qu’en Italie ; je vous citerai seulement comme exemple la rivière appelée Ain (source), qui a donné son nom à un département dont le chef lieu est Bourg (tour ou forteresse)...

Le Cheikh Ahmed El-Alaoui est mort il y a 2 ans, et son successeur est d’un niveau très ordinaire ; c’est malheureusement partout un peu la même chose ; non seulement ceux qui peuvent donner un véritable enseignement se font de plus en plus rares, mais encore ils ont une tendance à se “fermer” de plus en plus ; il y a bien là quelque chose qui tient aux conditions de l’époque actuelle.

Ce que vous me rappelez à propos de S^t François d’Assise est venu de ceci : quelqu’un l’ayant mis en avant pour me contredire sur je ne sais plus quoi, je lui ai fait remarquer que cela tombait dans le vide, entendu que je n’en avais pas parlé ; mais le fond de ma pensée était que je ne le confondais pas avec les “mystiques”, et que pour moi il devait avoir été autre chose en réalité ; il me semble que c’est bien ce que vous pensez aussi. Quant à Jacopone da Todi, j’en connais seulement le nom et n’en ai jamais rien lu ; mais je suis bien persuadé qu’il doit en effet y avoir dans tout

cela des choses très dignes d'intérêt ; si seulement on avait le temps !...

Le nom du mois de mai vient de celui de Maïa, mère d'Hermès ; la similitude entre Maïa et Maria n'est certainement pas fortuite (quoique, bien entendu, il ne s'agisse pas de dérivation "linguistique") ; j'ai parlé à plusieurs reprises, dans mes articles, des rapports du Christ avec Hermès.

D'après une note que je viens de retrouver, il paraît que l'emploi des chiffres actuels dans les manuscrits latins (avec diverses variantes dans leurs formes) remonterait au XI^e siècle ou à la fin du X^e.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 6 mai 1936

Cher Monsieur et ami,

Votre retard à m'écrire est tout excusé ; je sais trop bien qu'on n'arrive pas toujours à faire ce qu'on voudrait.

La situation de votre fils va sans doute se trouver améliorée à certains points de vue, mais je vois que malheureusement il ne sera pas moins exposé pour cela ; il est tout de même bien singulier qu'il ne vous donne jamais de ses nouvelles directement...

Moi non plus, je ne sais rien de [mots manquants] ; et je me demande ce que ce silence peut bien vouloir dire.

Je ne savais pas qu'Evola voyageait en avion ; je me demande où il peut être maintenant ; il m'avait dit qu'il resterait à Vienne jusqu'à la fin de mars, mais ensuite il ne m'a plus donné signe de vie. Cette histoire sur la façon dont il fait ses articles donne encore une impression bien peu sérieuse ; oui, quel mélange extraordinaire il y a dans tout cela !

Les universitaires sont bien les mêmes dans tous les pays, et rien ne peut m'étonner de leur part en fait d'incompréhension et de parti pris ; j'ai toujours pensé que c'était le milieu où il y avait le moins de possibilités, à cause de la déformation mentale qui leur est imposée par l'éducation qu'ils ont reçue. D'autre part, je remarque aussi, dans l'histoire que vous me racontez à ce sujet, un exemple des protestations qu'on soulève immédiatement dès qu'on vient parler d'un sens plus profond de l'Évangile ; il me semble bien que je vous avais déjà dit quelque chose de cela ; et le plus curieux, c'est que ce sont les soi-disant chrétiens qui protestent le plus violemment...

Je suis tout à fait de votre avis pour S^t Thomas : c'est certainement dans ses opuscules qu'on pourrait trouver les choses les plus intéressantes et celles qui vont le plus loin ; quoi qu'en puissent penser les "néo-Thomistes", la Somme n'a jamais été

qu'un ouvrage élémentaire, une sorte de manuel à l'usage des étudiants.

Pour la tradition hellénique, je crois aussi qu'il est bien difficile d'arriver à retrouver quelque chose sous toute l'épaisseur du "classicisme" et de l'"humanisme"... Il y a bien longtemps que je n'ai lu les "Bacchantes" d'Euripide, de sorte que je n'ai plus de souvenirs bien nets à ce sujet.

Les caractères communs du moyen-âge avec l'Orient, sous tant de rapports, ne sont pas douteux ; l'Occident en tant qu'opposé à l'Orient, c'est bien l'antiquité "classique" et le monde moderne, uniquement.

Quant à ce que vous dites de la position du Christianisme et de l'Islam, tout cela est tout à fait exact ; c'est bien ainsi que j'ai toujours envisagé les choses aussi ; évidemment, il y a là quelque chose qui, par certains côtés, est comme intermédiaire entre l'Orient et l'Occident...

Sûrement, il ne faut s'étonner d'aucun raconter ; on ne se fera jamais une idée de tout ce que les gens peuvent inventer et je vois que, sous ce rapport, vous êtes à peu près dans le même cas pour moi ; tout de même, je voudrais bien savoir qui est cet individu qui, à Paris, se fait passer pour moi !

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 27 juin 1936

Cher Monsieur et ami,

Je viens de recevoir votre lettre, et je vois que malheureusement vos affaires ne se simplifient toujours pas ; je pensais que l'approche des examens vous aurait peut-être amené un peu plus d'élèves... Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire cette fois, c'est cette histoire de votre accident ; et je me rappelle bien aussi votre autre chute de bicyclette ; je veux espérer pourtant qu'il n'y aura pas eu de suite ; tâchez cette fois de me redonner de vos nouvelles sans trop tarder.

Il est bien heureux que la guerre se soit terminée sans rien de fâcheux pour votre fils, et ce sera tout de même mieux pour lui de pouvoir finir son temps comme sous-lieutenant ; mais pourquoi ne pourrait-il pas rester dans l'armée après cela ? Je ne connais absolument rien des choses militaires, pas plus en France qu'ailleurs...

La lettre que vous avez reçue d'Evola est vraiment assez extraordinaire, tant pour ce qui vous concerne personnellement que pour son intention de se mettre maintenant à étudier la tradition catholique ! Il m'a écrit aussi qu'il avait repris avec Hoepli la traduction de mon livre ; et il m'a envoyé une lettre à transmettre à l'éditeur, ce que j'ai fait ; je ne sais d'ailleurs pas si la chose aboutira, car il paraît qu'Hoepli ne veut pas payer des droits trop élevés (cette question ne me regarde pas, mais seulement l'éditeur). Je suis bien de votre avis et n'aime pas beaucoup non plus ce rapprochement, pour bien des raisons ; mais comment faire ? Du reste, on ne peut pas empêcher que lui et d'autres me citent, et d'une façon qui ne répond certainement pas toujours à mes intentions...

On peut reprocher aux Jésuites un "opportunisme" dont le ton dont vous parlez n'est qu'une des manifestations ; mais, à part

cela, il y a quelque chose de suspect dans la façon apparemment sympathique dont ils s'occupent des doctrines de l'Inde : au fond ils cherchent surtout à les réduire à de la "philosophie" pour tenter de les "annexer" tout comme un vulgaire aristotélisme ! Quant à S^t Thomas, il ne faut pas s'étonner qu'ils ne le comprennent guère ; n'oubliez pas que c'est le seul Ordre religieux qui se soit fait dispenser de l'obligation d'enseigner le Thomisme dans ses noviciats...

Je vous remercie d'avoir évité que l'ami d'Evola m'écrive ; je suis déjà accablé de correspondance, et souvent peu intéressante !

Quel est le livre de Platon auquel vous faites allusion ? Sûrement, tout cela est plein de choses que les modernes ne comprennent plus...

Il me semble que je vois un peu ce que vous voulez dire pour la question des langues et des formes traditionnelles ; aussi je ne sais pas trop non plus comment on pourrait exprimer cela. Quant à la différence entre le latin classique et le latin d'Église, il n'est pas très douteux qu'elle existe, mais en quoi consiste-t-elle au juste ? Il y a là quelque chose qu'il pourrait être intéressant de chercher à préciser un peu.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 16 août 1936

Cher Monsieur et ami,

Voilà en effet longtemps que vous ne m'aviez donné de vos nouvelles, mais je comprends trop bien cela avec tout ce qui vous arrive toujours et toutes les préoccupations que vous devez avoir. Ce serait bien que vous ayez en plus des leçons pour la fin de l'année... si les élèves vous donnaient ce qu'ils doivent ; n'y a-t-il donc rien à faire pour cela ? Dois-je vous adresser des félicitations pour la naissance de votre fille ? Sûrement, c'est encore une cause d'inquiétudes pour l'avenir, et non pas seulement dans votre situation, mais à cause de la tournure que prennent les événements en général, qui sait à quoi tout cela aboutira ? Quelles prévisions et quels projets pourrait-on bien faire dans une pareille instabilité de toutes choses et qui s'accroît si rapidement d'un moment à l'autre ?...

Comment se fait-il que votre fils ne revienne pas encore, puisqu'il semble bien que tout soit terminé maintenant ? Il est en effet à craindre que, si cela se prolonge trop, ce ne soit guère favorable pour ce qu'il pourra faire par la suite ; son engagement était-il pour un temps déterminé ?

Evola m'a annoncé son départ pour le Tyrol, vers le milieu de juillet. Quant à Taill., je n'en ai toujours pas de nouvelles, moi non plus, et je me demande ce que cela peut bien vouloir dire...

Ce que vous dites de la nécessité qu'il y a toujours eu d'un "voile" pour certaines choses en Occident est sûrement vrai ; et il est d'ailleurs exact que cela concerne surtout les choses d'un ordre "intermédiaire", plus que les principes mêmes. Quant à la "prisca Italia", je suis tout à fait d'accord aussi avec vous à ce sujet ; du reste, pour la Grèce également, ce qui est le plus intéressant, c'est ce qui est antérieur à la période "classique" ; mais on en ignore à peu près tout...

Cela me fait penser à une autre question : certains prétendent que des organisations pythagoriciennes, possédant une filiation ininterrompue, auraient subsisté jusqu'à une époque très proche de nous, si même elles subsistent encore actuellement, en Italie et même en France ; mais je n'ai jamais pu avoir de preuve qu'il y ait quelque chose de réellement fondé dans cette affirmation ; que pensez-vous de cela ?

Pour l'“Ontologie du Vêdânta” du P. Dandoy, je me demande si certaines erreurs d'interprétations comme celles dont vous me parlez ne sont pas voulues, car l'intention est bien évidente au fond : il s'agit de réduire tout cela à une simple “philosophie”, afin de pouvoir l'“annexer” comme s'il s'agissait d'un vulgaire aristotélisme ! La publication de la traduction française de cette brochure a été surtout une manœuvre dirigée contre moi par Maritain et son groupe. Du reste, vous pensez bien que derrière l'intérêt témoigné subitement aux doctrines orientales par ces gens qui, jusque-là, ne voulaient pas en entendre parler, il y a toutes sortes d'arrière-pensées et d'intentions suspectes. On s'applique, suivant les cas, à la dénaturer en “philosophie” ou en “mysticisme” ; et c'est toujours pour les utiliser à des fins “apolo-gétiques”, comme ils disent. Ce qu'ils veulent affirmer, ce n'est pas l'unité fondamentale de toutes les traditions, mais la suprématie de la leur ; en somme, c'est encore une forme de l'esprit de domination et de prosélytisme des Occidentaux...

Pour les termes arabes dont vous parlez, ce que vous dites est juste dans l'ensemble ; mais il est quelquefois difficile, pour certains, de donner des définitions absolument nettes, car il semble que tous les auteurs ne les prennent pas toujours exactement dans le même sens. En tout cas pour *hâl* et *maqâm* tout au moins, la distinction est très claire et ne donne lieu à aucune divergence d'interprétation ; *hâl* est un état qui peut n'être que passager, donc une sorte de réalisation qui n'est encore qu'incomplète et qui n'a qu'un caractère pour ainsi dire préparatoire ; au contraire, *maqâm* est un état stable, réalisé une fois pour toutes et constituant pour l'être une acquisition définitive. *Tawhîd*, c'est la connaissance de l'unité du Principe ; *wujûd* signifie bien “exis-

tence” et ne peut même pas vouloir dire autre chose (mais il est évident que cela implique en effet “réalisation”) ; quant à *wajd*, c’est plus difficile à rendre exactement, et il semble que cela implique surtout une sorte de disposition “affective” de l’être ; mais je ne vois pas de mot pour le traduire même approximativement.

Je m’excuse de vous répondre un peu rapidement ; je suis très en retard pour toute une correspondance en ce moment et ne sais trop comment arriver à la remettre à jour.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 20 novembre 1936

Cher Monsieur et ami,

Voilà en effet assez longtemps que je n'avais eu de vos nouvelles, mais il est bien entendu que votre retard à écrire est toujours excusé... Je me doute trop bien en effet de ce que doivent être toutes ces complications de votre existence ; il est encore heureux que vous ayez eu des leçons cet été, mais ces difficultés pour obtenir ce qui vous est dû sont tout de même quelque chose d'incroyable ! Enfin, comme vous le dites, c'est beaucoup que votre femme ait pu enfin être nommée tout près, malgré la fatigue que ces allées et venues continuelles doivent être pour elle aussi... Quant à vos ennuis de logement, j'espère que cela va s'arranger, ou qu'au moins vous serez tranquille encore pour cet hiver ; je suis tout étonné de penser que vous avez déjà un pareil froid !

Quant à votre fils, je me demande si cet engagement est une bonne chose pour lui ; que fera-t-il après ces 5 ans ? Je comprends vos craintes à ce sujet... Mais, s'il gagne déjà autant que vous le pensez, comment se fait-il qu'il n'envoie rien à ses sœurs ? Cela encore est bien singulier ; est-ce simplement insouciance de sa part, ou y a-t-il à cela d'autres raisons ? Il devrait pourtant bien comprendre que vous ne pouvez pourtant pas suffire à tout...

La traduction de la "Crise du Monde moderne" par Evola va paraître incessamment (chez Hoepli) ; la correction des épreuves est déjà terminée. D'autre part, il m'annonce qu'il va reprendre sa page de "Regime Facista", mais seulement une fois par mois, car il craint de n'avoir pas assez d'articles ; je ne serais donc pas étonné qu'il revienne encore à la charge pour vous demander de lui donner quelque chose...

Vous avez très bien vu la pensée de mon dernier article, mais je doute comme vous que beaucoup la comprennent entièrement. Ce que vous dites de cette sorte de séparation et de “discrimination” qui se produit actuellement est tout à fait juste, mais combien s’en aperçoivent ? L’envahissement du psychique me paraît aussi plus grave que le matérialisme, et je constate à chaque instant qu’il gagne très rapidement de tous les côtés. Cela ouvre la porte à toutes les diableries imaginables ; c’est incroyable de voir ce qu’il en sort de partout ; on dirait qu’il n’y en aura jamais assez pour achever de tout détraquer !

On me pose une question sur laquelle vous aurez peut-être quelque idée : que représente au juste l’Arcadie dans la tradition grecque ? Et comment peut-on envisager le rôle de Pan, son rapport non seulement avec l’Arcadie, mais aussi avec les origines de Rome ? Évandre, dont Dante mentionne la rencontre avec Énée dans le “De Monarchia”, est dit être Pan sous un autre nom ; et tout cela semble aussi avoir des relations avec le symbolisme du loup. Si vous aviez quelques précisions sur cette question assez compliquée, vous seriez bien aimable de me les indiquer ; merci d’avance.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 9 septembre 1938

Cher Monsieur et ami,

Il y a en effet bien près d'un mois que j'ai reçu votre lettre, et voilà que votre carte vient de m'arriver aussi. Excusez tout ce retard ; heureusement, je ne suis pas malade comme je l'ai été l'année dernière à pareille époque ; mais je suis toujours de plus en plus surchargé de travail et de correspondance, et je ne sais plus comment en sortir, sans parler des préoccupations que me cause la situation actuelle ; il y a des moments où je suis bien fatigué...

J'ignorais naturellement la mort de Taillard ; il n'aura pas pu jouir de sa retraite, sur laquelle il comptait tant pour faire différents travaux de traductions et autres qu'il projetait depuis bien longtemps... – Cela me fait penser aussi à Jossot, dont je n'ai pas entendu parler depuis plusieurs années ; savez-vous s'il vit encore ?

Avez-vous eu des nouvelles de votre fils depuis votre lettre, et avez-vous espoir de pouvoir obtenir, comme vous me le disiez, qu'il passe dans l'armée régulière ?

Je ne savais pas que votre fille aussi avait une thèse à préparer si prochainement ; si tout doit être prêt pour le 1^{er} octobre, il ne reste plus guère de temps maintenant... Pr. m'a dit, il n'y a pas très longtemps, avoir reçu une nouvelle lettre de vous ; je pense qu'il a dû y répondre.

Je n'ai pas vu cet article d'Ev. sur Milarépa ; à part cela, il semble ne plus guère écrire maintenant que des articles politiques ; et il continue à ne plus me donner le moindre signe de vie...

Ce que Taillard vous avait écrit me paraît bien dans l'ensemble, et d'ailleurs il ne peut en être autrement pour ce qui est tiré du commentaire de Mohyiddin. La "jonction des deux arcs" est le "barzakh" entre *El-Haqq* et *El-Khalq* ; il ne semble pas en ef-

fet qu'il puisse y avoir de doute là-dessus. À part ce point, le reste de la traduction que vous citez du passage de la sûrat *En-Najm* est en somme correct, sauf pourtant que "ufuq" ne signifie pas sphère, mais horizon ; le "doué de vigueur", ou plus littéralement le "puissant en force", est généralement interprété comme désignant *Jibrâil*.

Dans le Prophète, l'état de *walî* peut être dit le plus élevé en ce sens qu'il est celui qui est tourné vers *El-Haqq*, tandis que celui de prophète est tourné vers *El-Khalq* ; mais la réunion de ces deux aspects est plus complète qu'un seul des deux, fût-il le plus élevé.

On peut dire encore que la fonction de prophète (et à plus forte raison de *rasûl*) implique une extériorisation qui est en quelque sorte une "redescente", et qui, comme telle, peut être regardée comme un sacrifice (bien qu'en réalité elle n'affecte pas l'état purement intérieur de l'être) ; mais cette "redescente" même est nécessaire pour que la réalisation soit véritablement universelle et totale. – Il serait facile de faire ici une comparaison avec l'état du *Pratyêka-Buddha* et celui du *Bodhisattwa*, car le rapport est assez semblable (en tenant compte naturellement de la différence des points de vue propres aux deux doctrines).

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 8 juillet 1947

Cher Monsieur et ami,

Je m'excuse d'avoir tardé à répondre à votre lettre, qui, malgré les lenteurs de la poste, m'est arrivée il y a assez longtemps déjà, près d'un mois si je me souviens bien. C'est que, moi non plus, je ne me sens pas très bien ces temps-ci ; j'ai depuis plusieurs mois une sorte de fatigue presque continuelle dont je n'arrive pas à me débarrasser, et qui ne me permet de travailler que beaucoup plus lentement qu'à l'ordinaire, de sorte que je peux de moins en moins trouver assez de temps pour tout ce que j'ai à faire ! Du reste, de tous les côtés, j'apprends que tout le monde se trouve plus ou moins malade cette année ; je ne sais pas à quoi cela peut tenir, mais il me semble qu'il y ait là quelque chose qui n'est pas normal, comme s'il s'était produit une certaine modification de l'ambiance à laquelle on ne réussit pas à s'adapter...

Je me suis aperçu que j'ai dû oublier, dans ma précédente lettre, de vous dire que le mieux est maintenant de m'envoyer toute la correspondance à l'adresse suivante : c/o Mr. Martin Lings, Pyramids Post Office, près le Caire.

Cela peut éviter des retards, car, bien que naturellement je fasse toujours prendre les lettres à la poste restante, il arrive quelquefois qu'on reste un certain temps sans y passer.

Je suis content de savoir que vous avez bien reçu mes livres, et aussi de ce que vous me dites au sujet des 1^{ers} chapitres du "Règne" ; je pense bien que vous m'en reparlerez quand vous aurez eu le temps d'en lire davantage. Vous ne devez rien à Allar, sauf des remerciements pour s'être chargé de vous faire l'envoi, car ces livres ont été pris sur ceux qui étaient destinés au "service" ; j'avais en effet donné votre nom tout de suite dans la liste que j'avais envoyée quand ils ont paru, en demandant qu'on les

réserve jusqu'à ce que je connaisse exactement votre adresse actuelle.

Il est bien possible que votre commission n'ait pas été faite à Chacornac, car autrement on ne s'expliquerait pas qu'il ne vous ait pas répondu.

Rocco, dans la dernière lettre que je viens de recevoir de lui et qui est du 9 juin, me dit qu'il n'avait encore rien reçu de vous à ce moment-là.

Bien entendu, vous pouvez m'envoyer une copie de votre livre quand vous en aurez une dont vous pourrez disposer, ainsi que votre autre ouvrage sur le fascisme (il sera plus prudent de les recommander) ; je serai heureux de pouvoir en prendre connaissance, et je vous dirai ce que j'en pense. Je verrai mieux aussi quelles possibilités il y aurait de les faire éditer ; mais en tout cas, pour l'Italie c'est sûrement Rocco qui pourra le mieux vous dire ce qu'il en est.

L'histoire d'Ev[ola] est étrange en effet ; ce n'est sûrement pas en Italie que cela lui est arrivé ; je crois, sans pouvoir l'affirmer, que ce doit être en Autriche. Je n'avais naturellement jamais rien su de ce projet de revue en allemand et en italien, mais je n'en suis pas très étonné au fond. Le livre sur le Bouddhisme qu'il a publié chez Laterza pendant la guerre (je ne sais si vous l'avez vu) n'est vraiment pas fameux ; il paraît qu'il a fait paraître aussi des traductions de quelques uns des romans de Gustav Meyrink ; ceux-ci m'ont toujours fait une impression inquiétante et même réellement "sinistre"...

Si votre élève dont vous me parlez veut traduire certains de mes livres, il ferait bien de se mettre en rapport à ce sujet avec Rocco ; d'un autre côté il doit être bien entendu que je revois toujours moi-même les traductions pour être bien sûr qu'elles sont entièrement exactes. La traduction des "Aperçus" faite par Rocco doit être éditée par Bocca, et celle de l'"Introduction générale" par Laterza ; la traduction de ce dernier livre qui avait été faite par Piero Colla, mort il y a quelques années, a malheureusement été perdue, mais deux de ses amis qui y avaient travaillé avec lui, les ing. Rossi et Frigieri, se sont décidés à la refaire ; ils ont tra-

duit aussi la “Métaphysique orientale”, que Rocco lui-même va éditer prochainement. Je vous indique tout cela pour qu’il ne risque pas d’y avoir “double emploi” dans les traductions qui pourraient être entreprises d’un autre côté.

Il arrive une chose vraiment bizarre : certains des amis de Reghini ont fait le projet de reprendre la publication de l’ancienne revue “Atanòr”, et ils m’ont écrit pour me demander de faire partie du comité de rédaction ; j’ai réservé ma réponse en invoquant le manque de temps (ce qui est d’ailleurs exact), mais aussi parce que je sentais là quelque chose qui m’inspirait une certaine méfiance, en quoi je ne me trompais pas, car il apparaît maintenant qu’ils ont dissimulé ce projet à Rocco pour des raisons qui sont loin d’être claires ; au fond, je crois bien qu’ils n’ont pas été satisfaits qu’il ne fasse pas dans sa revue (dont le 3^e n° doit être paru maintenant) une place plus ou moins considérable à la “magie” et autres choses de ce genre... – Je ne sais plus si je vous ai déjà parlé des travaux laissés inédits par Reghini ; dites-le-moi, car, si je ne l’ai pas fait, j’y reviendrai la prochaine fois.

Je n’ai jamais entendu parler de ce “Padre Pio”, il se peut qu’il y ait une certaine exagération dans ce qu’on raconte de lui, mais il doit sûrement y avoir tout de même quelque chose ; vous me direz ce que vous aurez encore appris à ce sujet. – Par contre, j’ai entendu parler (mais sans savoir dans quelle ville d’Italie cela s’est passé au juste) de soi-disant apparitions du diable sous la forme d’une femme ; je dis soi-disant parce que, si les faits qu’on rapporte sont bien réels, il semblerait plutôt que ce prétendu diable ait été en réalité une sorcière plus ou moins “possédée”.

C’est vraiment bien fâcheux que vous ne puissiez pas avoir plus de tranquillité ; j’avais su en son temps la naissance de votre fille, mais je ne savais pas que vous aviez eu encore un garçon depuis. J’étais loin de me douter que vous aviez eu des tracasseries à subir pendant l’occupation par les Allemands ; la sottise des gens est vraiment inimaginable !

Notre ami Vâlsan, dont la femme est parente de Mohammed Kheireddine, m’a demandé si je savais dans quelles circonstances vous l’aviez connu ; je n’ai pas pu le lui dire, l’occasion ne s’étant

jamais présentée d'en parler avec vous ; pourrais-je, si ce n'est pas indiscret, vous demander de me dire quelque chose là-dessus ?

Il paraît que Jossot vit toujours (il me semble qu'il doit être bien vieux), mais il semblerait qu'il ait abandonné l'Islam ; j'ai vu en effet récemment un article de lui, d'ailleurs tout à fait quelconque, dans lequel il déclare être "en dehors de toute religion", et, de plus, il ne signe plus Abdul-Karîm comme autrefois, mais simplement Jossot. Le plus curieux est que cela a paru en Algérie dans une publication islamique ; il y a là quelque chose que je ne comprends pas...

Il y a lieu de se méfier des interprétations d'Asín Palacios, qui sont souvent plus ou moins tendancieuses ; vous savez que c'est un prêtre (certains disent même un Jésuite, mais je n'ai jamais pu savoir si c'était vrai), et il est naturellement de ceux qui ne veulent voir en tout que du "mysticisme". – Votre remarque au sujet de s^t Jean de la Croix est tout à fait juste ; il est bien certain que lui et en général les mystiques espagnols de cette époque ont reçu quelque chose des influences islamiques qui subsistaient encore dans leur pays ; seulement, comme alors il n'y avait pas de transmission initiatique régulière, cela n'a pu que prendre chez eux la forme du mysticisme. Les gens tels que Massignon, Asín Palacios, etc., quand ils sont obligés de constater certains rapprochements, voudraient au contraire, en dépit de toute évidence, les attribuer à des influences chrétiennes qui se seraient exercées dans l'Islam ; c'est pourquoi leur confusion de l'ésotérisme avec le mysticisme est fort loin d'être désintéressée, car, sans elle, il serait absolument impossible de donner même la moindre apparence de justification à leurs prétentions "annexionnistes", que je trouve plus perfides et plus dangereuses qu'une hostilité nettement affirmée.

La forme bast est bien correcte ; il faut dire d'ailleurs qu'en arabe les voyelles ne sont pas toujours très bien fixées (surtout dans la langue parlée), et, d'un autre côté les transcriptions en caractères européens déforment souvent les mots, faute de correspondance exacte. – Les rapports divers que vous envisagez

pour *Jalâl* et *Jamâl* me paraissent exacts ; mais je ne vois pas comment on peut placer *Wahdah* entre *Ahadiyah* et *Wâhidiyah*, et, comme vous le dites, il doit y avoir là une erreur. En tout cas, voici la traduction littérale des 3 formules que vous citez :

Lâ bi-sharti shay = non par la condition de chose (c'est la négation de toute condition, donc l'absolu) ; *bi-sharti lâ shay* = par la condition de non-chose (déjà conditionné, quoique négativement par rapport à la manifestation) ; *bi-sharti shay* = par la condition de chose (dans l'existence manifestée) ; cette 3^e doit naturellement se rapport à *Wahdah* (*wahdat el-wujûd*) ; vous me direz si cela vous paraît suffisamment clair aussi.

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Encore quelque chose que j'allais oublier : avez-vous jamais su quelque chose d'un peu précis sur Kremmerz et son école ; et surtout sur ce à quoi cela peut se rattacher ? Je vous expliquerai une autre fois la raison de cette question ; on raconte là-dessus des choses tellement confuses et même contradictoires qu'il semble bien difficile de savoir exactement à quoi s'en tenir..

Le Caire, 15 novembre 1947

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu il y a déjà plus d'un mois le paquet contenant "La Tradizione Romana" et votre lettre ; j'aurais voulu vous répondre plus tôt, mais mon retard est dû à ce que je voulais d'abord prendre connaissance de votre travail, et c'est souvent pour moi un véritable problème d'arriver à trouver le temps de lire quoi que ce soit ; je ne sais vraiment comment le temps passe si vite ! – Je trouve ce travail très bien et très intéressant, et je pense que ce serait réellement dommage qu'il ne puisse pas être édité ; il faudrait d'ailleurs qu'il le soit en italien, non seulement à cause du sujet même, mais aussi parce qu'il y a des choses, surtout dans la 1^{re} partie, dont je trouve la forme tout à fait remarquable et qu'il serait impossible de bien rendre dans une autre langue. D'un autre côté, il y a peut-être certaines choses qui sont un peu longues, ou qui font des répétitions comme vous le dites, et qui gagneraient à être quelque peu abrégées ; mais il me semble que cela ne devrait pas être bien difficile à arranger. Il y a un point de détail qu'il faut que je vous signale : malgré les modifications que vous avez faites et qui étaient trop évidemment nécessitées par les événements survenus depuis que c'est écrit, il est resté en divers endroits, et notamment dans le titre même de la 4^e partie, le mot "fascificazione" qui pourrait encore soulever des objections ; il va de soi que je comprends très bien comment vous l'entendez, mais il n'en serait sans doute pas de même de la généralité des lecteurs, et cela pourrait produire une équivoque qu'il vaudrait sûrement mieux éviter si vous pouviez trouver quelque autre terme susceptible de remplacer celui-là. – Pour ce qui est de votre autre écrit, puisque je ne l'ai pas vu, je ne peux naturellement pas dire si vous avez bien fait d'y renoncer...

L'article "La fine del mondo" dont vous me parliez a-t-il paru ? Si oui, ne manquez pas de me l'envoyer, car je serais heureux de voir cela.

L'adresse de R. Aller est : 12, rue Jules Moulin, Saint-Leu-la-Forêt (Seine-et-Oise) ; je dois dire que je ne connaissais pas plus que vous l'existence de cette localité avant qu'il ne l'habite. – Pour le paquet de livres qui vous a été envoyé de chez Chacornac, nous ne comprenons pas du tout ce que cela peut être, et nous nous demandons s'il n'y a pas eu une erreur ; en tout cas, vous n'avez rien à faire d'autre que d'attendre tranquillement que Chacornac vous envoie une facture... ou qu'il s'aperçoive qu'il s'est trompé si cet envoi était en réalité destiné à quelqu'un d'autre.

J'ai reçu dernièrement une nouvelle lettre d'Evola ; la réponse que j'avais envoyée à l'adresse qu'il m'indiquait la 1^{re} fois ne lui est jamais parvenue, je ne m'explique pas pourquoi. Il me donne cette fois un peu plus de précisions sur ce qui lui est arrivé : c'est à Vienne qu'il a été blessé en février 1945 ; après 3 ou 4 mois, alors qu'il paraissait presque rétabli, il a eu une rechute inexpliquée, et, depuis ce temps, il est toujours dans une clinique avec les jambes paralysées ; les médecins semblent n'y rien comprendre et être incapables d'y faire quoi que ce soit... – J'ai son livre sur le Bouddhisme, "La doctrina del risveglio", qui a paru chez Laterza pendant la guerre, et que Rocco m'a envoyé ; je le trouve bien peu satisfaisant, car, dans l'ensemble, cela ressemble beaucoup aux interprétations des orientalistes, et, de plus, le côté "hétérodoxe" de ses idées y est peut-être encore plus accentué que jamais ; au fond, je crois que votre appréciation sur lui n'est malheureusement que trop juste. – Savez-vous s'il est exact qu'Evola ne soit pas son vrai nom, mais seulement un pseudonyme d'écrivain ? J'en suis tout à fait étonné, car je n'avais jamais entendu dire cela jusqu'ici.

Parise et del Guercio sont de plus en plus bizarres, ils font de grands mystères au sujet d'une soi-disant "école égyptienne" à laquelle Kremmerz notamment aurait été rattaché, mais de l'existence de laquelle ils ne donnent aucune preuve. Quant aux différents personnages kremmerziens ou néo-kremmerziens qui

existent actuellement, cela fait l'effet d'un véritable chaos qu'il est impossible de débrouiller... – Un certain Gorel Porciatti, ami de Reghini et de Parise, m'a écrit pour m'annoncer qu'il allait reprendre l'ancienne revue "Atanòr" et me demander à faire figurer mon nom dans le comité de rédaction ; je lui ai demandé de me donner tout d'abord quelques précisions sur la composition dudit comité, le programme de la revue, etc. Je n'ai reçu jusqu'ici aucune réponse, mais j'ai appris qu'il m'avait inscrit "d'office" sans attendre mon autorisation, et c'est d'autant plus fâcheux que la majorité des membres du comité sont des "néo-spiritualistes" d'une espèce for peu intéressante ; que dites-vous de cela ?

Il est maintenant décidé que la traduction des "Aperçus sur l'Initiation", faite par Rocco comme j'ai dû vous le dire, va être éditée par Bocca ; je pense même que cela ne tardera pas beaucoup à paraître, car ils paraissaient assez pressés de mettre l'impression en train.

Ce que j'ai écrit sur saint Bernard m'avait été demandé d'abord pour un recueil intitulé "La vie et les œuvres de quelques grands saints" ; on en a fait ensuite, de même que d'autres chapitres de ce recueil, une brochure à part qui a été publiée par un éditeur de Marseille ; elle est d'ailleurs complètement épuisée, mais on m'assure qu'elle va être réimprimée prochainement.

Merci de ce que vous me dites au sujet de Kheireddine ; la façon dont cette rencontre s'est faite est vraiment extraordinaire et très intéressante. – Non, nous ne m'aviez jamais parlé de la fureur de Jossot quand vous lui avez dit ce que vous pensiez de son livre (je suppose qu'il s'agit du "sentier d'Allah", car je n'en connais pas d'autre de lui).

Je n'ai jamais trouvé que l'élément "douleur" joue un tel rôle dans la tradition islamique ; ce n'est sûrement pas comme dans le Christianisme, où cela va si loin que la souffrance paraît souvent être prise pour une véritable fin, ce qui d'ailleurs est peut-être plutôt occidental que spécialement chrétien. – Pour ce qui est de l'absence d'une langue sacrée dans la tradition chrétienne, ce que vous dites l'explique peut-être en effet, mais, en tout cas, il

faut reconnaître que cela n'en facilite pas la compréhension, je veux dire si l'on veut aller au-delà du sens extérieur ; et n'est-ce pas à cause de cela, au moins en partie (car il peut y avoir aussi d'autres raisons), que l'ésotérisme chrétien a pu se perdre aussi complètement ? Il faudrait que je puisse encore trouver le temps de réfléchir à tout cela, mais j'avoue que, si je peux dire occasionnellement certaines choses sur le Christianisme, je n'aimerais guère avoir à écrire plus spécialement sur ce sujet, précisément à cause de cette obscurité dont il est entouré et qu'on ne retrouve pour aucune autre tradition ; et, d'après ce que vous dites, je crois qu'au fond nous sommes bien d'accord là-dessus... Schuon en parle cependant beaucoup dans son livre qui va paraître d'ici peu (il y en aura aussi une traduction italienne chez Laterza), et je crois qu'il a réussi à préciser certaines choses qu'on n'avait pas encore formulées aussi nettement.

Ce que vous dites au sujet de *Sat-Chit-Ânanda* est sûrement juste, mais il est bien entendu que ce dont il s'agit en pareil cas (en ce qui concerne *Chit*) est tout autre chose que la conscience psychologique, qui ne peut être considérée tout au plus que comme un simple reflet extérieur et superficiel.

Pour Virgile, je comprends bien qu'il est en effet difficile de savoir ce qu'il en est exactement ; il est possible qu'il n'ait pas dépassé le point de vue cosmologique, comme vous le dites, mais alors cela soulèverait encore une autre question : qu'était au juste l'initiation pythagoricienne et jusqu'où allait-elle ? Elle me paraît bien aussi, d'ailleurs, se référer surtout aux petits mystères ; il se peut cependant qu'il y ait eu plus à l'origine, mais ce serait cela seulement qui se serait continué, du moins à l'époque romaine et encore plus tard. Il y a dans tout cela quelque chose qui n'est pas facile à éclaircir complètement, bien que Reghini et d'autres aient pensé avoir retrouvé plus ou moins intégralement le sens de la tradition pythagoricienne, et que certains prétendent même qu'elle est toujours vivante dans une organisation très cachée qui existerait encore en Italie même...

À propos du Veltro et de "un cinque cento dieci cinque", Rossetti compte le *un* et lit IVDeX ; d'autres ont lu VInDeX qui donne

le même nombre ; tout cela donne un sens plausible qui peut faire penser qu'il y a quelque chose de voulu dans l'équivoque de ce *un* qui peut être compté ou ne pas l'être, car DVX, de son côté, est d'autant moins à négliger que c'est l'équivalent de l'arabe "Mahdî", et vous savez que, suivant la tradition islamique, le *Mahdî* est précisément celui qui doit vaincre l'Antéchrist. – Rossetti n'a d'ailleurs vu chez Dante que des préoccupations politico-religieuses d'un ordre tout à fait extérieurs, et Aroux l'a suivi à cet égard ; ils n'avaient évidemment aucune idée de ce qu'est l'initiation...

Ce que vous me dites de Padre Pio est vraiment bien curieux encore et donne bien l'impression qu'il doit y avoir là quelque chose qui sort de l'ordinaire ; n'oubliez pas de m'en reparler si vous apprenez autre chose, et surtout si vous réussissez à trouver le moyen de le voir. – D'un autre côté, il paraît qu'il y aurait eu, aux environs de Rome, une apparition de la Vierge sur laquelle les autorités ecclésiastiques font le silence ; avez-vous entendu parler de cela ? On me dit aussi qu'il s'est produit dernièrement en France plusieurs choses du même genre ; je dois dire que tout cela ne me paraît pas très rassurant, car ces manifestations ont trop souvent des "dessous" assez ténébreux ; mais, bien entendu, le cas de Padre Pio fait l'effet d'être quelque chose de tout différent. Je me demande aussi, à propos de ce dernier, si on s'en occupe plus ou moins officiellement à Rome, et si on lui est favorable ou défavorable ; cela ne prouve rien d'ailleurs, mais pourrait donner une indication sur les tendances qui prédominent actuellement dans le monde ecclésiastique. Sur ce qui se passe dans celui-ci, il m'est revenu des choses qui semblent indiquer un assez grand désordre et une pénétration de plus en plus accentuée des idées modernes...

Pour vos remarques au sujet de l'expression "Non-Être", il me semble qu'il ne faut tout de même pas trop s'en exagérer les inconvénients quand on explique suffisamment comment il faut l'entendre ; et par quoi pourrait-on bien la remplacer pour désigner ce qui est au-delà de l'Être ? Remarquez d'ailleurs que des termes comme "Infini", par exemple, qui sont couramment em-

ployés et acceptés sans objection, ne sont pas moins négatifs dans leur forme que “Non-Être”.

Votre interprétation des rapports symboliques de l'*alif* et du *be* me paraît exacte ; on dit aussi que Dieu a créé le monde par le *be* et non par l'*alif*, parce que la création (ou la manifestation) pré-suppose une dualité (*alif* = 1, *be* = 2), et que, pour cette raison, les Livres sacrés commencent par la lettre *be*.

Aristote identifie le domaine de la génération et de la corruption au monde sublunaire, et Dante l'a suivi en cela ; le point de vue de Mohyiddin se rapporte sûrement à une tout autre correspondance pour les cieux planétaires, mais je ne pourrais pas vous dire exactement quelle en est la raison ; il faudrait avoir le temps d'examiner cela encore de plus près ; je suis persuadé qu'on n'y trouverait pas de contradiction réelle, mais seulement, comme il arrive dans bien d'autres cas, une différence d'application du symbolisme.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous me dites pour la traduction de plusieurs de mes livres ; j'accepte très volontiers, et, puisque personne ne s'est encore occupé de ceux-là, vous pourriez en effet vous y mettre quand vous le voudrez ; je pense que Rocco, par ses relations avec les éditeurs, pourra toujours trouver assez facilement à placer ces traductions.

L'individu dont vous parlez s'appelle *Marcireau* et n'a rien de commun avec le *Mercereau* que vous avez connu autrefois ; c'est un libraire de Poitiers, qui a publié un tas de brochures faites entièrement de citations de toutes sortes, et aussi hélas ! un petit volume intitulé “R.G. et son œuvre”, composé d'extraits de mes livres et de mes articles découpés aussi maladroitement que possible et groupés sous des rubriques tout à fait artificielles. Il paraît d'ailleurs plus sot que mal intentionné, d'après ce qu'on m'a dit de lui, mais ce n'en est pas moins désagréable, d'autant plus qu'il fait une énorme publicité de tous les côtés ; ses intentions sont trop évidemment “commerciales” avant tout !

Vous avez bien raison en ce qui concerne l’“idéisme” ; quant aux “existentialistes” (dont on me dit que la vogue commence déjà à diminuer), je n'ai pas réussi jusqu'ici à comprendre leur

jargon, ni à lire ce gros livre de Sartre intitulé "L'être et le néant" ; tout cela me paraît affreusement vide...

Il doit y avoir dans votre lettre des choses auxquelles je n'ai pas répondu ; j'espère que vous m'en excuserez, n'ayant pas voulu tarder encore davantage ; peut-être les retrouverai-je pour une autre fois.

Je me demande comment vous allez maintenant ; je veux croire du moins que votre jambe est remise depuis longtemps. Mais quel malheur aussi que vous ayez toujours tous ces ennuis avec votre famille !

Bien cordialement à vous.

René Guéron

Le Caire, 8 mars 1948

Cher Monsieur et ami,

J'ai été surpris, quand j'ai reçu votre lettre, de voir qu'elle avait été mise à la poste à Nice ; elle a d'ailleurs été, à cause de cela, encore plus longtemps en route qu'à l'ordinaire, la grève des chemins de fer en France ayant interrompu tous les courriers pendant plus d'un mois, à l'exception des lettres expédiées par avion. Malgré cela, il y a déjà assez longtemps qu'elle est arrivée, et je m'excuse d'être encore en retard avec vous ; après cette interruption, tout est venu à la fois, et je ne suis pas encore arrivé à sortir de cet énorme arriéré de correspondance !

J'ai prévenu Rocco au sujet de ce Filippo Ladon dont vous me parliez ; pour le cas où il adresserait quelque demande à Paris, j'ai également averti Allar ; celui-ci m'a écrit récemment qu'il avait reçu une lettre de vous.

J'espère que vous allez pouvoir vous occuper bientôt de la traduction de mes livres comme vous me disiez en avoir l'intention ; à ce propos, j'ai demandé qu'on vous envoie les nouvelles éditions, pour que vous puissiez tenir compte tout de suite de quelques modifications que j'y ai faites, quoiqu'il ne s'agisse d'ailleurs pas de choses bien importantes en ce qui concerne les 2 volumes en question. Vous serez bien aimable de me dire si vous avez reçu les "États multiples", qui sont parus il y a 3 ou 4 mois ; on devra vous envoyer également le "Symbolisme de la Croix" quand il paraîtra à son tour, mais je ne sais pas quand ce sera au juste, Rouhier ayant préféré faire d'abord l'"Introduction générale".

J'ai reçu encore une autre lettre d'Evola, qui dit avoir l'intention de rentrer assez prochainement en Italie, bien que son état reste à peu près le même et qu'il soit toujours incapable de marcher. Ce qui est singulier, c'est qu'il semblerait que ce qui l'em-

pêche de se rétablir soit d'une nature plus psychique que physique, car il n'a aucune lésion ; il éprouve une sorte d'impossibilité de réagir, comme si la volonté surtout était atteinte ; qui sait quel lien cela peut avoir avec ses anciennes prétentions "magiques" ? – C'est lui-même qui, dans sa 1^{re} lettre, m'a dit qu'il fallait lui écrire à son *vrai* nom, Carlo de Bracorens, son pseudonyme d'écrivain n'étant pas connu là où il est ; que peut bien signifier cette histoire ? C'est d'autant plus invraisemblable que son frère, qui est ingénieur à Rome, porte aussi le nom d'Evola.

L'histoire de la médaille de Parise est d'autant plus bizarre que del Guercio aussi a montré à Rocco une médaille d'argent, en disant qu'elle prouvait son appartenance à un Ordre mystérieux dont il a refusé de dire le nom !

J'ai reçu le 1^{er} n° d'"Atanòr", qui est quelque chose de tout à fait nul, comme il fallait s'y attendre d'après les collaborateurs qu'a réunis ce Gorel Porciatti. Il paraît que celui-ci serait actuellement à la tête du Martinisme en Italie, et il semble travailler à augmenter encore le désordre qui existe déjà dans la Maçonnerie italienne ; naturellement, cela ne plait guère à Parise, qui ne semble pas être dans les meilleurs termes avec lui, et dont le nom figure pourtant dans le comité de rédaction, mais peut-être, comme le mien, sans son assentiment, car je sais qu'il y en a plusieurs qui sont dans le même cas. En ce qui me concerne, j'ai pensé que le mieux était de ne rien dire pour ne pas susciter quelque hostilité de ce côté ; il n'y a qu'à souhaiter que cette publication ne dure guère, car je ne crois pas qu'elle puisse avoir un bien grand succès.

Je n'ai jamais vu ce livre de Jossot dont vous parlez, et je ne savais même pas qu'il en avait écrit un autre que "Le Sentier d'Allah", qui d'ailleurs n'est certes pas bien transcendant non plus...

Le livre de Schuon a été écrit en français, et, après bien des retards pour l'impression, on me dit qu'il va enfin être prêt à paraître ces jours-ci (chez Gallimard, dans la même collection que les miens) ; Rocco en a déjà fait la traduction italienne, qui doit être éditée par Laterza.

J'ai été très intéressé par ce que vous me dites de Padre Pio et de la visite que vous lui avez faite ; il est heureux que vous ayez pu arriver finalement à surmonter pour cette fois votre horreur des voyages ! Il semble vraiment qu'il y ait là quelque chose de tout à fait extraordinaire à bien des égards ; cette ressemblance étonnante que vous lui avez trouvée avec Mohammed Kheired-dine est bien étrange aussi... Que son rôle, comme vous le dites, soit tout autre que d'enseigner, cela n'a en somme rien d'in vraisemblable ; il s'agirait plutôt, si je comprends bien, d'une sorte d'action qui s'exerce autour de lui par le fait de sa seule présence, ce qui fait penser au rôle des *afrâd* dans l'ésotérisme islamique (et il est bien entendu qu'il peut y avoir quelque chose de semblable dans toutes les formes traditionnelles). Quant à l'hostilité qui existe contre lui dans le clergé, je n'ai pas besoin de vous dire que je n'en suis nullement étonné ; c'est même plutôt le contraire qui serait surprenant, avec les tendances qui dominent actuellement. D'après tout ce qu'on me dit, les idées modernes gagnent de plus en plus de terrain dans les milieux ecclésiastiques de tous les pays ; croiriez-vous qu'il y a dans le clergé français un mouvement considérable pour demander l'adoption d'une liturgie en langue vulgaire ? Si les choses en arrivaient là, on peut se demander ce qui resterait encore de réellement valable au point de vue rituel... Autre symptôme : la revue "Études" des Jésuites français ne fait plus autre chose que de défendre le point de vue scientifique et évolutionniste ; on dit qu'ils ont été rappelés à l'ordre par Rome, mais qu'ils n'en ont tenu aucun compte ; et ce qui est encore pis, ils ont publié récemment une déclaration du cardinal Liénart en faveur de l'évolutionnisme ! Ce ne sont là que quelques exemples parmi beaucoup d'autres, et tout cela n'est malheureusement guère de nature à permettre un trop grand "optimisme" sur ce qui peut s'être conservé *consciemment* dans l'Église actuelle en plus de ce qu'on y voit extérieurement... Il est vrai qu'on ne sait jamais exactement ce qu'il peut y avoir encore dans certains monastères ; mais, même à cet égard, ce qu'en disent ceux qui sont mieux placés pour s'en rendre compte est loin d'être encourageant (il semblerait y avoir davan-

tage à ce point de vue dans l'Église grecque orthodoxe). Au fond, je croirais plus volontiers seulement à l'existence en quelque sorte indépendante, çà et là, de quelques êtres exceptionnels, et ce Padre Pio semble bien en être un ; et tout ce qu'on peut sans doute espérer des autorités ecclésiastiques, c'est que du moins elles les laissent à peu près tranquilles et ne les empêchent pas d'exercer cette "action de présence" dont je parlais...

Pour cette apparition aux environs de Rome, depuis que je vous en avais parlé, on m'en a dit aussi d'un autre côté à peu près la même chose que vous, sauf que, d'après cette autre version, il ne s'agissait pas d'un communiste, mais d'un protestant. Il paraît d'ailleurs que les apparitions se multiplient un peu partout ces temps-ci ; on en a signalé aussi plusieurs en France. Je dois dire que je ne trouve pas cela très rassurant, car ces choses ont trop souvent des "dessous" assez suspects ; l'autorité ecclésiastique, dans les cas de ce genre, a certainement bien raison de se montrer très réservée, et même peut-être pas assez encore, car elle finit souvent, sinon par admettre officiellement, du moins par tolérer des choses qu'elle se laisse en quelque sorte imposer par la foule... – Je vous retourne, comme vous me le demandiez, les 2 coupures qui étaient jointes à votre lettre ; bien entendu, il y a toujours eu des choses de ce genre, mais ce qui est singulier, c'est qu'il y ait en ce moment une recrudescence de ces phénomènes plus ou moins extraordinaires ; faut-il y voir une réaction ou une compensation vis-à-vis du "rationalisme" de notre époque, ou y a-t-il à cela d'autres raisons ? Il est d'ailleurs évident que les phénomènes ne prouvent rien, mais ils frappent la généralité des gens, et c'est en cela qu'ils peuvent être utiles ou nuisibles suivant les cas, et suivant l'intention dans laquelle ils sont dirigés ; il ne faut jamais oublier, en effet, qu'il existe fréquemment une similitude extérieure entre les saints et les sorciers, et que "diabolus est simia Dei" dans ce domaine "phénoménique"...

Il va de soi que tous les doutes qu'on peut avoir sur l'état actuel de l'Église ne concernent qu'une situation contingente, et que cela ne change rien quant à vos réflexions sur le Christianisme *en lui-même* ; ce sont là deux ordres de choses tout à fait

différents. Aussi ne suis-je pas étonné des conséquences qu'a eu pour vous votre visite à Padre Pio, et sans doute cela valait-il mieux ainsi, car la pratique des rites d'une tradition est non seulement importante, mais même essentielle ; cela s'accorde tout à fait, comme vous avez pu le voir, avec ce que j'ai écrit moi-même sur la nécessité de l'exotérisme ; mais que de gens aujourd'hui ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre cela ! – Seulement, pour ceux qui veulent aller plus loin que l'exotérisme, il ne faut pas compter sur une aide quelconque de l'organisation ecclésiastique ; les quelques rares groupements où s'est gardé un ésotérisme chrétien authentique sont totalement ignorés de Rome, même quand ils comptent des prêtres parmi leurs membres ; et je ne parle pas d'une ignorance "officielle" qui pourrait se comprendre, mais d'une ignorance tout à fait réelle !

Pour ce que vous appelez les "intellectuels" catholiques, je crois que vous avez dû penser en particulier aux néo-thomistes, dont vous signalez par ailleurs l'hostilité à l'égard de Padre Pio ; de ceux-là, il n'y a sûrement rien à attendre comme compréhension profonde. Non seulement leur horizon est borné à un point de vue exclusivement "philosophique", ce qui ne va pas loin en réalité, mais ils s'écartent de plus en plus du thomisme authentique, dont ils ont abandonné tout ce qui est trop difficile à accorder avec la science moderne, et que maintenant ils cherchent même à concilier avec cette nouvelle ineptie qui s'appelle l'"existentialisme"...

Je connaissais l'expression "Ange du grand conseil" appliquée au Christ ; je ne sais pas quelle explication on en donne habituellement, mais je pense qu'elle est une de celles qui s'appliquent proprement à *Metatron*. Quant au passage d'Isaïe, que je trouve aussi tel que vous me l'indiquez, il ne s'agit sans doute là que d'une différence dans la forme de l'expression, non dans le sens qui semble bien être même ("Prince de la Paix" est aussi un nom de Metatron).

Pour la question de la "survivance" corporelle de saint Jean, je ne m'explique pas plus que vous cette négation de Dante, qui est même plutôt étonnante ; la chose est évidemment tout aussi pos-

sible dans ce cas que dans ceux d'Hénoch et d'Elie. Certains ont prétendu que Dante avait voulu par là réserver exclusivement ce privilège au Christ et à la Vierge ; mais alors, précisément, que fait-on d'Hénoch et d'Elie ? – Pour “l'hiver qui aurait un mois d'un seul jour”, le sens ne me paraît pas douteux : si le Cancer avait une étoile d'une telle clarté, elle brillerait pendant toute la nuit autant que le soleil pendant le jour, de sorte qu'il n'y aurait pas de nuit tant que le soleil est dans la constellation opposée, c'est-à-dire dans le Capricorne (la fête de S^t Jean l'Évangéliste est le 27 décembre).

Il y aurait sans doute encore bien des choses à dire, mais il faut tout de même que je m'arrête pour aujourd'hui...

Bien cordialement à vous

René Guénon

Le Caire, 29 août 1948

Cher Monsieur et ami,

J'ai été surpris en recevant votre brochure il y a quelques jours, et je vous remercie de me l'avoir envoyée ; je ne m'explique pas pourquoi vous dites avoir tant hésité à le faire. Non seulement elle se lit très bien et agréablement, comme on vous l'a dit, mais vous y avez mis certaines choses qui pourront tout de même inciter les gens à réfléchir. Cette histoire de la façon dont elle a été écrite et publiée, presque malgré vous, est vraiment curieuse ; au fond, je crois qu'il vaut mieux qu'on l'ait fait paraître ainsi sans imprimatur, plutôt que de vous avoir obligé à y faire des changements ou des suppressions. D'après ce que vous me dites, il semble que ce seraient surtout les dernières pages qui auraient donné lieu à des objections ou à des réserves, et ce sont précisément celles que je trouve les plus intéressantes, parce qu'elles touchent de plus près au point de vue doctrinal ; mais je n'ai pas besoin de vous dire que cela ne m'étonne pas trop... – Qui sait si, malgré toutes les difficultés, vous arriverez à retourner chez P. Pio ? Ce que je ne comprends pas du tout, c'est votre idée qu'il y aurait chez lui quelque chose qui vous serait hostile en quelque sorte ; qu'est-ce qui a pu vous faire penser cela ? Naturellement, je ne peux rien vous dire là-dessus, puisque je ne sais pas du tout ce qu'il en est ; par contre, je comprends très bien ce que vous trouvez de contraire à vos tendances naturelles dans la forme de la tradition chrétienne, et qui est sans doute justement ce par quoi elle est mieux adaptée à celles de la généralité des Occidentaux. Il est probable en effet, dans ces conditions, que la tradition islamique vous aurait mieux convenu, et je comprends vos regrets de ne pas avoir profité de l'occasion qui s'était offerte à vous de ce côté ; mais qu'y faire maintenant ? Peut-être aussi y a-t-il des raisons à cela et est-ce malgré

tout pour le mieux à certains points de vue (je pense notamment à une influence que vous pouvez avoir dans certains milieux, comme le prouve ce qui se produit pour ces prêtres avec qui vous êtes en relations) ; mais je ne vois pas le lien entre cela et ce que vous pensez au sujet de P. Pio...

Je crois que c'est réellement dommage que vous ayez détruit votre manuscrit du "Règne de la Canaille", car il est certain que, dans les circonstances actuelles, ce livre aurait pu en effet être utile.

Allar m'a dit qu'il avait reçu l'argent, et aussi qu'il avait redemandé à Rouhier, qui apparemment l'avait oublié, de vous envoyer les "États multiples" ; j'espère donc que vous les aurez reçus maintenant. – Je ne pense pas qu'Allar ait pu se froisser de quelque chose ; son silence a une autre cause assez pénible. Sa mère, qui habitait Bruxelles, a été, à la suite d'une opération de la cataracte qui par ailleurs a bien réussi, atteinte d'une amnésie complète, qui est, paraît-il, une conséquence de l'anesthésie. Il a cru pouvoir la prendre chez lui, mais c'était un tourment continu, et il était impossible de la laisser seule même pour quelques instants ; il semble d'ailleurs qu'il n'y a aucun espoir que cet état s'améliore. Il a fini par être complètement à bout de forces, et, comme ce n'était pas tenable, il s'est décidé à la ramener à Bruxelles pour la faire hospitaliser, après avoir fait tout ce qu'il a pu pour éviter cette solution qui ne lui plaît guère, ce que je ne comprends que trop bien. Il doit y être en ce moment même, et il faut espérer qu'ensuite il pourra tout de même être un peu plus tranquille, quoique cela doive l'obliger à des voyages assez fréquents...

Je connais les "Récits d'un pèlerin russe", qui sont vraiment intéressants ; mais, comme ce livre est édité en Suisse (Éditions de la Baconnière, à Neuchâtel), je ne sais pas s'il est possible de se le procurer en France.

J'ai appris que la traduction du "Symbolisme de la Croix" était presque terminée, mais je n'ai pas entendu dire jusqu'ici que quelqu'un ait déjà entrepris le "Règne de la Quantité" ni la

“Grande Triade” ; il faudra que je le demande à Rocco pour plus de sûreté.

Il est sans doute exact que les textes dont vous parlez ne se trouvent pas dans la Patrologie grecque de Migne, car elle doit s’arrêter à une époque plus ancienne. On a commencé actuellement en France la publication d’une collection intitulée *Sources chrétienne*, qui comprend des traductions de certains Pères grecs ; mais je ne saurais pas vous dire au juste ce qui y a paru jusqu’ici.

Je ne connaissais pas du tout cette formule “Deus, qui dispersa congregas, et congregata conservas” que vous citez, et dont le sens est en effet très remarquable.

Le nom de Jésus en hébreu est bien *Jeshua* (avec un *ain* à la fin) ; c’est d’ailleurs exactement le même nom dont on a fait à la fois Josué et Jésus, il n’y a absolument aucune différence entre les deux dans l’orthographe hébraïque. Dans la forme grecque Ἰησοῦς, les 2 syllabes sont longues, mais l’accent est sur la 2^e ; pour le latin, comme il n’est en somme qu’une transcription exacte du grec, il me semble que ce devrait normalement être la même chose.

La formule d’absolution peut être prononcée non seulement en grec ou en latin, mais aussi en syriaque et dans les autres langues liturgiques des différents rites orientaux ; seulement, il est bien évident qu’on ne doit pas y mélanger plusieurs langues. Si ce qu’on dit pour P. Pio est exact, cela semblerait indiquer qu’il est tout à fait en dehors ou au-delà des règles habituelles ; mais ce qui est étonnant, c’est qu’on le laisse faire ainsi tout ce qu’il veut...

Les sacrifices d’Abel, d’Abraham et de Melchisédec sont généralement considérés comme des “types” ou des “préfigurations” du sacrifice du Christ ; bien entendu, cette façon de n’envisager que comme des “préfigurations” tout ce qui est antérieur au Christianisme implique un point de vue qui est particulier à celui-ci ; il faut toujours tenir compte de ce qu’il y a en quelque sorte une “perspective” propre à chaque forme traditionnelle.

Je ne me suis jamais occupé de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et j'avoue que je n'en suis guère tenté ; au fond, je suis persuadé, sans trop pouvoir en expliquer les raisons, qu'elle a dû être réellement autre chose que ce qu'on en a fait dans la façon dont on présente son histoire ; mais malheureusement c'est ce qu'on en a fait qui est d'un sentimentalisme assez plat et plutôt rebutant !

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 17 janvier 1949

Cher Monsieur et ami,

La correspondance ne va toujours pas bien vite : votre lettre des 4-25 novembre m'est arrivée il y a une quinzaine de jours seulement ; j'aurais voulu du moins y répondre tout de suite, mais il y a toujours tant de choses à faire que je n'ai pas encore pu y arriver.

Je ne m'explique pas que vous n'ayez rien reçu de Rouhier ; d'un autre côté, il faut dire que l'absence d'Allar, qui est toujours à Bruxelles, met aussi un certain désordre dans tout cela. Je n'ai même de ses nouvelles que rarement depuis un certain temps ; j'ai su qu'il avait été à Paris pour quelques jours vers le milieu de décembre, mais jusqu'ici je n'ai reçu aucune lettre de lui, de sorte que je ne sais pas encore ce qu'il a pu faire avec Rouhier et avec Gallimard qu'il a dû aller voir.

Ce que vous me dites de l'accueil qui a été fait à votre brochure des différents côtés ne me surprend pas beaucoup ; les prétendus "intellectuels" sont sûrement presque toujours, en réalité, les gens les plus incompréhensifs de tous... Par contre, le cas des prêtres dont vous parlez est beaucoup plus satisfaisant, et je dois dire qu'il m'étonne davantage ; je me demande si ceux à qui vous avez affaire ainsi sont des exceptions, ou bien si, dans son ensemble, le clergé italien est plus intelligent que le clergé français, et peut-être aussi moins "modernisé" ; en France, il paraît n'est plus guère préoccupé que de l'action sociale la plus extérieure. En tout cas, si vraiment le "noyau" subsiste intact, c'est assurément l'essentiel ; mais il faut convenir qu'il est bien caché, surtout dans l'Église latine, ce qui d'ailleurs est peut-être normal parce que c'est la plus occidentale. Il est bien évident aussi que, comme vous le dites, le Christianisme, d'une façon générale, est la tradition destinée à l'Occident, et vos réflexions à ce sujet me

paraissent tout à fait justes ; pourrait-on dire que c'est pour cela qu'il apparaît, à tant de points de vue, comme plus enveloppé d'obscurité que tant d'autres traditions ?

Le passage de saint Augustin que vous avez transcrit, sur saint Pierre et saint Jean, est très remarquable en effet ; je ne le connaissais pas du tout.

Il paraît que, en France, on a commencé à publier une collection de traductions de Pères grecs, intitulée "Sources chrétiennes", mais je ne sais pas trop ce qui y a paru jusqu'ici. Quant à celle qui est éditée en Belgique, je n'en avais jamais entendu parler ; peut-être est-ce une publication de l'Université de Louvain. Je retrouve un prospectus d'une collection de traductions anglaises, "The Fathers of the Church", publiée à New-York sous la direction de Ludwig Schott ; mais la liste des 1^{ers} volumes parus contient presque uniquement des Pères latins.

Au sujet du voyage de saint Barthélemy dans l'Inde, je ne sais vraiment trop ce qu'il faut en penser, et voici pourquoi : il existe une autre version d'après laquelle ce n'est pas dans l'Inde qu'il serait allé, mais en Éthiopie, où il aurait porté l'Évangile de saint Matthieu écrit en hébreu ; telle est du moins la tradition qui s'est conservée dans l'Église éthiopienne elle-même, qui, à cause de cela, considère sa fondation comme indépendante de l'Église copte d'Alexandrie (bien que, en fait, son chef, depuis longtemps du moins, soit toujours sacré par le patriarche d'Alexandrie). D'autre part, il est certain que, dans les temps anciens, l'Inde et l'Éthiopie ont été assez souvent confondues, le nom de chacun des 2 pays se trouvant parfois appliqué à l'autre ; on peut donc se demander s'il ne s'agirait pas là d'une confusion de ce genre ; et qui sait si même, dans le texte que vous citez, l'expression "India citerior" ne pourrait pas désigner l'Éthiopie plutôt que l'Inde cis-gangétique ? Cela n'empêche pas, en tout cas, et en dehors de cette question particulière, ce que vous dites de l'interpénétration traditionnelle dans l'antiquité d'être exact.

Je ne connais pas du tout ce que vous avez relevé dans la notation grégorienne des Psaumes ; cela se trouve-t-il seulement dans les anciens manuscrits ?

L'interprétation de la parabole des talents par saint Grégoire est intéressante ; il est à remarquer que les nombres y sont pris en décroissant dans l'ordre ascendant, pour arriver à l'unité en ce qui concerne le domaine spirituel, ce qui en effet paraît tout à fait correct.

Il est évident que le sacrifice de Melchisédec doit être regardé comme supérieur à celui d'Abraham, de même que, parmi les aspects divins, El Elion est plus élevé qu'El Shaddaï ; du reste, les explications de S^t Paul, quant à la prééminence de Melchisédec sur Abraham, sont aussi nets que possible ; mais ce qu'on voit beaucoup moins bien, c'est le rapport du sacrifice d'Abel aux 2 autres au point de vue d'une gradation hiérarchique, et je n'ai rien pu trouver qui permettra de résoudre cette question...

La lettre *ain* a le sens de source ou d'origine, et aussi celui de manifestation à partir de cette origine, d'où celui d'une descente de l'esprit dans le monde manifesté.

À propos du signe de la croix, il y a une chose dont je n'ai jamais trouvé l'explication : dans l'Église grecque, il se fait en allant de la droite à la gauche, et non pas de la gauche à la droite comme dans l'Église latine, et je ne sais quelle peut être la raison de cette différence ; auriez-vous quelque idée là-dessus ? – Votre application de Sat-Chit-Ânanda est juste en elle-même, mais le rapport direct avec le signe de la croix n'est peut-être pas tout à fait évident...

Je me demande si, malgré toutes les difficultés du voyage, vous serez retourné voir Padre Pio depuis que vous m'avez écrit ; vous me direz sans doute cela la prochaine fois ; cette histoire de sa disparition pendant 15 jours est vraiment bien étrange !

Je n'avais pas encore entendu parler de ce R. Lombardi et ne sais pas ce qu'il peut en être réellement ; comme vous, je pense qu'il y a toujours lieu de se méfier plus ou moins de la qualité de ce qui suscite l'enthousiasme des foules. – Vous n'avez que trop raison pour les machines à diffuser le son, et ce qui est terrible, c'est que cette modernisation envahit partout de plus en plus ; croiriez-vous qu'à la Mecque, cette année, la grande innovation a

été l'installation de microphones et de hauts parleurs pendant le pèlerinage ?

Schuon, depuis la guerre, habite toujours Lausanne ; on peut naturellement lui écrire (3, chemin de Lucinge), mais je dois vous dire qu'il ne répond que rarement aux lettres ; si cependant vous voulez essayer, dites-lui que c'est moi qui vous ai donné son adresse.

J'espère que cette toux dont vous parliez ne vous sera pas revenue ; ce qui est extraordinaire, c'est qu'elle soit partie à la suite d'une marche dans la montagne. – Quant à moi, je ne vais pas mal, sauf que j'ai eu une forte grippe il y a quelque temps ; il faut dire que nous avons cet hiver un froid comme on en voit rarement ici !

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 25 février 1949

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu il y a une dizaine de jours votre lettre des 28 décembre-5 janvier, qui s'est croisée avec celle que je vous ai écrite il y a à peu près un mois, et qui y répond d'ailleurs en ce qui concerne votre visite à Padre Pio, puisque je me demandais alors si vous aviez pu y aller comme vous m'aviez dit en avoir l'intention. – Merci des 2 photos de celui-ci ; je pense qu'elles ont dû être prises à quelques années d'intervalle, car il y en a une où il paraît sensiblement plus âgé que sur l'autre.

J'ai été très intéressé par le récit de votre voyage, comme vous pouvez le penser ; mais c'est vraiment dommage que vous ayez dû encore vous faire accompagner par quelqu'un qui semble vous avoir plutôt gêné, et aussi, à un autre point de vue, que Padre Pio soit toujours aussi inabordable à cause de la foule, qui paraît même, d'après ce que vous dites, devenir encore de plus en plus énorme. Bien entendu, je pense tout à fait comme vous que tous ces gens ne peuvent rien comprendre d'une action profonde et ne voient rien d'autre que l'extérieur ; c'est déjà quelque chose qu'ils en reçoivent une certaine influence ; évidemment, chacun en prend ce qu'il peut, et, puisque la chose est "publique", il ne serait même pas concevable qu'il puisse en être autrement... Mais, pour lui-même, je comprends bien que le courant dirigé vers lui par cette foule fournisse un certain support à son action ; et ne pourrait-on pas dire que l'influence ressentie par ces gens, malgré leur incompréhension, en est comme la réciproque, ou comme une sorte de "choc en retour", naturellement bénéfique ? – Ces mots ou ces sons qu'il prononce pendant la messe sont vraiment quelque chose de bien étrange ; mais ce qui est peut-être le plus étonnant, c'est qu'on le laisse ainsi libre de faire tout ce qu'il veut, même ce qui pourrait passer extérieu-

rement pour des infractions à la liturgie ; il serait curieux de savoir ce que ses supérieurs peuvent voir réellement dans tout cela... – Je ne crois pas qu'on puisse parler d'une "hostilité" qu'il aurait contre vous ; le mot de "méfiance", que vous employez aussi, serait peut-être plus juste, en ce sens qu'il doit assurément voir qu'il y a chez vous quelque chose de différent des autres à qui il a affaire, et qu'il est possible qu'il en éprouve comme une certaine gêne. Quant à ce qui vous est arrivé quand vous avez voulu servir sa messe, cela encore est bien singulier, mais pourtant peut-on vraiment le lui attribuer, et qu'est-ce qui vous fait penser cela malgré que lui-même l'ait nié ? Le malaise que vous avez ressenti n'aurait-il pas plutôt été dû à quelque réaction inconsciente du "psychisme" collectif de la foule ? Bien entendu, je ne voudrais rien affirmer, mais je vous dis seulement ce qui me paraît le plus vraisemblable... Ce que vous dites de l'impression que vous fait son regard, comparé à celle qu'en ont les autres, me paraît bien aussi indiquer qu'il ne doit pas y avoir chez lui quelque chose d'hostile. Si vous pouviez y retourner avec ce prêtre dont vous parlez, ce serait sans doute mieux qu'avec votre ancien élève ; c'est seulement tout ce monde qui forcément sera toujours gênant pour l'aborder, car il ne semble pas qu'on puisse espérer que cette affluence diminue. – D'un autre côté, je ne sais pas exactement pourquoi vous vous plaignez que tout le monde vous ménage ; en somme, ce qu'on pourrait surtout vous reprocher, c'est sans doute ce que vous reprochait Kheireddine ; mais peut-on même dire que ce soit réellement là un reproche, puisqu'il s'agit de quelque chose qui est évidemment inhérent à votre tempérament ? Il n'y a sûrement qu'un maître comme celui dont il vous parlait qui aurait pu vous aider à réagir contre cela ; mais est-ce votre faute si vous n'avez jamais eu l'occasion d'en rencontrer un ? Il y a aussi ces craintes presque physiques que vous éprouvez pour bien des choses et qui doivent vous gêner ; mais, comme vous le disait Padre Pio, il ne faut certainement pas désespérer pour tout cela...

J'espère que votre grippe s'est passée depuis longtemps déjà et que vous ne vous en ressentez plus ; c'est une véritable épidémie

partout cette année, et on me dit qu'en France cela prend parfois des formes assez graves, atteignant même le cœur. Je me demande si cela n'est bien dû qu'au froid, qui en tout cas n'est pas ordinaire ici ; on ne se souvient pas d'y avoir jamais vu un pareil hiver !

Je n'ai pas besoin de vous dire que les réactions provoquées par votre brochure ne m'étonnent pas beaucoup ; mais sûrement c'est bien dommage que vous ne puissiez pas en faire une nouvelle édition pour "secouer" encore un peu tout ce monde qui en aurait grand besoin... Ce que vous dites à propos de l'"humilité" s'accorde tout à fait avec ce que j'ai écrit dans mon article de décembre ; bien entendu, la prétendue "intelligence" des modernes, ou ce qu'ils appellent ainsi, n'a rien de commun avec la véritable intelligence.

Je ne savais pas du tout qu'Evola était maintenant à Bologne, car, quand il m'a écrit, il était dans une clinique près de Varazze, et je n'ai pas eu d'autres nouvelles de lui depuis lors ; je ne sais pas quelles peuvent être les raisons de ce changement, mais cela ne paraît pas indiquer que son état ait dû s'améliorer...

Pour votre réabonnement, puisque Chacornac ne veut jamais attendre, je vais lui dire d'en prélever le montant sur mon compte comme il l'avait déjà fait l'an dernier. Quant au remboursement, quand vous aurez une occasion (il va de soi que ce n'est pas pressé), comme Allar reste décidément à Bruxelles, où il a enfin réussi à trouver un emploi de correcteur dans un journal, et comme il ne viendra à Paris que quelques jours de temps à autre pour continuer à s'occuper des questions d'édition, le mieux sera que vous fassiez remettre la somme à R. Maridort, 2, rue Picot (XVI^e), qui s'est chargé de le remplacer pour tout le reste.

J'apprends à l'instant que la traduction des "Aperçus" est sortie ; malheureusement, Bocca, sans doute pour gagner du temps, n'a pas envoyé à Rocco la fin des 2^{es} épreuves, de sorte qu'il paraît qu'il est resté un assez grand nombre de fautes ; je ne m'explique pas bien cette façon de faire, car de toute façon la correction de ces épreuves n'aurait pu causer qu'un retard insignifiant de quelques jours seulement...

Je ne sais rien de Tucci, si ce n'est qu'on m'a dit qu'il était parti avec une grande suite d'assistants et d'appareils "scientifiques", ce qui montre bien que son entreprise ne peut avoir qu'un caractère tout à fait "extérieur".

Bien cordialement à vous.

René Guénon

Le Caire, 19 juin 1949

Cher Monsieur et ami,

C'est à mon tour d'être en retard avec vous car, quoique votre lettre ait été beaucoup plus longtemps en route que la mienne, il doit y avoir tout de même à peu près 3 semaines que je l'ai reçue, et depuis lors je n'ai pas encore pu arriver à trouver le temps de vous écrire... – Toute cette série d'accidents que vous avez eus encore est vraiment bien fâcheuse ; je veux croire pourtant que vous en êtes remis maintenant. Ce qui est singulier c'est que j'ai eu aussi l'année dernière une enflure extraordinaire à une jambe, et sans aucune raison apparente ; cela a duré 3 ou 4 mois, et tout ce qu'on a essayé n'y a rien fait, puis cela a fini par disparaître de soi-même. – Sûrement, les saisons sont bouleversées maintenant comme tout le reste ; ici, nous avons eu cette année l'hiver le plus froid et le plus long que j'y aie jamais vu. Tout cela n'a rien d'étonnant dans une époque comme la nôtre, et il est même impossible qu'il en soit autrement ; mais il est certain qu'il n'y a rien d'agréable à devoir vivre dans un pareil temps !

Je n'avais pas encore entendu parler de cette "sainte" de Calabre ; ce cas est sûrement bien étrange, mais qu'est-ce qui a fait penser à propos d'elle à un rapprochement avec le "monarchisme oriental" ? Quant à ce que vous me dites au sujet des biographies des saints, je me suis toujours demandé si la façon dont elles sont "arrangées" peut être réellement voulue comme vous semblez le penser, ou s'il n'y a pas là beaucoup plus d'incompréhension qu'autre chose, et peut-être aussi comme un besoin presque instinctif de les accommoder au niveau de la mentalité ordinaire... En tout cas, c'est bien extraordinaire que, dans le Christianisme, tout ce qui dépasse ce niveau ait fini par être tellement caché ; qui a encore conscience qu'il y ait autre chose derrière ce qui se voit extérieurement ? Des textes comme ceux que

vous citez sont évidemment pleins de signification, mais je ne crois pas qu'aujourd'hui les prêtres y comprennent plus que les autres ; tout ce que vous dites de l'instruction qu'ils reçoivent et qui semble faite pour les empêcher d'approfondir me paraît parfaitement juste, et il n'y a sans doute rien à faire contre cela, pas plus que contre l'incompréhension stupide de la masse des Occidentaux... Mais la question la plus importante serait celle-ci : y a-t-il encore, dans l'Église, quelqu'un qui sache ce qu'il en est et qui conserve consciemment la doctrine intérieure, ou bien celle-ci ne se maintient-elle plus qu'à l'état latent et en quelque sorte par la force des choses, dans les rites, les symboles et les textes qui ne sont plus compris ? Il semble bien difficile de donner une réponse sûre à cette question, mais il est à craindre que ce ne soit plutôt la 2^e hypothèse qui soit vraie actuellement, sauf peut-être pour quelques cas tout à fait exceptionnels, comme par exemple, si vous voulez, celui de Padre Pio s'il est vraiment ce qu'il semble d'après tout ce que vous m'en avez dit.

Ce que vous dites pour le signe de croix de droite à gauche me paraît plausible, mais je ne sais pas s'il peut y avoir une autre explication, et je ne pourrais réellement rien affirmer là-dessus... – Quant au signe tracé par le prêtre en soufflant sur l'eau, j'ai vu comme vous qu'il figure la lettre ψ , initiale de $\psi\upsilon\chi\eta$; cela se comprendrait d'ailleurs très bien, car c'est en effet dans l'ordre psychique que l'eau consacrée doit exercer son action pour produire la régénération. Il est à remarquer aussi, à ce propos, que la forme octogonale qui était celle des anciens baptistères se rapporte précisément au monde intermédiaire, c'est-à-dire au domaine psychique.

Je ne sais pas du tout ce que peut être la "pierre de Kensington", que je n'ai jamais vue mentionnée nulle part ; est-elle appelée ainsi parce qu'elle est déposée au musée de ce nom ? Où et quand aurait-elle été trouvée ?

Les réactions provoquées par votre brochure sont, je ne dirai pas étonnantes, mais tout au moins curieuses ; le plus singulier, c'est que les Franciscains montrent de l'hostilité ou de l'indiffé-

rence à l'égard de Padre Pio ; ne serait-il pas plus naturel qu'ils éprouvent une sorte de fierté à ce que ce soit un des leurs ?

Vous avez bien de la chance si vous avez réussi à vous débarrasser d'Evola ; je ne pourrais malheureusement pas en dire autant pour ma part. Il a sûrement été très contrarié quand il a dû reconnaître l'impossibilité d'introduire dans sa réédition d'"Ur" les articles de moi qu'il avait en vue ; mais, dès qu'il est ainsi déçu d'un côté, il se rejette immédiatement sur quelque autre projet. Après cela, il a eu l'idée de traduire quelques-uns de mes livres, et, avant même de m'en parler, il s'était déjà entendu pour l'édition avec Ercole Alvi (le fils de Ciro Alvi, qui a pris la suite de la Casa Atanòr) ; quand celui-ci m'a écrit à ce sujet, je n'ai pu que lui dire que la traduction d'"Autorité spirituelle", qui était la première envisagée, avait déjà été faite par Rocco ; je crois qu'en définitive il se contentera de rééditer la traduction du "Roi du Monde" de Reghini. Quand Evola a su cela, il a voulu entreprendre la "Grande Triade", mais celle-ci se trouve avoir été mise en train d'un autre côté ; dans sa dernière lettre, il me dit avec une sorte de dépit qu'il voit que presque tous mes livres sont maintenant traduits ou en cours de traduction. Il a aussi écrit dernièrement à Rocco en lui donnant à entendre qu'il voudrait collaborer à sa revue, ce qui ne lui plaît guère pour plus d'une raison ; tout cela finit par devenir une véritable persécution ! – "Lo Yoga della potenza", qui a paru en effet chez Bocca peu après les "Aperçus", est une réédition plus ou moins remaniée ; il prépare maintenant celle de la "Rivolta contro il mondo moderno", et il me demande de relire ce livre pour lui indiquer les points que j'estimerai avoir besoin de modifications. C'est d'autant plus bizarre que, depuis quelque temps, ses lettres prennent un ton de "discutaillerie" assez désagréable, se déclarant en désaccord avec nous sur ceci ou sur cela ; s'il en est ainsi, pourquoi tient-il tant à nous imposer une sorte de collaboration avec lui par n'importe quel moyen ?

Je suis content de savoir que vous avez pu déjà tout arranger avec Chacornac et que les "É[tudes] T[raditionnelles]" vous parviennent bien régulièrement ; je lui avais d'ailleurs dit que, si

vous ne pouviez pas trouver tout de suite une occasion pour lui envoyer le montant de l'abonnement, il n'aurait qu'à le prendre sur mon compte en attendant.

Pour ce que Schuon écrit au sujet du Christianisme, je dois dire que ce que vous pensez est juste et qu'en effet il y a là certaines choses que je n'aurais pas écrites moi-même ; cela risque même de devenir quelque peu ennuyeux en ce moment, parce que j'ai appris qu'il y a des gens qui veulent voir là une sorte d'opposition avec ce que j'en ai dit, bien que, comme vous le savez, je n'aie jamais dit que le moins possible sur les questions qui là-dedans me paraissent plus ou moins obscures ou confuses. Je ne sais pas trop comment je pourrai arranger cela ; je préférerais passer la chose sous silence pour ne heurter personne, mais je me demande si cela sera toujours possible, étant données les réflexions qui ont déjà été faites par un certain nombre de lecteurs à la suite de l'article sur les "Mystères christiques".

Pour Luc, XVI, 8, il me semble qu'au fond c'est la même chose que ce qu'on dit dans l'Islam, que les "Kuffâr" ont en partage ce monde et les "muminîn" l'autre, et aussi que ce monde est un paradis pour le "Kâfir" et un enfer pour le "mumin".

Il faudra que je tâche de voir à ce que vous me demandez pour les dernières sourates du Qorân, mais je ne pourrais pas y arriver en ce moment, d'autant plus qu'il est bien difficile de faire une traduction qui soit même à peu près satisfaisante. – Je ne vois aucun mot français qui puisse rendre exactement "al-qâri'ah" ; il s'agit évidemment de la catastrophe de la fin du cycle, et ce mot exprime son caractère de soudaineté, sur lequel plusieurs passages des Évangiles insistent également. – "kanther" est dérivé de "kathîr", beaucoup, ce qui donne bien le sens d'abondance ou de plénitude comme vous le dites ; c'est, dit-on, un puits ou une source qui se trouve dans le Paradis ; c'est en somme, sous une autre forme, un équivalent du Graal en tant que "vase d'abondance". – Dans la dernière sourate, "el-waswâs el-khannâs" est bien le Shaytan ; c'est encore une expression intraduisible littéralement : le 1^{er} mot pourrait se rendre par "insinuateur" (si cela existait en français) ou quelque chose de ce

genre et le 2^e fait penser à l'ennemi qui rôde comme un lion "quærens quem devoret" (1^{ère} épître de saint Pierre, V, 8).

Le mot "Rabb", Maître ou Seigneur, est le même en hébreu et en arabe ; "Rabboui" signifie exactement "mon Maître", qui en arabe est Rabbî. Ici on emploie communément l'exclamation "yâ Rabb" mais ce n'est pas correct et il faudrait lire "yâ Rabbi" parce que le mot "Rabb", exprimant essentiellement une relation, ne peut pas être employé sans un complément (mon Seigneur, notre Seigneur, le Seigneur des mondes, etc.), à moins qu'il ne soit associé à son corrélatif : "Er-Rabb wa el-'abd", le Seigneur et le serviteur ; il semble bien que l'expression incorrecte "yâ Rabb" doit être venue des Coptes.

Il est singulier que le nombre 70 soit souvent mis à la place de 72 : ainsi, les "70 anciens d'Israël" étaient en réalité 72 avec Moïse et Aaron ; on dit que les "Septante" (les auteurs de la version grecque de la Bible) étaient aussi 72, peut-être parce que (comme du reste les membres du Sanhédrin) ils devaient représenter en quelque sorte ces "70 anciens". Je ne sais pas au juste quelles conséquences il y a lieu de tirer de là ; 72 doit bien être le véritable nombre, mais il semble qu'une partie en soit "sous-entendue" ou comme tenue cachée ; dire qu'on a voulu simplement "arrondir" le nombre (j'ai vu récemment cette explication pour un autre cas où 30 était pris pour 33 comme nombre représentant l'ensemble des dieux vèdiques) ne signifie évidemment rien, mais c'est tout à fait dans la manière des "exégètes" modernes. – Pour le reste de l'évangile du jour de S^t Marc dont vous parlez, cela paraît vraiment bien obscur comme vous le dites, et je ne vois pas trop non plus comment interpréter tout cela ; il faudrait pouvoir y réfléchir ; il est certain que, si l'on pouvait entendre la "maison" comme la propre forme traditionnelle de chacun, c'est ce qui donnerait le sens le plus satisfaisant... – L'agneau (ou la brebis) et le loup sont presque toujours mis en opposition, mais je ne sais pas trop s'il faut y chercher une explication autre que celle qu'on envisage ordinairement. Il est à remarquer que, dans les autres traditions, le loup n'a pas toujours ce sens maléfique ; je crois bien me rappeler que nous avons parlé autrefois du loup

comme symbole de la lumière chez les Grecs et chez les Celtes ; il me semble même que ce devait être en rapport avec certaines choses que vous me disiez au sujet de l'Arcadie, mais il y a longtemps de cela et je ne m'en souviens plus très exactement.

La peur que les gens ont de Padre Pio est une chose assez curieuse ; au fond, ne pensez-vous pas que cela vient de ce qu'ils sentent plus ou moins confusément qu'il y a chez lui quelque chose qui leur échappe ? La plupart des gens ont toujours peur de ce qu'ils ne comprennent pas. – Rocco me disait dernièrement qu'un de ses amis de Naples est allé voir Padre Pio et qu'il en a eu aussi une grande impression ; mais il paraît qu'il est toujours à peu près impossible de l'approcher.

Bien cordialement à vous.

René Guénon